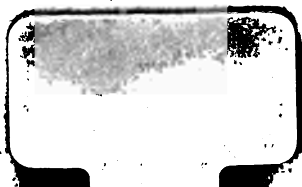




(Par l'abbé de Roussy) art. 106.
Barbier.
Voir Bibliographie.
Voir Lenglet. pag. 203.



AURÉLIA,

OU

ORLÉANS DÉLIVRÉ,

POEME LATIN

TRADUIT EN FRANÇOIS.

Laus artis in nobis sit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Cic. Orat.



A PARIS,

Chez MERIGOT, Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, à S. Louis.
La Veuve DELATOUR, rue de la Harpe, aux Trois Rois,
PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVIS DU TRADUCTEUR.



LE Public demandera sans doute ce que c'est que ce Poëme Latin, qu'il ne connoît pas, & qu'il ne connoîtra peut-être jamais. Je vais l'en instruire. Un Homme de Lettres fort âgé l'avoit composé dans sa jeunesse. Il me le fit lire. Je crûs y voir

de la bonne Poësie. Je l'exhortai à mettre son Livre en état d'être rendu public, & à l'achever ; car il y avoit beaucoup de négligences, beaucoup de demi-vers, beaucoup de lacunes remplies avec de la Prose. Il me répondit ces paroles: « Jeune-homme, j'ai sçû dans ma jeunesse éviter l'écüeil des Sirénes, & tu veux qu'à mon âge j'oublie ma sagesse. Ce n'est que pour moi-seul que j'ai cultivé les Muses. Prenant plaisir à me repaître de pensées, qui d'elles-mêmes produisent des sons harmonieux, comme parle

Milton, par elles j'ai adouci mes peines, j'ai calmé mes tristes accès. Elles ont charmé mes chagrins, comme on dit qu'Orphée charmoit les Flots & en arrêtoit la violence. *Hebrique tenuit impetus dulci morâ.* J'ai regardé la Poësie comme le langage particulier à la vertu; car si l'idée de la vertu remplit l'ame de sentimens généreux, de transports d'admiration, ces sentimens & ces transports ne peuvent être * secondés & exprimés

O laborum dulce lenimen! Hor.

Phedri.

* *Scilicet ingenium placidâ mollitur ab arte.* Ovid.
Nullum enim ex Musarum placidi-

que par la Poësie, laquelle joignant son charme à l'autre peut véritablement composer de tous les deux des beautés immortelles. J'ai crû encore que des mœurs plus adoucies, étoit un autre avantage que je pouvois tirer des belles Lettres par le goût & le sentiment qu'elles exigent par-dessus tout. * C'est tout ce que j'ai voulu des Muses; car pour leurs autres faveurs, qu'el-

tate ferunt. Mortales majorem fructum, quam quod doctrinâ & institutione molliant ingenia ut amplectantur per doctrinam mediocritatem, & quod est immodicum deponant. Plutarc. *in Coriolano.*

les appellent leurs Couronnés, je sçai combien chérement on les achéte. Je leur ai laissé leurs lauriers & toutes leurs feüilles, je n'ai voulu que l'ombrage.

« En second lieu, je sçais trop bien qu'un événement de l'Histoire de France ne peut être traité que par la langue Françoise; & si j'avois fait cet Ouvrage dans d'autres vûës que pour mon seul usage, j'aurois choisi ou un autre sujet, ou pour ce sujet la langue qui lui est propre.

« Je te dirai enfin, qu'un Ouvrage oublié depuis trente

ans, eſt un Enfant qu'à peine je reconnois. Comment veux-tu qu'aujourd'hui, nourri d'études bien différentes, & deshabitué depuis long-tems du Parnaſſe, je puiſſe répondre de mes anciennes idées? J'ai oublié ma Lyre où je l'avois ſuſpenduë. Elle eſt en piéces, & je n'en tirerois plus aucun digne ſon." Je n'ai jamais rien vû de ſi poli & de ſi gracieux que ce Vieillard. Je lui demandai la permiſſion de mettre ſon Ouvrage en François. "Je te l'abandonne," me répondit-il. "Puiſſes-tu en tirer quelque choſe de raiſonnable!"



APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre *Aurélia*; ou *Orléans délivré*. L'Editeur de cet Ouvrage le donne comme une Traduction d'un Poëme Epique Latin qui n'a point été mis au jour, j'y ai trouvé une imagination vive, des images & des expressions nobles, &, si ce n'est qu'une Copie, elle peut faire désirer de voir l'Original; je crois qu'elle merite d'être imprimée. Fait à Paris ce 2 Janvier 1738.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé Le Sr A *** Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour Titre *Aurélia ou Orléans délivré, Poëme*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous

Libraires, Imprimeurs & autres personnes, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Sieur Da-

gueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Preſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrave, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le ſeptiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent trente-huit, & de notre Regne le vingt-troiſiéme.

Par le Roy en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 28. fol. 26. conformément au Reglement de 1723. Qui fait deffenſe, Article 4. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les huit Exemplaires preſcrits par l'Article 108. du même Reglement. A Paris le 29. Mars 1738.

LANGLOIS, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve Delatour.



AURÉLIA,

OU

ORLEANS DÉLIVRÉ,

POËME.

CHANT PREMIER.

JE chante Orleans délivré de l'Armée Angloise qui le tenoit assiegé. Ces fiers Etrangers virent à leur tour leurs Morts nombreux souiller les flots de la Loire qui baigne les murs de cette Ville fidelle. Albion le fils aîné du

vieux Ocean & Galatés le noble fils de la Terre (*a*) disputoient entr'eux l'Empire & la Presséance dans l'assemblée des Dieux. Dévorés par leur mutuelle jalousie, ils la faisoient passer dans les esprits de leurs Peuples qu'ils animoient aux débats meurtriers, à la guerre homicide.

Ces Dieux rivaux sçavoient qu'il étoit arrêté dans les destinées éternelles, que celui des deux qui verroit sous sa domination les remparts d'Aurélia, l'emporteroit sur son Concurrent. Aussi la guerre n'a-t-elle jamais été plus animée entre ces deux puissans Génies que dans cette occasion célébre.

Muse, raconte-moi toutes ces choses, raconte-moi comment le François depuis si long-tems

(*a*) Albion est le Génie de l'Angleterre, Galatés celui de la France.

humilié évita sa ruine qu'il vit si prochaine (*a*).

L'Eternel, le Dieu des Armées ne voulut point faire périr le Nom François du milieu des Peuples. Du haut des Cieux où il a placé son Trône, & d'où il juge les Dieux (*b*), & regarde au loin les foibles humains, il baissa son sceptre d'or, ce sceptre redouté avec lequel il marqua au commencement le partage des Nations dispersées sur la Terre (*c*). A cette vûe Albion ceda l'Empire; ses Peuples confondus périrent au pié des murs d'Aurélia. Les restes tremblans de ses légions formidables s'enfuirent dans le sein de Neptune, dans leurs

(*a*) *Propiùs fuere periclo Queis superare datum.* Silius Ital.

(*b*) *Deus stetit in synagoga deorum; in medio autem deos dijudicat.* Ps. 81.

(*c*) *Quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum Angelorum Dei.* Deuteron. 31. juxta Septuag.

propres demeures, dans leur Isle, l'amour & la gloire de l'Ocean qui l'embrasse de ses flots, qui prend plaisir à la baigner de ses ondes; il n'est point de rive qu'il aime davantage (*a*).

Que de ruisseaux de sang furent versés avant que cette célébre querelle fût terminée, & que la vengeance du Tout-puissant eût cessé de châtier la Seine & la Tamise. Ainsi par les criminelles fureurs de la guerre les Peuples punissent leurs crimes mutuels. Mais une bouche mortelle pourroit-elle raconter ces choses que de hautes ténébres dérobent aux yeux des humains!

Je te dirai la jalousie des Dieux.

(*a*) *quamque amplectitur udâ*
Circumfusus arenâ & amantibus appetit undis
Hoc optat sibi littoribus magis omnibus unum.

Ce sont des Vers latins de l'Auteur; j'en mettrai de tems en tems quelques-uns.

Je te dirai les combats des hommes & de Bellone, le ſpectacle homicide que la Loire vit ſur ſon rivage poudreux. Une Armée de Guerriers intrépides avoient mis le ſiege devant la célébre Aurélia, & vouloient ajouter cette Ville à tant de conquêtes qu'ils avoient faites dans l'Empire François. Les nombreuſes légions des Anglois la preſſoient vivement depuis plus de ſix mois; ils ſe flattoient qu'en peu de jours ils la réduiroient en cendres malgré ſes fidéles citoyens & ſes braves défenſeurs. Ses remparts que cent bouches d'airain foudroyoient, ouvroient à l'aſſiégeant une porte immenſe, & le prudent fils de la belle Salisbery avoit environné cette Ville infortunée de cent fortes tours dont il la tenoit enchaînée.

Au-dedans de la Ville, les Ci-

toyens portoient sur leurs visages mornes les tristes allarmes & la frayeur glacée. Les femmes remplissoient les temples, assises au pié des autels depuis le lever de l'Aurore avec leurs filles tremblantes, elles pleuroient sur leurs tendres enfans. Un nombre redoutable de Heros semblables à des Dieux écartoit les dangers & les malheurs pressans.

Le vieux Berri, le sage fils de l'infortuné Roi captif d'Edouard assemble autour de lui ces illustres Capitaines. Braves Chevaliers, leur dit-il, je vois ici l'Elite de la Nation Françoise. La France, quoiqu'elle soit féconde en Guerriers, ne formeroit point une autre troupe qui lui fût comparable. L'habile Montaigu vous a-t-il enveloppés ici comme dans ses filets pour prendre en une fois la France entiere & ruiner

les dernieres esperances qui nous restent. O Ciel ! épargne-moi cette douleur nouvelle, épargne-la à mes yeux qui ont vû tant de maux ; termine mes jours trop prolongés, tandis que je puis encore esperer, & que les dernieres allarmes ne nous pressent pas encore. O France ! ô malheureux Empire ! tes Princes ont fait leurs malheurs & les tiens. Dans quelle splendeur t'ai-je vûe ? J'ai vû tes Guerriers redoutés par toute la terre, & ton Roi assis sur un Trône qui couvroit celui des autres Rois, Fugitif aujourd'hui, il est poussé jusques dans ses dernieres Provinces où il implore les Princes qui faisoient la garde dans son Palais.

Croyez-vous, généreux Guerriers, pouvoir défendre avec tout votre courage une ville dont les remparts sont abbatus. La redou-

table barriere dont Salisbery nous tient environnés, ne laisse passer ni vivres ni secours. Les assauts multipliés que nous essuyons tous les jours ont diminué le nombre de nos Soldats, & nous enlevent nos amis les uns après les autres. D'ailleurs à peine notre Roi a-t il assez de soldats pour se garder lui-même. Pour moi, qu'ai-je à desirer, qu'une mort prompte après une si longue vie? Puissai-je conserver à la France & à ses pressans besoins cette troupe invincible de Guerriers! Allez autour de votre Roi vous garder pour de plus heureuses entreprises, tandis que vous pouvez faire avec l'ennemi des conditions honorables.

Il parloit ainsi bien loin de sa pensée. Parmi tous ces Guerriers un murmure confus se faisoit entendre pareil à celui des antres sourds de Charibde & de Sylla.

lorsqu'elles entendent au loin le vieux Ocean qui irrite ses flots écumeux.

Le jeune Dunois (a) fier du sang de tant de Rois qui coule dans ses veines, se leve. L'indignation se lit dans ses regards; son haut courage paroît sur son front & dans ses paroles. Eh bien, dit-il en frappant la terre de sa pique terrible, ce sera donc à moi seul à défendre ces murailles, à proteger ces Citoyens fidéles & éperdus. La Maison d'Orleans n'a pas dequoi trouver grace devant vous, & il est trop juste d'abandonner un Prince sans appui qui languit au-delà de la mer dans une longue captivité. Ce sera à nous à nous défendre nous & nos Citoyens fidéles; avec ce secours ne craignez rien pour moi,

(a) Ce Prince avoit alors environ vingt-huit ans.

je vous quitte encore de vos allarmes : car je jure que l'insolent Bourguignon ne plantera point ses Enseignes sur nos hautes tours, que nos Palais ne verront point de nouveaux Maîtres & leur triomphe orgueilleux. Je m'ensevelirai plûtôt dans les ruines de ces murs ; je me ferai plûtôt un bucher de cette Ville réduite en cendres. Il dédaigna d'en dire davantage ; car son cœur infléxible ne connoissoit point les prieres.

Toute l'assemblée des Guerriers avoit les yeux sur Saintraille, & sembloit le charger de répondre de leur part. O jeune Prince, dit le sage & vaillant Guerrier, le Ciel vous a donné un courage élevé. Comme un lion qui poursuit sa proie, vous méprisez les dangers, vous forcez les obstacles. Lorsqu'à la tête de nos sol-

dats vous prenez en main votre lance redoutable, à cette seule vûe les Bataillons ennemis se troublent & méditent leur fuite. Ne craignez pas que nous puissions ceder tant que nous vous aurons à notre tête. Tant qu'Orleans verra briller votre cimeterre, l'Ennemi ne nous préparera que de vaines allarmes. Orleans verra sous vos pieds ses murs s'affermir; il verra ses bréches se remplir de votre courage. Dissipez donc, ô Prince, ce nuage qu'une ardeur soudaine a mis devant vos yeux. Comment avez-vous pû croire que le Prince à qui nous obéissons, & qui jusqu'ici a partagé avec nous les dangers & les peines, abandonnera ainsi son ouvrage. Non, non, ses salutaires conseils feront consumer l'habile Montaigu au pié de nos murailles, tandis que sa

présence auguste nous encouragera. Sa tête vénérable offre à mes regards la vivante image de la France ; ce fils de tant de Rois nous met sous les yeux la longue suite de nos anciens Maîtres, de ces Princes qui ont regné sur nos Ayeux, aux sermens desquels nous avons succedé. Le Prince en parlant comme il a fait veut sonder toute l'étendue de notre courage ; pareil au chef vigilant qui porte sa main sur les pieux de sa forte palissade pour juger de leur solidité.

Il se tut ; ces paroles furent à toute l'assemblée comme un beau Soleil qui éclate au milieu des foibles nuages qu'il dissipe.

Généreux la Hire, tu parlas ensuite ; l'aimable franchise étoit sur ton front, & comme une gaze déliée que Minerve auroit tissue, elle te laissoit voir tout entier. Tu

fus l'amour de toute l'armée ; tu fus toûjours prêt à te ſacrifier pour tes tendres amis.

Cher Saintraille, dit-il, te ſouvient-il du jour que notre auguſte Prince fut reçu dans ces murs. Amis, nous diſoit-il, c'eſt ici où il faut vaincre ou périr ; ces hautes tours qui s'élevent ſur la Loire & que vous défendez, ſont le boulevart de la France. S'il nous eſt enlevé, c'en eſt fait d'elle & du Nom François. Dès-lors nous fîmes ſerment d'en défendre juſqu'à la derniere pierre. Nos murs ſont abbattus, & la large bréche recevroit les bataillons entiers de nos ennemis. Pour moi j'élargirois encore la voie, & je les défierois d'entrer ; à découvert ils nous connoîtront mieux. Que le puiſſant Glacidas deſcende de ſa haute tour du haut de laquelle

il veut nous épouvanter avec son énorme massue. Que le fier Talbot qui n'a jamais sçû reculer, que l'impétueux Arondel ne craignent point d'y conduire leurs Bataillons, & nous verrons qui frappera les meilleurs coups. Mais qui empêche de travailler à un second mur comme Gaucour (*a*) & S. Severe l'ont tracé. Le Printems a pris la place de l'âpre Hiver, fidelle Aurélia, je vois voler à ton secours mille Guerriers qui viennent nous enlever une partie de la gloire qui étoit pour nous seuls. Je les vois accourir de toutes parts à ce siege fameux qui attire les regards de toute l'Europe.

S. Severe dont la vigilance maintenoit dans la ville le bon

(*a*) Gaucour étoit Gouverneur d'Orleans lors du commencement du Siege; en courant par la ville, il tomba de cheval & se rompit une cuisse, & fut obligé de quitter la partie.

ordre & l'exacte discipline, parla aussi en ces termes. Comptons sur nous seuls, nous suffirons à notre salut. Le grand nombre n'est qu'une vaine montre, ne sert qu'à une confiance inutile; il est un heureux secret de se multiplier. La fermeté a quelque chose d'inépuisable, & d'un seul soldat sçait tirer plusieurs Guerriers. C'est dans le courage aguerri de nos troupes rendues encore plus inébranlables sous la conduite de Capitaines tels que vous, c'est dans la résolution & dans l'expérience des Chefs, c'est dans leurs soins vigilans que nous trouverons des ressources toujours nouvelles. C'est ainsi qu'une troupe choisie vaut une armée nombreuse. Résolvons-nous de vaincre & de soutenir, inflexibles jusqu'au bout, la dure fortune, & nous avons vaincu, & (je puis

en prononcer l'oracle assuré) comme sur un ferme rocher Orleans subsistera en ses remparts inaccessibles.

O François, s'écria l'Albanois Stuard, combien vos longs malheurs vous ont-ils instruits ! Vous avez toujours sçû fouler aux piés les craintes & les allarmes. Lorsque vos tymbales annonçoient Bellone & la mort, lorsque vos trompettes appelloient la guerre, vos courages tressailloient sans que rien pût vous retenir; mais jusqu'ici vous n'avez jamais voulu être corrigés par vos premiers malheurs contre lesquels vous n'imploriez aucune Divinité salutaire : vous n'en vouliez croire que vos ardeurs courageuses, tels qu'un lion qui fier de sa force & aveugle de trop de courage, revient au piége que le chasseur lui a dressé. La Prudence

mere

mere du ſuccès, vous étoit inconnuë ; cette prudence qui voit au loin, qui ſçait prendre tous ſes avantages & conſeiller une longue patience que le Ciel prend plaiſir à couronner. Les transports de votre courage ſont comme le foudre, auquel rien ne pourra reſiſter, ſi la ſageſſe le dirige & l'empêche de ſe diſſiper dans les airs. Aujourd'hui, ô François, tes Alliés ſerreront plus volontiers les nœuds de leur alliance. Du milieu même de tes travaux, tu peux te promettre un heureux avenir.

Tel que ſourit le vieux Hiver, lorſque dans ſes derniers jours le vert Printemps, & Flore aux vives couleurs, les Graces riantes & les Zephirs aux aîles embaumées, menent autour de lui leurs danſes gracieuſes : Tel le vieux Prince, le ſage Berri fit voir ſur

fon viſage & dans ſes yeux la plus douce joie. Chers amis, dit-il, votre courage m'étoit connu, ce n'eſt point au ſang de vos Rois que je veux aujourd'hui que vous obéiſſiez. Soutiens du Trône chancelant vous y êtes comme aſſociés. Mais écoutez un Prince qui a vieilli dans une ſuite de malheurs multipliés, durs maîtres de la ſageſſe : Regardez-moi comme la perſonne même de la Patrie, (*a*) qui vous a ici raſſemblés.

Charles V. Sous le ſage Gouvernement de mon Frere, la France réparoit tous les jours ſes pertes & reprenoit ſa gloire. Ces jours heureux ſe précipiterent trop vîte, & depuis que la mort en le ren-

(*a*) C'eſt ſous cette idée qu'il faut conſiderer ce vieux Prince, c'eſt ſur cette idée qu'il faut comparer le perſonnage qu'il fait, c'eſt enfin par cette idée que l'Auteur a voulu couvrir la liberté qu'il a pris ; ce Prince étoit mort depuis quatorze à quinze ans.

versant du Trône, lui eut fait lâcher les rênes de l'Empire ; la France ne fut plus que comme un Vaisseau sans Pilote. Son Fils infortuné commençant son régne sous de tristes auspices, suivit de pernicieux conseils. Il vouloit, disoit-il, effacer la double honte de Crecy & de Poitiers ; l'Angleterre entiére dans les fers devoit à peine suffire à sa vengeance. Une Flotte formidable est équipée à grands frais ; l'Ocean qui sépare les deux Peuples, est couvert de mille Vaisseaux qui presentent leurs Poupes dorées, ornées de Voiles de pourpre. C'étoit peu encore, les parties séparées d'une Ville entiere, & de ses Portes & de ses hautes Tours, & de ses fortes murailles, étoient portées sur les eaux. Les differentes piéces de Sapin dont elle étoit composée, devoit élever sur le rivage Bri-

tannique un nouveau Paris aux Palais exhaussés. Tandis que cette Pompe triomphante voguoit sur la plaine liquide, un spectre odieux, un affreux démon suivoit la Flotte; & pendant le calme profond qui précéda la tempête horrible, les vents retenans leurs haleines, il fit entendre des sons effrayans (*a*), & prophetisa tous nos malheurs. O France, disoit-il, ce Lion, que tu vas irriter jusques dans son antre, viendra remplir encore tes Campagnes de nouvelles horreurs: il annonça la cruelle discorde, la guerre sanglante, la sédition aux tourbillons impétueux. Nous avons vû tous ces maux, & de plus grands encore. C'est le Ciel qui nous humilie & nous frappe: c'est le Ciel qui peut nous rele-

(*a*) Imité d'Horace; j'ai quelque idée qu'un Auteur Grec lui a servi de modéle.

ver : Arbitre des Nations, il leur diſtribuë à ſon gré, ou la honte ou la gloire : ô combien d'évenemens m'en ont inſtruit pendant ma longue vie. Que dans nos Temples ouverts, les Prêtres perſéverent donc à porter nos vœux au pié du Trône de l'Eternel, afin qu'il veuille combattre pour nous, & en avoir pitié enfin.

Ecoutez encore, braves Chevaliers, un conſeil que ſans doute un Génie favorable a mis dans mon ſein pendant les ténébres de la nuit, avant que l'aurore éveillât le jour, pendant que le doux ſommeil ſuſpendu ſur mes paupieres ſe refuſoit à mes ſens. Choiſiſſez parmi vous deux perſonnes ſages, qui aillent vers le Prince François qui donne des Loix à la Bourgogne ; qu'ils lui remetent devant les yeux tous les maux qu'il a faits à ſa Patrie. Peut-être

Job. 4. & 31.

qu'enfin il se laissera fléchir. Mais non ; opiniâtre dans sa vengeance, il veut toûjours haïr. Je connois le sang inflexible dont il a été formé. Tâchons seulement de faire naître la division entre lui & ses Alliés. Que vos Députés offrent de remettre entre ses mains cette Ville que vous défendez ; qu'ils lui disent que quoiqu'il ne reconnoisse plus sa Patrie, sa Patrie le reconnoît encore pour un de ses Princes. Vous le verrez à cet appas flatteur concevoir un nouvel orgueil & méditer les plus hauts desseins. Mais croyez-vous que l'habile Bedfort entende à ces conditions, lui dont toute l'ambition se borneroit aujourd'hui à se rendre maître de cette superbe Cité, qui élevant ses murailles sur ce rivage, rend toutes les Conquêtes de notre ennemi mal assurées, & couvre

toute la France du côté du midi. Je ſçai d'ailleurs qu'une ſecrette défiance eſt entre les deux Princes, & que le Bourguignon au courage élevé ſouffre impatiemment le haut orgueil du Prince Anglois qui regne dans Paris.

Saintraille fut nommé d'une commune voix ; il ne le cédoit à aucun des Guerriers dans le dur métier de la guerre : mais aucun ne l'égaloit en ſageſſe & en éloquence ſouveraine. On lui aſſocie le ſage d'Orgin renommé pour ſa rare prudence. Berri fait paroître les préſens qu'il deſtine au Prince vers lequel il envoye les deux Guerriers. C'étoient quatre Chevaux Medes d'une beauté parfaite & d'une viteſſe à devancer les vents ; les harnois en étoient ſuperbes : le Prince y ajoûte une armure complette, d'une trempe admirable, riche dépouil-

le du cruel Roi de Castille que les Princes François lui enleverent lorsqu'ils allerent venger sur lui la prison & la mort indigne qu'il avoit fait souffrir à son épouse Princesse de leur sang.

Cependant les ordres du Prince sont portés dans tous les quartiers de la Ville. Le Citoyen & le Soldat s'excitent à l'envi pour élever le nouveau rempart qui doit les défendre. Le vieux Prince présidoit à l'ouvrage; les Chefs donnent eux-mêmes l'exemple, & poursuivent comme le simple Soldat le travail pénible; les femmes accourent chargées de matériaux pésants. Les enfans même viennent de toutes parts le visage enflamé, & respirant avec peine sous leurs fardeaux; le large & profond fossé qui doit recevoir les fondemens du nouveau mur est bien-tôt creusé; on poursuit

l'ouvrage nuit & jour. La maison voisine est mise à bas, & par le Maître lui-même, qui voit sans peine les débris de son toit paternel servir à défendre sa Patrie.

L'ouvrage fut interrompu par les cris que les Sentinelles jettent de leurs hautes Tours. Ils voyent au-delà du Pont-saint-Loup deux troupes qui se chargent. C'est sans doute un renfort qui nous est envoyé. Il avance vers la Ville; nous le distinguons plus clairement. De Termes prend aussitôt avec lui cinq cens soldats. Sortant de la Ville, il court soûtenir les nouveaux amis qui viennent à son secours. D'Ylliers est à la tête de ce renfort. Des rives de l'Oise il méne à la France, prête à périr, quatre cens hommes aguerris, qui n'ont point craint de tenter un passage difficile, pour aller à de nouveaux dangers. A



leur arrivée les cris de joie remplissent la Ville. L'Espérance entre avec eux, & fait fuir les allarmes.

Ainsi la jeune Hamadryade, qui anime l'Oranger, lorsque le Lion desséche ses branches, sort languissante, & s'assied, fixant ses yeux sur son arbre qui dépérit: Mais si le Ciel s'attendrit à ses pleurs, & qu'elle en reçoive une douce rosée ou une pluïe fertile, elle rentre dans ses appartemens ligneux ; &, attirant avec ses pompes d'argent les sucs salutaires qu'elle filtre & qu'elle sépare, elle redonne à ses feuilles flétries & repliées leur fraîcheur & leur éclat. Telle, Aurélia, tu relevois tes espérances, lorsque dans tes murs tu reçus tes nouveaux Guerriers. La Confiance aux yeux ranimés, réparut sur tes Remparts comme une nouvelle Couronne

de laurier qu'on met ſur la Statuë d'un Héros à la place de celle qui s'eſt flétrie, ou comme la terrible bordée d'un Vaiſſeau qui va ſe charger de l'or du nouveau Monde, lorſqu'après avoir foudroyé le Sauvage nombreux qui l'inſulte, il préſente ſur ſon autre flanc les Bouches meurtriéres de ſes Tonnerres redoutés.

CHANT II.

SUR tes Remparts, ô Aurelia, Bellone frémiſſoit, comme ſur les ſommets glacez des Alpes frémit l'impétueux Aquilon ; & pareil à la Mer qui reçoit le Rhône rapide, lorſqu'elle excite ſes flots menaçans, Mars répandoit ſa violence & ſa fureur parmi les Légions Angloiſes portées au pié de tes murailles.

Les Assiégés demeuroient surpris de ce que l'Ennemi avoit suspendu ses assauts depuis plusieurs jours. Ce n'est pas pour nous laisser respirer, disoient-ils, que Salisberi en agit ainsi. Qu'attend-il ? L'enceinte dont il nous enferme, n'est-elle point encore assez solide à son gré ? Ou prépare-t'il quelque nouvel ouvrage encore plus formidable ?

L'habile Anglois attendoit un renfort de Troupes aguerries que le Duc de Bedfort devoit lui envoyer, avec lesquelles il se flattoit d'emporter Orleans du premier jour ; & cependant il tenoit ses Soldats tranquiles dans son Camp, & les y laissoit réparer leurs forces.

Le Monarque François avoit formé le dessein de faire enlever par le Comte de Clermont ce renfort de Troupes Angloises,

avec le Convoi de vivres qu'elles escortoient. L'Envoyé du Monarque pénétre heureusement dans la Ville & dans l'Assemblée de tous les Chefs, déclare les ordres dont il est chargé. Ces ordres étoient, qu'une des troupes choisies d'Orleans, accoutumées à être la terreur des Anglois, vînt joindre l'Armée du Comte de Clermont, & y porter la confiance & la victoire.

Le jour même que les Troupes devoient sortir de la Ville, les Bataillons du Duc de Bourgogne rappellés par leur Prince, abandonnérent le Siége. L'Orleannois accouru sur ses Remparts, suivoit des yeux les Drapeaux déployés, & triomphoit de se voir ainsi délivré d'une partie de ses Ennemis. La délivrance entiére suivra, disoient-ils entr'eux. Notre Ennemi s'affoiblit, & notre

nombre s'augmente. L'entreprise qui se prépare ne peut encore manquer de réussir à notre avantage. Ne voyez-vous pas le Bonheur & sa douce lumiére qui se léve enfin sur nos têtes ?

Ils parloient ainsi, s'enyvrant sans mesure dans leur joie insensée. Déja dans leur ame ils ont couronné les murs des dépouilles des Vaincus. Tel, aux cris de joie de tous ses Matelots, un Vaisseau secondé d'un vent favorable, vogue triomphant sur la plaine tranquile des Mers, comme si les flots dévoient toujours s'applanir sur son passage, & que les Dangers fussent retenus pour lui seul dans les profonds abîmes.

Tu fûs nommé pour l'entreprise, invincible Dunois. Avec toi fûrent choisis S. Sévére & Cullant. Le premier Capitaine d'une expérience consommée ; le second,

fameux par mille entreprises hardies, soit qu'il falût faire réüssir une secréte embuscade, soit que par sa diligence il dût prévenir ou surprendre l'Ennemi ou forcer un passage en perçant à travers les Légions nombreuses pour jetter du secours dans quelque Ville assiégée. Graville le plus boüillant des Guerriers, l'illustre D'Orval, le vertueux Châteaubrun, le brave Rochechouard sont nommés. A eux se joignent les deux Stuards à la tête de leurs Ecossois intrépides.

Les Troupes divisées en deux bandes sortent par deux différentes portes; & pareilles à une petite Escorte, qui bientôt s'est dérobée, elles traversent en silence les Bastilles Angloises. La nuit favorise & cache leur marche. Ainsi le Lion sort de son antre inaccessible au milieu des hauts rochers,

pour aller choisir sa proie dans le troupeau de la plaine voisine, quoique les Chasseurs aïent environné le bois, quoiqu'ils aïent tendu leurs toiles, & que les chiens ardens à le suivre lui annonçent le danger par leurs clameurs redoublées. Les deux Troupes se joignent à l'Armée que Clermont conduit à pelotons précipités. Ils remplissent les vastes campagnes de la Beausse. L'Aurore qui se léve les voit hérissées de Combattans. Ils courent comme au butin : les Chefs les retiennent à peine.

Fastol, qui se voit surpris & prêt à être enlevé, ne s'oublie pas ; pareil au Serpent qui défend sa tête de vingt replis dans lesquels il s'enferme. Il est secondé du vaillant Rameston, qui, dans les dangers qu'il dédaigne, porte un front intrépide & non étonné, & par le prudent Meurier, qui, ferme dans

le péril, porte ses yeux tranquiles sur toutes les ressources qui attirent la victoire. Ils se renferment derriére leurs chariots : leur convoi embarassant les défend & les couvre. Ainsi deux Boeufs qui paissent l'herbe, & qui se voyent attaqués par une troupe de Loups que la faim presse & dévore, s'acculent l'un contre l'autre, & présentant de tous côtés leurs cornes menaçantes, déchirent les plus hardis & les foulent sous leurs piés pésans.

La Présomption imprudente, la folle Indocilité, la Dissension nuisible confond tout dans les Troupes Françoises. Le Trouble avec ses bruits confus annonçoit ces filles turbulentes de Mars insensé. Elles n'avoient pour armes que leur fureur : leur sein découvert montroit la place d'une plaie inévitable.

Mille ſentimens divers partagent tous les Chefs. Les uns veulent qu'on mette pié-à-terre, puiſqu'on tient l'Ennemi enveloppé; les autres craignent de laiſſer perdre l'avantage à la Nobleſſe Françoiſe apriſe à combattre ſur le Cheval foulant la terre, & retardée par le poids de ſes armes lorſqu'elle combat à pié. Ainſi, diſoient-ils, avons nous péri plus d'une fois. Le tems précieux ſe paſſe en tumulte inutile, au profit de l'Ennemi qui ſe retranche. Il s'éléve des rumeurs pleines d'impatience parmi les Soldats François contre les Chefs qui vont être la cauſe de leur perte. Qu'importe de quelle façon nous combattions, diſoient-ils? Nous ſommes ſi ſupérieurs en nombre, qu'ils ne peuvent nous échaper. Cullant, indigné de ces diviſions nuiſibles, s'écrie parmi tous ces Chefs: Com-

battons comme il nous plaira: tous ces vains retardemens nous enlévent la victoire. Voyez comme ils se sont déja retranchés derriére leurs chariots; ils vont les rendre impénétrables. A ces mots, il pousse son cheval: sa Troupe est emportée sur les pas de son Chef: toutes les autres volent avec la même ardeur: la Gloire les a réünies: la noble Emulation a pris la place de la Dissension funeste.

Les deux Stuards, suivis de leurs braves Ecossois, combattent à pié, obstinés dans leur premier sentiment. Ils se mêlent dans l'embaras des chariots, malgré mille flêches sans fin décochées, qui tuent autour d'eux tous leurs Soldats: ils s'ouvrent un passage: ils sément le champ d'Ennemis abatus: ils remplissent l'enceinte Ennemie de carnage: tout fuit devant les deux Fréres.

Brisanteau, à la tête d'une Troupe aguerrie, s'oppose aux Ecossois, & arrête leur ardeur. Sous ses coups est tombé le jeune Murray au sang Illustre. Il est tombé, il se roule, & soüille dans la poussiére ensanglantée ses cheveux dorés. sous Ses coups est tombé le vaillant Hume, qui meurt loin de sa Patrie, en regrettant son beau Païs de Lokabire. Fiers Ecossois, s'écrie Brisanteau, je ne crois pas que vous repassiez les Mers: les plaines heureuses de la France, que vous cherissez tant, vous retiendront à jamais. Lorsqu'il insultoit ainsi, il est percé par la lance de Stüard. Il laisse dans les bras de la Mort ses paroles altiéres; cependant son visage menaçant conserve encore sa fierté homicide.

L'invincible Stüard se précipite dans les rangs Ennemis, dont il fait un horrible carnage. D'Aubigny

partage les travaux de son Frére. Il a arrêté l'indomptable Glifford, qui combattoit comme un Taureau furieux, malgré la blessure profonde dont il est atteint. Il le laisse se débattre & s'obstiner dans sa rage insensée. Glifford, retire-toi de la bataille, lui disoit son Camarade: tu perds tout ton sang. Eh! que t'importe, lui répond l'Anglois acharné, si je veux périr? (car outré de ses longs malheurs, il n'avoit jamais sçû les adoucir en les supportant.) Je veux aider moi-même à mes cruelles Destinées. J'ai été condamné avant que de naître, je n'ai trouvé que des Amis perfides, des Parens dénaturés pour moi seul. Le Malheur est entré jusques dans la moëlle de mes os, & s'y est attaché : il m'a été comme le vêtement cruel que je n'ai pû arracher. (*a*) Oüi,

(*a*) *Intret, (maledictio) sicut oleum in os-*

oüi, je veux, & je dois haïr de vivre. Fortune impitoyable, c'est ici au moins ta derniére disgrace. La Rage sanglante allumoit ses yeux: son dernier souffle fut un souffle d'un désespoir féroce. Tel le Sanglier atteint du trait mortel déracine le chêne sur lequel il s'appuïe, & bondit de fureur, avant d'expirer.

Tout périt sous les coups des Ecossois. Là combat Oniels couvert de sang: il a reçu vingt traits sur ses armes: dix Ennemis ont été terrassés par le boüillant Guerrier. Ici Lindsei combat contre le formidable Ripellay, qui tombe sous les coups de son Adversaire. La Terre gémit sous le poids énorme de l'Anglois abatu. Gordon fait mordre la poussiére à Vindsor

tibus ejus, fiat ei sicut vestimentum quo operitur, & sicut zona quâ semper præcingitur. Psal. 108. L'Auteur fait encore allusion à la robe d'Hercule teinte du sang du Centaure.

& à Cecill : Vindsor & Cecill deux amis célébres par leur courage & par leur amitié. Ils partageoient toutes leurs peines & tous leurs plaisirs, ils partageoient les travaux de Mars : inséparables, ils étoient le Bouclier l'un de l'autre. Vindsor est abatu le premier. Cecill, dont la douleur augmente la furie, guide mal sa lance : Gordon, quoiqu'il en soit blessé, l'atteint sous l'oreille : l'Anglois tombe sur son ami, qu'il inonde de son sang. Retirez l'un & l'autre de dessus les morts & plus heureux que leur Vainqueur, ils relevérent de leurs blessures à l'ami, l'ami fut redonné.

Cependant Meurier a dispo sé ses bataillons. Par les François, qui combattent sous la banniére Angloise, les fidéles Alliés de la France sont enveloppés de toutes parts: les Archers meurtriers les enseve-

lissent sous leurs fléches. Stüard disoit à son Frére : Reçois mes adieux, cher d'Aubigny. Heureux au moins de mourir ensemble, & dans la même gloire. Il lui serroit la main, & détournoit les yeux, en disant encore : Ainsi que nous nous sommes aimés durant la vie; la mort nous unira encore : on nous recueillera sans doute tous deux dans le même tombeau. Il parloit ainsi, une fléche siffle dans les airs & perce son sein généreux. D'Aubigny léve les yeux au Ciel, il brûle de mourir, il refuse de survivre. Transporté .... Mais Bellone lui marque sa place auprès de son Frére. Atteint de la fléche cruelle, il tombe sur son Frére expirant, qui le reconnoît encore. Leurs ames sont retardées par la douceur de se voir réünis, Ils ouvrent les yeux l'un sur l'autre, & l'un sur l'autre ils gémissent,

sent. Leurs derniers soupirs se mêlent encore dans les airs.

Héros que la Guerre a moissonnés, qui périssez ainsi dans une Terre étrangére pour la querelle de la France, puissent au moins mes vers sauver vos noms de l'oubli obscur, puissent les bords où vous êtes tombés retentir dans l'avenir lointain de votre nom & du souvenir de vos exploits. Fidelle Ecosse, envain l'Ocean te reculant dans le Nord glacé, te sépare de la France ; tu persévéres dans une alliance que le Ciel & les impérieuses Destinées n'ont jamais voulu favoriser.

Tous les chariots dont l'Ennemi s'étoit couvert étoient chargés d'Archers homicides. Albion & tous ses Dieux (ainsi le permettoit l'Eternel) guidoit les fléches infaillibles sur les Guerriers les plus redoutés. Tandis que la

France combattoit loin de ses Dieux protecteurs, qu'Orleans retenoit tremblans sur ses hautes tours, comme l'Aigle qui ne quitte point son nid & ses tendres Aiglons, pendant que le Bucheron ébranle à coups de hache le haut chêne qu'elle habite.

Cullant est le premier frappé par les Dieux ennemis. Son audace lui fut funeste. Au milieu de toute l'Armée, dont il sembloit le plus redoutable soldat, il voloit comme un foudre. Ils jettérent un cri de victoire, lorsqu'ils virent le Guerrier redouté atteint de leurs coups. Le trait cruel l'avoit atteint à la joüe. Un nuage ténébreux voile ses yeux, on l'emporte, on le dérobe à la mort, on l'arrache aux mains avides & sanglantes de Bellone. Verdusant est choisi. La fléche acérée lui pénétre la gorge. Il tombe, en expirant, dans le sou-

venir de ſa tendre Iſabelle. Iſabelle le doux charme de ſa vie, avec laquelle ils s'étoient promis les feux durables d'Amour, les nœuds ſacrés d'Hymen. Aulieu du lit nuptial, il eſt enveloppé d'ombres funébres, ſes yeux noirs s'éteignent, ſes jouës vermeilles ſe fanent, ſes traits autrefois ſi gracieux ſe flétriſſent & diſparoiſſent ſous la main glacée de la Mort livide. (*a*) La Gréve, d'Ivray, l'Eſcot mordent la pouſſiére. La Mort vole de toutes parts ſur les plus illuſtres Têtes, ſur les plus braves Guerriers; comme lorſque l'orage abat les chênes aux hautes cimes, ſans toucher aux foibles arbriſſeaux.

(*a*) Que de choſes pour parier à cet admirable Vers de Virgile, dont la cadence ſeule eſt attendriſſante.

Ora modis Anchiſiades pallentia miris.

Ænée voit le beau viſage de Lauſus ſe flétrir d'une maniére inexprimable ſous la pâleur de la mort.

Au milieu de tant d'allarmes, le vertueux Châteaubrun portoit son front tranquile; pareil au Triton par la fable imaginé, qui, pendant l'orage éléve sa tête au-dessus des flots, & voit les ondes mutinées s'applanir autour de lui, tel se faisoit voir le pieux Guerrier. Atravers mille morts & mille dangers, il suit sa route, qu'il arrose de son sang & de celui des Ennemis, qu'il a abatus en grand nombre. Il est frappé par les Dieux ennemis: il tombe. Ses yeux se lévent vers le Ciel, qu'il a toujours respecté; & la pieté, semblable au brillant Hesperus, descendit sur sa tête, & écartoit autour de lui les noires ombres de la Mort, à laquelle il abandonne sa dépouille vaine: Comme une belle Princesse à qui un Roi est destiné pour époux (a) quitte

(a) *Omnes sicut vestimentum veterascent; tu autem idem ipse es.* Psal. 101.

ses vêtemens, lorsque l'heure en est venuë, & les laisse tomber entre les mains de ses filles, comme une flamme laisse sa cendre & s'éléve pure vers le Ciel.

Le vaillant Rochechoüard avoit pénétré à travers l'embaras des chariots ; le cousin de Meurier, dont la force étoit sans pareille, s'oppose à lui. Rochechoüard le perce de sa lance, & lui fait vomir des boüillons de sang. Ainsi puissent périr, disoit le Guerrier vainqueur, tous ceux qui servent l'Etranger contre leurs Princes légitimes. Lorsqu'il parloit ainsi, il est frappé lui-même par l'impétueux Rameston. L'acier funeste pénétre par l'épine du dos jusques dans son cœur. Il est renversé de son cheval, dans les rênes duquel il demeure embarassé. Le cheval généreux bondit, & foule son Maître. Là périt aussi, percé par Hon-

grefort, l'aimable Puilly aux bouillantes ardeurs, destiné encore enfant au service des Autels. Il en avoit long-tems médité la haute innocence. Nos cœurs portent l'oracle de nos destinées. La bravoure tressailloit dans son sein : Il brûloit de donner ses jours à sa Patrie, de soûtenir pour sa part l'Etat ébranlé.

Dans un autre endroit, le vaillant Dunois combattoit au milieu des chariots renversés, par lesquels il s'ouvroit un passage à l'Ennemi. Il avoit abatu tous ceux qui avoient paru sur ces foibles remparts. Il alloit de tous côtés, pareil au Ravage même, élargissant la route devant la Victoire. Albion s'en effraïe. Il s'approche de Morgan, celui de tous les Anglois qui avoient les fléches les plus certaines, & lui inspire le dessein audacieux de per-

cer le Chef redouté. La fléche vole, & se fixe dans la cuisse du Héros François. Plein d'indignation, il l'arrache. On voit le sang en ruisseler avec abondance. Il gémit de se voir enlever la victoire. L'invincible Héros s'en obstine davantage : son ame en conçoit une ardeur plus enflammée. Il fond sur Gray, qui de sa taille énorme remplissoit un passage, & tout sanglant élevoit sa voix effrayante : il le perce d'outre en outre. Sa bouche horrible rendit un gémissement profond & affreux. Le Ciel vouloit ce jour-là donner la victoire aux Anglois.

L'Eternel qui régne, sur-tout dans les Batailles frémissantes, comme lorsqu'il allume sa foudre au haut des airs, & que, présent lui-même, il remplit de son tonnerre les Montagnes ébranlées, envoye la terreur dans les plaines

de Rouvray. Là comme une sombre & épaisse fumée qui sort d'une vaste fournaise & qui bientôt touche les Cieux, l'ombre épouvantable partage les deux Armées. Elle couvre de son sceptre sombre les Troupes de Fastol, tandis qu'elle glace d'effroi les cœurs des Soldats François, qui a sa vûë se précipitent les uns sur les autres dans une fuite honteuse.

Dans le même tems, Fastol & Rameston font sortir par les deux ouvertures de leurs Retranchemens, leurs Troupes avides de carnage. Bientôt toute la Campagne est couverte d'hommes terrassés, de corps entassés sous les chevaux expirans dans leurs écumes sanglantes. Clermont veut envain retenir les Poitevins, nouveaux soldats non encore aguerris aux combats cruels, non accoutumés à soûtenir la vûë effroyable de Bellone

Bellone troublée, (*a*) & ses regards sanglans, & sa gueule béante pareille à un gouffre, & les couleuvres irritées qui couronnent & ombragent son visage énorme. (*b*) Ils fuyent de toutes parts. Ce Prince renonce à la victoire, & ne songe plus qu'à sauver de l'épée Ennemie ses Soldats, que peu auparavant il flatoit d'un butin infaillible

Le vaillant Dorval, (*c*) le cimeterre élevé, (car sa lance s'étoit bri-

(*a*) *Turbatæ Palladis. Virg.*

(*b*) Il n'est rien qui fasse mieux sentir la grandeur & la force de la poësie d'Homére, que sa belle description de l'Egide de Pallas. Il semble que dans la main du Poëte ce Bouclier affreux aït une partie des effets qu'il a dans la main de Minerve. Elle (Pallas) charge son dos de la redoutable Egide horriblement barrée des sombres Allarmes qui en pendent tout autour. Le Débat meurtrier, la Fermeté altiére, les Frémissemens des Combattans y sont empreints & vivans, avec la tête énorme d'un Monstre hideux, l'affreuse Gorgone épouvantable prodige de Jupiter même. *Iliad.* 5. Je pense que M. Dacier n'a pas pris le sens d'Homére.

(*c*) De la Maison d'Albret.

ſée contre les Ennemis qu'il en avoit frappés) s'oppoſoit de ſes cris, de ſes efforts au torrent des fuyards : Lâches, où fuyez-vous, s'écrioit-il ! Votre fuite fait votre perte. Si vous craignez la mort arrêtez-vous. Il pouſſe ſon cheval à travers leurs lâches Bataillons. Il commande à ſa Banniére d'avancer. Pluſieurs furent raſſûrés à ſa vûë ; car ſes coups terribles arrêtoient l'Ennemi obſtiné à pourſuivre. Longtems ſuivi de quelques amis fidéles, il arrête Bellone, qui envoyoit ſes fureurs ainſi que des flots inépuiſables. Mais tous ſes amis périſſent à ſes côtés : il eſt lui-même frappé de pluſieurs coups à la fois. Il veut ſe ſoûtenir encore ſous ſon caſque ondoïant, qu'on voit floter incertain pendant quelque tems dans les airs ; il eſt porté par terre comme la Colomne qui ſoûtient

le Trophée Ennemi, que le soldat victorieux renverse : les chevaux foulent sous leurs piés l'illustre Guerrier.

Dunois, à la tête de ses braves Orléanois, résistoit encore ; & malgré la blessure qu'il avoit reçuë, & la douleur qu'elle lui causoit, malgré un grand nombre de braves soldats qu'il avoit perdus, il gardoit toujours sa Troupe invincible. Derriére lui, se rallient les François effrayés & peu à peu reprennent leur ancien courage. Alors l'image d'Orléans, peut-être en ce moment la proye de l'Ennemi, lui vint dans l'esprit ; cependant il ne peut se résoudre à laisser ainsi la victoire à Fastol. Le parti de périr lui parut le meilleur. Le boüillant Graville, tout couvert de poussiére, & de sang étoit aux côtés du Prince. Les piques baissées, ils méditent de tomber sur les

Vainqueurs, lorsque Boussac parut à la tête de quelques soldats qu'il avoit ralliés. Amis, au secours d'Orléans, crioit-il de toutes ses forces ! O vaillant Dunois, & vous vaillans Soldats, écoutez-moi ! Profitons de ce moment favorable pour nous retirer vers la Ville. La France nous crie de la sauver, en courant défendre Orléans, qui peut-être est pressé de toutes parts, si Salisberi a sçû notre défaite. S'approchant ensuite de plus près, & voyant le sang qui couloit de la blessure de l'invincible Dunois : O vaillant Prince, lui dit-il, mettez-vous à notre tête, & ramenez-nous dans Orléans ! Ici je soûtiendrai les efforts des Ennemis, s'ils ont la hardiesse de nous attaquer. Ce sage conseil fut suivi ; & sous ces braves Chefs, les Troupes & leurs Enseignes flottantes prirent le chemin de la Ville. Fastol con-

sent de sa gloire, & ayant une grande partie de ses Troupes dispersées, ne voulut point essayer de nouveaux combats.

CHANT III.

LA nouvelle de la défaite des François avoit fait sortir de leur azile les Dieux de la France épouvantés. Ils volent dans les airs au-dessus de la troupe Orléanoise, qui revient du combat. Les Dieux la couvrent de leurs aîles, & la Nuit qui tombe des Cieux, favorise encore la retraite des Vaincus. Dunois r'entre dans Orléans. Il s'écrie en présence du Peuple, qui accourt de toutes parts : O, Aurelia ! c'est toi seule qui nous as défendu de périr ! C'est ton salut & celui de tes Habitans qui nous a fait abandonner nos amis tombés sous l'Epée Ennemie, sans

les avoir vengés ! Pardonnez, cheres & illuſtres Ombres. Nous jurons de nous acquitter envers vous des combats que nous vous devons. Nous ne faiſons que différer la vengeance. Et toi, Aurelia, reçois un Défenſeur animé d'une ardeur non encore éprouvée.

Tandis qu'Orléans & ſes Citoïens conſternés recüeilloient dans leurs murs la Troupe de l'invincible Dunois, tous les Capitaines qui étoient reſtés dans la Ville viſitoient les poſtes, & relevoient le courage de leurs ſoldats par ces diſcours : La diſſenſion qu'il y a eûë entte nos Chefs a cauſé leur défaite. Ferons-nous toûjours nous-mêmes nos propres malheurs ! Nos fautes ſont tout le ſuccès de l'Ennemi. Cependant l'invincible Dunois a gardé ſa Troupe impénétrable. Avec nos ſeuls Orléanois il diſputoit la vic-

toire, lorſque la fortune Angloiſe a prévalu. Une bleſſure funeſte, dont il a été atteint, a arrêté ſes progrès. Il raméne pourtant ſa Troupe, ſans qu'on ait oſé l'attaquer. Dans ſa belle retraite, on le prendroit pour un Vainqueur.

Après avoir raſſûré leurs ſoldats par ces paroles, ils ſe rendent chés le Duc de Berri, qui les avoit mandés. Et cependant le Camp des Ennemis retentiſſoit de chants de triomphe, & brilloit de feux, en ſigne de leur joye. Les Forts de la redoutable Enceinte ſe répondoient les uns aux autres par des cris pouſſés juſqu'aux Cieux : Les faîtes des Tours étoient couronnés de mille lumiéres. La nuit cachoit la frayeur de l'Orléanois conſterné.

Les Chefs François aſſemblés chés le Prince, demeuroient plongés dans un morne ſilence. Ils

pensoient à la perte qu'ils avoient faite de tant d'illustres Guerriers, à la Noblesse nombreuse qui avoit péri dans cette journée, au malheur que le Ciel vient d'ajoûter à leurs anciennes pertes. (a)

Le vieux Fils du prisonnier d'Edoüard rompit ce silence par ces paroles : Guerriers illustres, dont je me vois environné comme d'une couronne Royale sous laquelle le puissant Monarque s'enorgueillit ; O vrais François ! comment supportez-vous ce dernier malheur ! Remplirons-nous les espérances de l'Ennemi ? Justifierons-nous ces discours injurieux & tant de fois répetés de Salisberi ? Laissons ralentir la subite ardeur du François, dit-il, & le feu dont il s'allume, nous le verrons sortir brillant en sa fougue soudaine

(a) Il pétit dans ce Combat six cens Gentils-Hommes.

comme pour le ſpectacle d'un jour de fête ; mais, bien-tôt rebuté par les premiers déſavantages, & incapable de pourſuivre nuit & jour dans une longue patience les âpres & pénibles travaux de Bellone, il ne nous oppoſera plus que des efforts languiſſans. Juſqu'ici il a éprouvé, &, ſi je ne me trompe, il éprouvera long-tems encore que c'eſt-à-vous à lui donner des leçons d'un courage invincible. Lorſque le danger devient plus grand, qu'eſt-ce autre choſe que la carriére qui s'ouvre & devient plus glorieuſe, & demande les plus nobles Champions ? Car je ne ſçai, Guerriers, ſi une gloire commune eſt digne d'être recherchée. Une ſi belle défenſe prouvera à tous les ſiécles que le François, outre l'impétuoſité de ſes premiers tranſports qui le rendent ſi terrible, peut s'obſtiner à

poursuivre la Gloire, & la suivant dans de longs & pénibles sentiers, l'aller forcer dans ses retraites les plus inaccessibles. Oüi oüi, le vrai Courage est sous les coups de la Fortune une fois défiée, comme le Coursier généreux qui s'anime sous l'éguillon qui le presse. Le malheur que nous avons essuyé nous étonne aujourd'hui. Chaque jour le diminuera à nos yeux. La Fortune répare elle-même ses injustices à l'égard de quiconque lui sçait résister.

Toute la Troupe des Guerriers se léve à ces mots, & jure de concert une fidelité nouvelle à leurs Maîtres légitimes, à leur Patrie, à leur devoir, à leurs premiers sermens, à leur gloire qu'ils n'abandonneront pas. Ceux qui sont morts à Rouvrai, disoient-ils, sont-ils les seuls qui sçachent périr pour leur Patrie? Les rigueurs

de la Fortune irritent & obſtinent le vrai Courage. Orléans, laiſſe tes allarmes de la défaite récente de nos Troupes. Il naît dans nos ames une obſtination nouvelle, un déſeſpoir qui ne ſçait plus céder, une ardeur embraſée pour ta défenſe & ton ſalut.

Ainſi, aux yeux effraïés d'un Détachement des Ennemis qui eſt venu reconnoître un petit bois voiſin de leur Camp, une troupe de Guerriers montrant leurs cimeterres formidables, ſe léve derriére les hayes & les halliers où ils étoient couchez en ſilence. La Terreur ſe léve avec eux. L'Ennemi fuit à pas précipités, & ſe retire en déſordre, & court avertir ſon Général du voiſinage dangereux.

Le Prince reprit la parole & s'adreſſa à Saintraille & à Dorgin, qui étoient de retour : Sages Che-

valiers, leur dit-il, tirez-nous de nos triſtes idées. Vous avez réüſſi à jetter dans l'eſprit du Duc de Bourgogne de la défiance contre le Prince Anglois. La méſintelligence qui eſt entr'eux nous eſt un grand avantage dans cette triſte conjoncture. Nous avons vû les troupes Bourguignones abandonner le Siége ; nous avons vû leurs Etendarts quitter le pié de nos murailles, & ramener avec eux leurs Guerriers redoutez. Cet avantage répare le malheur que nous venons d'eſſuyer. Racontez-nous comment vous êtes venu à bout de vos deſſeins. (*a*)

Seigneur, veüille le Ciel, lui répondit Saintraille, conſerver long-tems encore aux beſoins de la France un Prince dont les conſeils ſont ſi pleins de ſageſſe.

(*a*) Saintraille étoit fort agréable au Duc de Bourgogne. Ce Prince s'étoit ſervi de lui & de ſes Troupes dans la Guerre du Haynaut.

Nous parûmes devant le Prince auquel vous nous aviez envoyés. A son accüeil prévenant, & à sa bonté généreuse, qui fit disparoître à notre vûë sa majesté sévere, nous reconnûmes le sang de nos Maîtres. Il nous dit le premier : O Guerriers ! dont le courage est si célebre dans toute l'Europe, que j'apprendrai avec plaisir les nouvelles que vous m'aportez du Prince qui vous envoye ! Il vit encore ce vieux Frére de mon Ayeul ! Comment, dans l'âge avancé où il est, est-il allé s'enfermer dans une Ville assiégée ! Je lui eusse volontiers offert une paisible retraite dans mes Etats, où loin des rumeurs importunes de Bellone, dans les champs heureux que la Sambre & la Meuse environnent, sa vieillesse eût joüi d'un doux repos. Là, mille fois j'eusse été l'embrasser : Là, mes

yeux euſſent pris plaiſir à recüeillir ſur ſon front les traits chéris de mes Ancêtres. Seigneur, lui répondis-je, puiſque vous me l'ordonnez, puiſque je vous rends les mêmes paroles du Prince qui m'envoïe, puiſque je parlerai pour les intérêts de votre gloire, permettez que je m'explique ſans feinte.

Quels ſont vos projets, ô Prince! & où aboutiront-ils enfin? Vous faites tous vos efforts pour élever la maiſon d'Angleterre, & pour faire deſcendre la vôtre dans la foule des Princes aſſervis. O, Neveux de ce Roi qui étonna le Jourdain par ſon courage, de quel haut rang vous vois-je décheoir! Vous ne ſerez plus cette Maiſon auguſte qui voïoit tout au-deſſous d'elle: Vous aprendrez à avoir des Maîtres. Et vous, Seigneur, il n'étoit point honteux

pour vous de porter vos hommages au Trône dont vous sortez, d'obéïr à votre sang, de voir votre Roi comme un Pére au milieu de ses Enfans nombreux. Si les Princes de votre Maison obéïssent, ce n'est que dans leur Maison même qu'ils peuvent se choisir des Souverains ; mais aujourd'hui, ô Prince, à la tête de ce nouvel & illustre esclavage, vous courez vous mettre aux piés de l'orgueilleux Etranger, & couvrir de honte tous vos Ayeuls. Mais si ce n'est pas tout que de perdre sa gloire, croïez-vous que ce puissant Ennemi ne s'acroisse pas contre vous-même, & que dans son ame il ne dévore pas vos belles Provinces, comme il vient de vous le faire voir par les prétentions que Glocester veut faire valoir contre vous? L'habile Bedfort, aux yeux perçans dans l'avenir, à

la politique assiduë à sa trame, retient son Frére à present, mais de loin son ouvrage s'avance, dans lequel vous demeurerez envelopé, Seigneur. Et le Prince qui m'envoïe m'ordonne de vous le dire. Votre Pére n'a-t'il pas assez répandu de sang François ? Quel Démon cruel vous acharne à notre perte ? Hélas! si notre sang est si doux à vos yeux, si nos malheurs vous sont agréables, soïez enfin content. Il est difficile d'ajoûter au triste spectacle de notre misére. Elle est venue jusqu'au point de faire pitié à nos Ennemis mêmes.

Tandis que je parlois, le visage du Prince s'enflamoit. Avant de me répondre, il me fit lever les yeux sur un tableau attaché à la muraille, où le massacre de Montereau étoit fidélement representé. L'on y voïoit son Pére indigne-

ment abatu, le visage partagé d'un coup de hache : un gros ruisseau de sang couloit de dessous ses armes : la poignée du glaive enfoncé dans son sein paroissoit au-dessus de sa cuirasse ensanglantée. Ce spectacle cruel me suit par tout, me dit-il. Je fais toujours placer devant mes yeux cet horrible & fidéle tableau. Tous les jours, après mille soupirs, je jure à ma vive douleur une vengeance éclatante. Non, non, vos Campagnes désertes & désolées & blanchies en tous lieux de vos Morts épars sans sépultures, vos Villes réduites en cendres ne me suffisent pas, tandis que vous obéissez à mon perfide Ennemi. Faites venir des bords du Bœtis ou des rivages Atlantiques un Barbare Maure pour s'asseoir sur votre Trône, ou que le Nord lointain vous envoïe un Tartare sauvage qui vous

gouverne ; je pourrai alors vous laiſſer en paix, je pourrai alors reſpecter votre Roi plûtôt que le cruel Meurtrier de mon Pére. Auſſi-bien comment ſe montre-t-il ? Tranquile, il ſe cache dans les Pyrenées ou dans les Alpes, & vous laiſſe ſa querelle à ſoutenir. Car pareil au Brigand nocturne qui égorge le Voïageur dans le bois, il n'a ſignalé ſon bras que par les coups d'un Aſſaſſin perfide, qui ſe couvre du viſage d'un Ami bien-faiſant. Qu'il ſe prépare à fuir plus loin. Il n'eſt ni caverne ni rocher qui puiſſe le dérober à ma juſte indignation. Mais non, il eſt tems de mettre fin à notre haîne. Hé bien, Peuples, je vous donne mes intérêts, je renonce à ma vengeance, qu'il vienne, il eſt bien tems, & chacun doit avoir ſon tour. Qu'il vienne ſur le Pont de l'Ouche ; & là en-

tre ſix barriéres, je lui promets une réconciliation ſans artifice, mais pareille à celle qu'il fit avec mon Pére ſur l'Yonne.

A ce que vous ajoûtez que l'Anglois ſur vos ruines ſe fait un chemin juſqu'à moi, je répondrai que je ne crains point mes Ennemis, que j'ai toujours ſçû leur faire partager mes allarmes, & ſouvent renvoyer dans leur ſein la terreur entiére.

Je me jettai à ſes genoux, que je ſerrois entre mes bras : Non, Seigneur, lui diſois-je, votre réputation n'eſt point celle d'un Prince ſans pitié. Au repos dont vos Peuples joüiſſent, au bonheur que vous leur faites comme un Dieu bien-faiſant, il faut que nos eſpérances réüſſiſſent, il faut que nos priéres ne ſoient point vaines. Hélas ! ô Prince généreux, la Vengeance a mis devant vos

yeux ſon ſombre bandeau dégoutant de ſang, pour vous cacher le ſpectacle affreux dont elle remplit la Terre. Revenez à vous-même. Ne vous élevez plus ſur nous que pour faire finir nos malheurs, que pour vous repaître de la douce vûë des Peuples ſoulagés dans leurs maux. Lorſque la Vengeance verſe ſon noir poiſon dans le cœur de nous autres Sujets, elle ſe termine peut-être à une ſeule vie; mais des cœurs des Princes, d'où ſemble devoir ſortir le bonheur des Peuples, elle ſort comme des hautes Montagnes ſortent les Ouragans impétueux qui ravagent en un moment tous les Rivages que le Soleil éclaire, qui parcourent les Mers & ſubmergent les Flotes entiéres.

Je n'excuſerai point notre Roi, Seigneur, quoiqu'il n'y ait rien que ne puiſſe excuſer ſa jeuneſſe

imprudente, livrée à de cruels Conſeillers, les vrais auteurs de la perfidie, ſerpens empoiſonneurs ſifflans autour de lui ; mais enfin ſi votre vengeance n'eſt point ſatisfaite par l'état humiliant où vous l'avez réduit, que vous ont fait les Peuples qui ſont vos Enfans, ô Princes ? Lorſqu'ils emploïent tout leur ſoin à amaſſer autour de vos fronts les raïons de votre ſplendeur, ne peuvent-ils en attendre que des foudres? Lorſque nous vous donnons & ſang & travaux, lorſque nous vous donnons tout, ne nous devez-vous rien ? Ah ! grand Prince, vous croïez, par les horreurs dont vous rempliſſez votre Patrie, honorer les Mânes de votre Pére & ſon Ombre enſanglantée : vos bienfaits verſés ſur les Peuples affligés l'honoreroient bien mieux. Et ſans doute ſi du creu de ſon

tombeau, il pouvoit faire entendre sa voix, il vous chargeroit bien plûtôt d'expier tant de maux dont il a été l'auteur. Puis-je parler ainsi ? Oüi je le puis avec le plus généreux des Princes. Et croyez qu'en partie le zéle que vous m'avez toujours connu pour votre service, me dicte ces paroles. Renoncez, Seigneur, à votre vengeance, & d'abord & d'aujourd'hui. L'Univers verra dans vous le plus grand de ses Princes. Certes je ne crois pas que ce soit un spectacle favorable à votre gloire, que de voir l'Etranger abusant de votre vengeance qu'il irrite, & la faisant servir à ses desseins. Ayez pitié, Seigneur, de votre Patrie plus humiliée qu'elle n'a jamais été : ayez pitié d'une Ville infortunée, autrefois l'orgueil des plaines Françoises, aujourd'hui à la veille d'une destruction entié-

re : ne pourſuivez plus une haîne ſans fin contre ſon Prince captif au-delà de la Mer, car la généroſité reſpecte les Malheureux.

Léve-toi, généreux Chevalier, me dit-il alors. Quand tu multiplierois tes priéres, quand ta bouche ſeroit comme la ſource de la Perſuaſion & de ſes ondes inſinuantes, tu n'adoucirois pas ma vengeance, tu n'endormirois pas mon indignation. Plûtôt la Seine prendra ſon cours dans les ſables brûlans de la Lybie : plûtôt le Palais que j'habite, tranſporté dans le milieu de la Haute Biſance, dominera ſur les Mers, avant que j'oublie de venger mon Pére. Non, le Ciel ne m'a point fait un cœur inſenſible. Généroſité, tu dois être l'ame des Princes, tu dois être leur honneur & leur gloire. Je ne ſuis pas éloigné d'éteindre cette ancienne querelle des deux Maiſons de Bour-

gogne & d'Orléans. Mon sang n'a été que trop inhumain : je puis renoncer à cette longue haîne qui nous sépare. (*a*) Que le monde le sache, & qu'il dise : C'est un Fils qui venge son Pére. Sa cause est juste. Le Ciel a-t-il jamais eu à punir une si noire perfidie ?

Le Prince acheva de parler. Dorgin & moi nous nous regardions l'un l'autre : à peine dissimulions-nous nos esperances : nos yeux se demandoient si le moment favorable étoit venu de porter les propositions dont nous étions chargés. Je repris la parole : O Prince, lui dis-je, puisque la Maison d'Orleans ne trouve plus tant de haîne dans votre sein, comment contribuez-vous à lui enlever ses Etats? Si une fois l'Anglois se rend maître d'Orleans,

(*a*) Il se réconcilia si bien avec le Duc d'Orléans, qu'il paya une grande partie de la Rançon de ce Prince.

croyez

craignez qu'il dédaignera tous nos Princes, & qu'il se les assujettira à jamais. Le Prince demeura inébranlable à tous ces discours, & à tous ceux dont nous le pressâmes encore.

Tel un Amiral qui a jetté l'ancre dans un de ses Ports, s'y voit vainement assailli par le Flot impuissant que la Tempête envoye contre lui. A l'abri des vents il n'en sera point agité: les bruits de guerre ne le tireront point de son havre avant le tems marqué pour ses projets. S'il mèt à la voile, il fera le dèstin de la Mer, il en sera la terreur.

J'ajoûtai, enfin: O Prince! heureux si nous avions pû vous fléchir! Fidéles à notre Roi, nous avons combattu jusqu'au bout pour sa querelle, nous lui avons conservé Orleans aussi long-tems que nous l'avons pû; mais enfin,

il faut céder & plier sous la dure Nécessité, la Maîtresse impérieuse des choses humaines. Ne permettez pas que le fier Etranger affermisse à jamais son Empire, en se rendant maître d'Orleans. C'est en vos mains que nous voulons déposer l'héritage de la Maison d'Orleans, qu'on veut lui ravir contre la foi des traités. O Prince! votre ame ne peut jamais nourrir le double dessein, & de dépoüiller votre Roi, & d'élever l'Etranger. La vengeance peut vous inspirer l'un; mais l'autre ne sçauroit être approuvé de votre gloire. Le Prince demeura quelque tems sans nous répondre. Enfin, nous accueillant encore avec bonté, il nous dit: Généreux Chevaliers, rendez-vous demain chez le Prince Anglois, je penserai aux conditions que vous m'offrez.

Nous nous y rendîmes, nous

nous rendîmes au Palais de nos Rois habité, hélas ! par l'Etranger. A peine le Prince Anglois nous eût-il aperçûs, qu'il s'écria le visage enflammé : Croyez-vous, Chevaliers, pouvoir venir impunément semer la division parmi nous ? Certes l'artifice est grossier, & je ne crois pas qu'il nous soit difficile de nous préserver de vos piéges. Comment disposez-vous d'une Ville qui n'est plus à vous ? Qui vous a prié de faire mes largesses ? (*a*) Retournez, & craignez tout retardement. Retournez dans votre Ville, & annoncez-y ma venuë avec le châtiment que je réserve à leur folle insolence. Grand Prince, lui répondis-je, leur courage étoit suffisant tout seul. Je leur annoncerai encore la nécef-

(*a*) Le Duc de Bedfort répondit, qu'il n'étoit pas d'humeur à battre les buissons pour qu'un autre prît les oiseaux.

ſité de vaincre. Ses yeux étinceloient d'une indignation retenuë à peine par la préſence du Duc de Bourgogne, dont le ſombre chagrin nous promettoit une diſſenſion favorable à nos intérêts.

Bedfort, quel digne Rival as-tu à combattre dans ce Prince, qui joint à la fierté de ſon courage, qu'il a puiſée dans ſon ſang, l'habileté la plus ſouveraine! Je le vois ſemblable au Lion qui ſuit de loin le Loup affamé pour lui enlever ſa proye.

Il n'y a pas long-tems que Bedfort le retenant dans Paris, vouloit lui apprendre la dépendance, & le faire fléchir ſous ſon autorité. Le Prince François écrit ſecrétement dans ſes Etats. On lui envoye une Troupe intrépide. Vergy eſt à leur tête, entre dans Paris, & vole dans le Palais où les

deux Princes conféroient ensemble. Le hardi Guerrier s'adresse en ces mots à son Prince: Venez, Seigneur, en des lieux où l'on vous rende l'honneur qui vous est dû. Philippe se relevant alors en sa fiére audace, & rendant à son tour les hauts dédains, dit à Bedfort: Prince entendez le conseil qu'on me donne. Je crois ne pouvoir mieux faire que de le suivre. Il part à ces mots, laissant l'Anglois étonné de tant de fierté, & frappé comme d'un coup de foudre de se voir braver ainsi dans le sein même de sa Puissance. Aujourd'hui il est dans Paris pareil au Roi de ces bords, & suivi de six cens Lances, qu'il disoit destiner contre nous. Bedfort par ses ressources infinies sçait toujours se l'attacher de nouveau. Ces deux Rivaux dans leurs trames secrétes marchent à jeu égal.

Lorsque nous quittions Paris, l'Empereur accompagné de ses Princes & des Légats du Saint Siége y arrivoit, offrant sa médiation pour faire finir la Guerre, pour procurer une Paix durable entre les deux Peuples. Mais, hélas ! quelle paix pouvons-nous attendre aujourd'hui de ce fier Vainqueur, qui croit nous tenir sous son joug !

Après que Saintraille eut fini son récit, les Guerriers reconduisirent le Duc de Berri dans son Appartement. Ils traversoient la Salle pour laquelle étoient destinées les riches Tapisseries que Philippe envoyoit au Prince. L'Art ingénieux y avoit tracé l'Histoire de la Maison de Bourgogne. Quelques Piéces en étoient seulement attachées, soit qu'on n'eût point eu le tems d'achever l'Ouvrage, soit qu'il eût demeuré imparfait à

cause de la nouvelle qui avoit étonné tous les Esprits. Le Premier des Bourguignons y étoit représenté couvrant son Pére à la journée de Poitiers, & écartant l'Ennemi par les coups terribles qu'il portoit & dont il défendoit son Roi. Le vieux Prince y jette les yeux, & parle ainsi : De si beaux commencemens promettoient-ils de si tristes suites ? Croyent-ils par ce seul Exploit s'être acquité une fois pour toujours de ce qu'ils doivent à leur Patrie & au Sang dont ils sont sortis ? Hélas ! quelles sanglantes Images présenterois-tu aux yeux, ô France infortunée, si tu voulois tracer le Tableau des maux qu'ils t'ont faits ! Que mes alarmes soient vaines ! Que les vents emportent mes prédictions funestes ! Puissent-ils n'être point l'ordinaire Fleau dont le Ciel se servira pour

châtier nos Peuples ! Je crains que Rivaux éternels de nos Rois, ils ne les fatiguent par des querelles qui n'auront point de fin, & que ce sang transmis dans les siécles reculés ne fournisse tous les jours de nouvelles divisions.

Après ces paroles, le Prince se retira, roulant dans son esprit les diverses alarmes que le jour suivant doit apporter.

CHANT IV.

LA Terre reparoissoit sortant des ombres de la Nuit : L'Aurore ouvroit les Cieux azurés ; & la Guerre, faisant gronder dans tous les deux Partis ses Tonnerres formidables, répandoit la mort & le fracas.

(a) Salisberi a prévenu le jour.

(a) Thomas de Montaigu Comte de Salisberi ou Salisburi.

Il a déja formé ses Bataillons & leurs Files terribles, dont les armes frappées par les premiers raïons du jour renvoyent contre les Murs d'Orléans un Eclat menaçant. Il court dans tous les Rangs exciter de plus en plus l'ardeur du Soldat, qui brûle d'aller à une Conquête assûrée, & de tomber sur l'Ennemi consterné.

L'invincible Talbot, ô Salisbery, fut le premier qui s'offrit à tes yeux. Sur ses fiers Sourcils l'Intrépidité étoit peinte. Tranquille alors ; mais si une fois il a saisi sa lance, s'il a marché à l'Ennemi, il ne cédera plus, il ne reviendra plus des sanglans Combats, qu'il n'ait remporté la victoire. Sa Troupe après lui attentive & serrée dans ses Rangs parfaitement gardés, montroit une contenance assûrée sous le Bouclier impénétrable de son

Chef. Telle une Machine de Guerre, une monstrueuse Hélepole (a) roule dans le Fossé fortement liée dans toutes ses piéces au tronc solide qui a été choisi dans toute la Forêt Hercinie. A la vûë de ce Guerrier Salisberi admire, & court se presser de faire donner le signal.

Il rencontre sur ses pas l'impétueux Arondel au-devant de ses Bataillons, au-dessus desquels il s'élevoit de toute la tête. Son front, brillant de jeunesse, sembloit ce jour-là s'être paré de gloire, & d'audace. Ses beaux cheveux (car son Casque étoit posé à terre à ses piés) flottoient

(a) Mot dont les Grecs (car ce mot est grec) & puis ensuite les Latins se servirent pour signifier une Machine de Guerre. *Et Machinas bellicas*, ελεπολεις, *vocantur*, Plin. l. 19. c. 2. On connoît la fameuse Hélepole de Démétrius. Dans Homére il y a une comparaison sur la Troupe d'Achille qui est assés pareille à celle-ci.

sur ses épaules. Il regarde de toutes parts si l'Armée ne s'ébranle point encore. Il retient à peine sa fiére impatience, & l'ardeur dont la Guerre aiguillonne son ame. Il brûle de se voir sur la Bréche, ou de combattre contre le vaillant Dunois même. Le Général lui adresse ces mots.

Cher Arondel, le Duc de Bedfort (je viens d'en recevoir les Ordres) te mande pour un Tournoi qu'il vient d'ouvrir sur le Rivage de la Seine pour faire honneur à l'Empereur qu'il a reçû dans Paris. Il m'écrit que sans toi sa Fête seroit imparfaite : que nous n'avons point de Chevalier plus adroit, & qui puisse mieux que toi soûtenir l'honneur du nom Anglois. Va donc briller aux yeux des plus belles Princesses que tu y trouveras rassemblées, & laisse-nous les pénibles Combats.

Je suis sensiblement pénétré de la distinction dont le Prince m'honore ; mais voilà le chemin, répondit le beau Guerrier en souriant & en montrant Orleans, voilà le chemin que je tiens pour me rendre où tu m'envoyes. Commençons ces jeux-ci au-plutôt, & nous serons encore à tems aux autres.

Le prudent Fils de la belle Salisberi passe jusqu'aux lieux où le redoutable Suffolc avoit fait arrêter ses Soldats, qu'il animoit de son ardeur, en leur montrant la Ville qu'il se flatte d'emporter enfin. Ses deux Fréres conduisoient après lui leurs Bataillons aux piques hérissées. Plus loin l'indomptable Glacidas aux yeux farouches, à la sombre & cruelle joie, mêle aux pleines assûrances qu'il donne qu'Aurelia a vû sa derniére heure, les menaces, les

insultes, les railleries amères. Et toi, Fastol, enflé de tes succès, triomphant de ta gloire récente, tu ne parlois plus que victoire. Tu t'élevois au-dessus de tous les autres Chefs. Tu te montrois enorgueilli. Quelqu'un des plus sages disoit en son ame : O Homme ! porte modestement les faveurs de la Fortune. Tu ne connois pas ses jeux cruels. Souvent elle prend plaisir à couronner de fleurs ses Victimes. Crains que l'éclat de ta gloire ne serve un jour à éclairer ta honte. (*a*)

Après que Salisberi eut comblé de louanges le Chef & ses braves Soldats, il arrive à la Troupe aguerrie que commande l'Escale Capitaine renommé, fameux par cent exploits. Bellone frémissant

(*a*) Il ne soûtint pas sa réputation au Combat de Patai. Le Duc de Bedfort le traita d'une manière indigne, & le flétrit en lui ôtant l'Ordre de la Jarretière.

autour de lui, ne lui étoit qu'un murmure inutile. Il voloit à travers les dangers comme une fléche qui a choisi son but. C'est à ce Guerrier que le Général s'adresse par ce discours. O le plus ferme Rempart des Anglois! Orleans ne résistera plus à tant de vaillans Hommes. Je vais faire donner le signal du Combat. Viens avec moi. Montons à la haute Tour du Pont, d'où nous pourrons voir dans la Ville. Le Guerrier lui répondit : Hâtons-nous, hâtons-nous, tandis que le Soldat plein de confiance & d'ardeur demande le Combat, & brûle de joindre l'Ennemi. Il dit; & ayant mis à la tête de sa Troupe le jeune Delisle le généreux Fils de l'invincible Talbot la seule crainte de son Pére, il suit les pas du prudent Montaigu, qui, après être descendu de cheval,

alloit au milieu des Bataillons vers la Rive de Loire. Ils montent dans la haute Tour. Salisberi regarde par une des fenêtres qui laissoit voir la Ville à decouvert. Il voit l'Epouvante régner de toutes parts. Il entend les cris lugubres des femmes tremblantes. Il voit cette Ville infortunée captive dans la forte Barriére dont il l'a enchaînée ; & de l'autre côté dans la Plaine, il admire la belle ordonnance de son Armée, & ses Soldats pleins d'ardeur, augure de la victoire.

O France, disoit-il en lui-même, c'est aujourd'hui que tu compteras le premier jour de ta servitude ! Tu ne rompras jamais les fers que je t'ai formés. L'Anglois asseoira son Empire dans le centre de tes belles Provinces. Ces Remparts, tes espérances & ton orgueil, vont être détruits,

Rien n'empêchera déſormais le Vainqueur de te parcourir d'un bout à l'autre, & de courir te ſubjuguer toute entiére. Ainſi l'Epervier ſe joue ſuſpendu au haut des airs, & prêt à tomber ſur ſa proye, ſans avoir apperçu le Chaſſeur caché entre les feüillages épais.

Tous les Dieux qui prenoient intérêt à la France ſi voiſine de ſa ruine, rempliſſoient les hautes Tours d'Aurélia. Galatés ſur-tout, pareil en ſon vol incertain à l'Aigle à qui l'on a enlevé ſes Aiglons, cherchoit quelque foible lueur de ſalut ou d'eſpérance, & alloit de toutes parts livré à ſa douleur inquiéte. Il découvre alors le plus redoutable Ennemi du Trône François, le vigilant Montaigu, que ſa deſtinée attache trop longtems à la fenêtre de ſon haut Boulevard. Son front obſcurci

& privé de la lumiére de vie, le livroit entre les mains du Dieu Ennemi. Car le Ciel a diſpoſé les choſes ainſi à l'égard de l'Homme placé ſur la Terre. Le Tout-puiſſant, après avoir meſuré le ſouffle de vie dont (*a*) il anime le ſein des Mortels, environne leur tête d'une lumiére ſalutaire : Signe heureux de la vie que tous les Dieux reſpectent. Si l'heureuſe portion de cette lumiére vient une fois à s'épuiſer ou à s'obſcurcir autour de nos fronts ténébreux, nous ſommes dans ce vaſte Univers ſans défenſe au milieu des Dieux Ennemis. Nous ſommes comme la Brebis égarée dans

(*a*) *Menſus ubi eſt* (Deus) *vitam teratis quæ ſuſtinet artus,*
Noſtra modò vivâ circumdat tempora luce
Arcenti mortem infeſtam Divoſque nocentes;
At ſimul obſcurat ſeſe, aut extinguitur illa
Vitalis radios, jam certa manemus inermes
Præda hoſti ſævo capita & devota cruentis
Inferiis.

le bois, & séparée du Troupeau à l'approche de la nuit. Ses bêlemens plaintifs ne servent qu'à attirer contr'elle le Loup dévorant. Alors les Dieux mal-faisans peuvent tout sur nous : Nous leur sommes abandonnés. Ainsi le Bûcheron marque pour être coupés les Arbres qui ne présentent aux yeux qu'un feüillage flétri & languissant.

Galatés ayant apperçu sa proye, vole vers les Remparts, d'où partoient mille traits mortels du milieu de l'épaisse fumée. Le Dieu invisible pointe contre l'infortuné Salisberi le Mortier fatal au sein rempli de pesans cailloux. Le Canonier s'obstine toujours à revenir au point où il a une fois visé; jusqu'à ce que ses yeux s'étant enfin ouverts, il apperçoit le plus grand Auteur des maux de la France. Il se hâte d'approcher le

feu fatal. Le nitre s'allume aussi-tôt dans le ventre affreux de l'Airain, & tel qu'un Démon dans l'instant soulevé il a rempli les airs de carreaux enflammés. Salisberi est tombé. La pierre sifflant dans l'air lui a emporté un œil & une joüe. L'Escale pousse un haut gémissement, en voyant à ses piés son Ami se rouler misérablement. Les Soldats emportent leur Général noyé dans son sang.

La nouvelle qui s'en répand aussi-tôt glace d'effroi toute l'Armée. Les principaux Chefs se détachent. Ils arrivent presqu'en même-tems chez le Général infortuné. Ils se disoient les uns aux autres: Ainsi le Ciel mêle les biens & les maux. Hier tout retentissoit de nos cris de victoire, aujourd'hui nous sommes livrés aux pleurs & aux regrets. N'eût-il pas mieux valu avoir perdu la Batail-

le ? Salisberi seul nous eût tenu lieu d'une Armée.

Après que la playe eut été visitée, & que l'Art secourable y eut appliqué un baume salutaire, le Malade reprend ses sens. Il regarde autour de son lit ses Amis fondans tous en larmes : Amis, leur dit-il, après avoir demeuré un moment pour se reconnoître, Amis retenez donc vos pleurs, de peur que je ne croye que ma mort n'est point assés glorieuse à votre gré. J'ai frappé les grands coups qui doivent soumettre la France à l'Angleterre. La Mort, ainsi le Ciel l'ordonne, la Mort seule arrête mes succès. Suffolc, Talbot, & toi cher l'Escale, je vous remets le Commandement, succédez aussi à mes projets. Ne vous portez pour Vainqueurs que lorsque vous aurez soumis Orleans. La France subsistera avec

Orleans, comme elle tombera avec lui. Allez, Amis, allez venger ma mort. Puissai-je emporter avec moi la nouvelle tant désirée ! Puissent au moins mes os être inhumés dans ces Murs, qui sembloient devoir être ma proye!

A peine pût-il prononcer ces derniéres paroles. Une sueur froide glace ses membres : son cœur défaillant l'abandonne. La Mort commençoit déja (a) à délier le fil d'argent, les ressorts fragiles ausquels la vie est attachée. Suffolc s'écrie alors : Allons, allons faire pleurer cette mort à nos Ennemis. Que la passion de le venger lui survive, & nous tienne lieu de lui-même. Il dit. L'Indignation s'allume de plus en plus dans les cœurs de tous ces bra-

(a) *Donec rumpatur funiculus Argenteus.* Eccl. 12.

ves Chefs. Ils courent en remplir toute l'Armée.

Tel le Laboureur porte le feu dans le Chaume qu'il veut consumer, pour faire concevoir à la Terre une chaleur féconde. Bientôt la flamme dévorante siffle à travers les tuyaux nombreux, se répand dans la Plaine, & éléve des tourbillons d'une noire fumée mêlés de cendres qu'on voit voltiger dans les airs.

Le Soldat Anglois s'irrite de tout retardement. Déja dans son ame il a franchi les Murs, il s'est élancé sur les ruines, il a rempli toutes les ruës d'Orleans de carnage & de vengeance. Aux sons retentissans de la Guerre, la Gloire s'est levée déployant ses aîles éclatantes comme un Bouclier luisant d'Or. Les Démons sanglans du Carnage & de l'Obstination aux bras d'acier volent dans

tous les Rangs. Au-devant de l'Armée la Mort a levé jusqu'au Ciel son Spectre affreux, avec sa Compagne la sombre Peur, tenant sans cesse sa bouche ouverte aux gémissemens, & élevant au-devant de soi comme pour s'en défendre son Manteau lugubre.

Les Bataillons d'Albion ont approché des Murs d'Aurelia, ainsi que les Flots de Neptune qu'on voit recouvrir leurs Rivages, & se répandre jusqu'aux Dunes escarpées. Saintraille, & Thoüars & Villars, & Chabanes défendoient la Bréche. Une grêle de fléches pleuvoit sur les Assiégeans. On n'entend plus que les plaintes des Mourans, le bruit des Armes rétentissantes, les clameurs des Soldats qui s'animent. Celui-là frappé d'une fléche dans le milieu du visage, mesure la terre & est renversé sur ceux qui le sui-

vent : Celui-ci tombe, lorſqu'il affermit ſur les ruines ſon pié mal aſſûré: Là, ceux qui vouloient s'empêcher mutuellement de tomber ſous les coups mortels qui les ont percés, ſont entraînés enſemble dans la pouſſiére. Il y auroit ſans doute bien-tôt plus de Cadavres que de Guerriers; mais comme, par des Flots inépuiſables, les premiéres pertes ſont reparées, on ſe joint : Les Lances ſe croiſent : On ſe porte des coups mutuels. Déja plus d'un Anglois a péri dans l'Enceinte Ennemie, & plus d'un François eſt renverſé dans le Foſſé. Saintraille, pareil au Bûcheron qui placé ſur le tronc des Arbres abbat de ſa hache les branches des Ormeaux & des Chênes & en couvre la terre, faiſoit trouver la mort à tous ceux qui arrivoient juſqu'à lui. Herbert allongeant ſa pique, la

lui

lui porte dans le sein ; mais comme il combat d'un lieu désavantageux, & que le terrain manque sous ses piés, le fer glisse sans endommager le Guerrier. Saintraille lui porte un coup plus assûré. La pointe mortelle est entrée par les grilles du casque dans la tête du fier Anglois. Il perce presqu'en même-tems le fougueux Morton dans l'endroit où le bras se joint au reste du corps. Le malheureux Etranger lâche son épée, son bras pend inutile. Seymour montoit tête baissée, & préparoit le coup funeste. Saintraille saisit un gros Rocher que deux hommes des plus forts, tels (a) qu'on en voit aujourd'hui,

(a) Expressions connuës ou façons de parler d'Homére & de Virgile, soit qu'effectivement les Hommes d'autrefois eu égard à Homére, fussent & plus grands & plus robustes, soit que ce fût pour rendre l'Antiquité plus vénérable. C'est pourquoi les Acteurs dans les Comé-

n'auroient pas même ébranlé. Il le léve, & le pousse avec force contre son Adversaire, qui roule sans vie, & entraîne avec lui ceux qui le suivent. Malheur à celui qui seulement est blessé dans cette foule pressée. Le robuste Glocestre, dont la force étoit sans pareille, franchissoit la Brêche, après avoir percé Canade. Saintraille, qui pouvoit le choisir à son gré, lui appuye sur son casque un coup de cimeterre. La lame fend l'acier inutile, & partage, d'une maniére affreuse la têtе du misérable Guerrier. Villars, plus loin sur la même Bréche, tu combattois avec le même avantage. Tu avois renversé & Glancarne, &

diès des Anciens étoient montés sur des Cothurnes, qui les faisoient paroître beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. Le vieux Nestor dit que les Hommes avec lesquels il avoit vêcû autrefois dans sa jeunesse étoient au-dessus de tous les Guerriers qui faisoient le Siége de Troye.

à

Vitacre & Spenser. Ceux qui viennent après se détournent pour éviter tes coups terribles ; mais le braves Delore les reçoit. Ils fuyoient la Lance meurtriére, ils tombent sous la pesante Massue : Ils craignoient la Faulx homicide de la Mort, ils tombent dans son Gouffre. Arondel combat contre la Chapelle. Il se fait entre les deux Guerriers un choc furieux & terrible. François infortuné, tu touches à ton dernier moment ! Tu as vû le dernier de tes jours ! Mais tu meurs avec une gloire immortelle, après avoir fait périr vingt Adversaires. Tu tombes sous le fer du plus redouté Guerrier qu'ait Albion. Heureux alors celui qui suivoit Arondel ! Heureux celui qui ne montoit pas à la Brêche du côté où combattoit Saintraille. Car Arondel pareil au Lion qui a forcé sa cage & a

rompu les barreaux de fer qui la fermoient, remplissoit tout de carnage & d'effroi. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit le second Mur qui s'élevoit derriére la Brêche ! Il renverse & l'Aiguës, & Bidache, & Sénarpont, & des Soldats sans nom, & le jeune Maziéres dont un coton leger couvroit à peine les jouës ; & qui à l'insçu de sa Mére avoit revêtu ce jour-là les armes argentées que son Pére lui tenoit préparées. Il ose s'opposer au puissant Arondel, qui lui plonge sa pique dans son sein d'albâtre. Saintraille, qui voit la déroute des siens, méne de ce côté sa Troupe invincible. Où cours-tu, Arondel, s'écrie-t-il ? Ne vois-tu pas l'Enceinte qui t'enferme ? Orleans a ménagé ici un vaste & honorable Champ pour ses vaillans Ennemis! Arondel à ces paroles qui frappent son

oreille, se reléve avec fierté sous son Casque menaçant. Pareil au Chasseur qui est tombé sur sa proye, il fond sur son Adversaire. Saintraille, tu devois périr; car la lance d'Arondel t'atteignit dans le flanc, elle se rompit dans ta cuirasse, & ne fit qu'une légere blessure, parce que le mouvement de ton corps incliné détourna le Fer & la Mort certaine. Ton coup fut plus heureux, ta lance lui perce la cuisse. Le Guerrier sans défense essaye envain de se relever. Il étoit en ton pouvoir, si le fidéle Ecuyer ne se fût mis au-devant de son Maître, & si dans le même tems Talbot, l'invincible Talbot, n'eût accouru, pareil à l'Aigle rapide qui survient au secours de ses Aiglons, & remplit d'effroi le Berger imprudent. Alors le Combat recommence avec une nouvelle

fureur. Villars, Chabanes, Girrouft, Coarafe, Girefme frappent les coups les plus terribles. Talbot a renverfé par terre le jeune La Châtre, l'amour & les délices du vieux Berri dont fon Pére avoit été Chambellan: Il a renverfé le brave Montcontour, & CHARNI le dernier de fon nom; tandis qu'Arondel fe retire, s'appuyant fur les bras de fon fidéle Swamton & fur le tronçon inutile qui lui eft refté. Il tourne fans ceffe les yeux vers le Combat, en frémiffant & maudiffant le fort cruel qui a rompu fon coup.

Dunois, qui s'étoit fait porter fur le Rempart, vit alors le redoutable Talbot, foutenu de Glacidas, & de l'Efcale, de Tampfton, de Beffet, de Guerard, de Ripellai s'approcher du Mur. Orleans n'avoit jamais vû le danger plus près, & plus preffant. A cette

vûë le Prince oublie sa blessure, & le péril certain. Il se précipite par les Echelles, appellant à grands cris la Mort ou le Salut. Après lui se précipitent ses Amis effrayés du danger où il s'expose. Tel, mais bien moins audacieux, du haut des Cataractes du Nil fertile, le noir Ethiopien ferme sur son Radeau se précipite avec les Eaux mugissantes du Fleuve, (malgré l'affreux Danger entouré de goufres avares,) qui ouvre pour le recevoir (*a*) ses bras hideux. On croit le hardi Nautonnier enseveli dans les profondes Eaux; mais bien-tôt on le voit reparoître au loin sous l'écume, Vainqueur des Ondes terribles, qu'il semble maîtriser, pareil au Dieu de ce Fleuve indompté.

(*a*) *Altitudo manus suas levavit.* Habacuc. Et l'Avare Acheron ne lâche point sa proye, *dit M. de Racine.*

Ainſi parut l'invincible Dunois enveloppé de la multitude Ennemie, & redoublant de tous côtés les coups de ſon puiſſant Cimeterre. A ſa vûe, à ſes coups terribles la foule dés Anglois s'ouvre & ſe diſſipe. Généreux la Hire, tu accourus au ſecours du Prince, lorſque Glacidas élevoit ſur lui ſa maſſuë. Ta lance pouſſée avec roideur perce le puiſſant Adverſaire. Tous les Guerriers ſe joignent à toi, comme au Drapeau flottant dans les airs, autour duquel ſe raſſemble bien-tôt toute la troupe des Vainqueurs.

Talbot & Dunois lancérent l'un ſur l'autte des regards pleins de fureur. Celui-ci étoit arrêté par ſa bleſſure, & par ſes Amis qui s'éforçoient de le ramener; & l'autre ſe voyoit retenu auprès de Glacidas, que l'Eſcale couvre de ſon bouclier. Au-devant d'eux, Talbot

couvre la terre d'Ennemis, & de leurs corps entassés s'étoit fait comme un Rempart d'horreur. Il avoit même fait chanceler la Hire sous le coup mal-assûré dont sa hache formidable avoit pû l'atteindre. L'Escale fait emporter Glacidas, & se joint à Talbot. Ces deux Guerriers font tête à leurs Adversaires nombreux; & ramassant à tous momens dans leur retraite quelques nouveaux Soldats que Mars avoit dispersés, ils couvrent & ramenent dans leur Camp leurs Troupes effrayées.

Cependant Salisberi, prêt à expirer, léve encore les yeux, & interroge en ces mots son Ecuyer qui étoit auprès de lui: Cher Rüis, tu m'as promis de ne me rien cacher. Apprends-moi le succès de cette journée. Seigneur, lui répondit Rüis, le moment fatal d'Aurelia n'est point encore arrivé. Nos

Troupes n'ont jamais montré tant d'ardeur; mais aussi nos Ennemis n'ont jamais fait voir une résolution si obstinée. Ils avoient construit un second Mur derriére la large Bréche faite à leurs Remparts. Arondel & Glacidas sont griévement blessés.

Dès qu'il eut entendu; C'est assés, dit-il. Tout est fini pour moi; & la suite de mes projets, & le cours de ma vie. Tout m'échappe & me fuit. A quoi donc se réduit ma gloire répanduë dans l'Univers? Qu'elle ait été comme un vaste incendie, je ne la vois plus que comme une flame légére prête encore à s'exhaler. Ainsi tout périt & disparoît à nos yeux comme disparoissent les faîtes des hauts bâtimens, & les sommets des montagnes, aux yeux du Vaisseau emporté dans une Mer sans nom & sans rive.

A ces mots il retombe. Ses yeux se ferment, on a entendu ses derniéres paroles. Son dernier soufle se dissipe dans les airs. Salisberi n'est plus. Le Capitaine renommé n'est plus qu'une vaine image.

Avec le bruit de cette mort la consternation & l'horreur se répand dans tout le Camp. Les Esprits sont glacés d'éfroi, lorsqu'ils se représentent la grande perte qu'ils ont faite. Ainsi le vieux Ormeau, qui dominoit sur tous les Arbres de la Forêt, s'il vient à être frappé du feu du Ciel, laisse un grand vuide, une vaste solitude dans la place où il étendoit ses branches touffuës. Son tronc aride effraye le Voyageur dans l'obscurité incertaine. (a)

(a) Il y a quelques Auteurs, qui ont mis le combat de Rouvrai, ou la journée des Harangs, avant la mort du Comte de Salisberi. Serres dans son Inventaire rapporte même que lorsque ce Comte fut tué, Glacidas au bas

CHANT. V.

A Peine les Troupes Angloises étoient rentrées dans leur Camp, que des Hérauts du Duc de Bedfort y arrivérent. Ils venoient annoncer une Tréve, que les ſoins de l'Empereur & des autres Princes qui étoient avec lui dans Paris avoient procurée, dans le deſſein d'établir une Paix durable entre les deux Peuples ſéparés vainement par les Ondes bruyantes de l'Ocean qui coule entre les deux rivages.

Bedfort & ſes Princes François, pour faire honneur à l'Empereur, font publier par toute la France un Tournoi, qu'ils doivent ouvrir ſur les bords de la Loire ſous les murs d'Orleans. Le Guer-

de la Tour inſultoit aux Aſſiégés, tandis que ſes Soldats leur crioient : A mes beaux Harangs !

rier se dépoüille pour un tems de ses pesantes armes, respire enfin après tant de fatigues, & se prépare pour des Jeux, qui sont l'image des sanglants Combats.

Le jour marqué pour la Fête approchoit. Les Princes se mirent en chemin vers Aurélia. Le même char traînoit l'auguste Sigismond avec le Prince Anglois, & les deux Pontifes vénérables, que Rome avoit envoyés comme 2. Anges de Paix. Ils s'entretenoient ensemble, & leurs discours, avec lesquels ils charmoient l'ennui du voyage, rouloient principalement sur la grande affaire qu'on avoit alors à ménager. Un des Pontifes, le Frére respecté du Roi de Chypre, parloit ainsi.

La prospérité de l'Homme est entre les mains du Tout-Puissant. C'est le Tout-Puissant qui éléve les Princes & les humilie à son

gré. La Nécessité inflexible les conduit & les presse dans un chemin tracé long-tems avant eux. Ainsi si un Prince croit s'être fait sa destinée & se l'être assujettie, qu'il craigne que l'Ange vengeur qui est auprès de lui ne renverse en colére l'ouvrage élevé. (*a*)

Le Succès se cache dans l'Avenir incertain, & ne dépend point de l'homme. Le plus habile de tous les Princes se confond plus d'une fois en sa sagesse, il n'en est aucun qui ne fasse des fautes. (*b*) Mais je veux que l'artifice de votre prudence soit irréprochable en

(*a*) *Ne dicas coram Angelo, non est Providentia, ne fortè iratus Deus dissipet cuncta operá manuum tuarum.* Eccl. 5.

(*b*) Les Chroniqueurs n'écrivent communément les choses qu'à la louange de ceux de qui ils parlent; mais quant à moi. &c. Car il est bon à penser qu'il n'est nul Prince qui ne faille bien aucunes fois, & bien souvent, s'il a longue vie; & ainsi se trouveroit de leurs faits, s'il en étoit dit vérité. *Phil. de Comines. ch.* 13. *du Liv.* 8.

ſes projets ſagement concertés ; les viciſſitudes les plus ordinaires de la vie ſont capables de le renverſer, de tourner même votre ouvrage contre vous, & de vous faire tomber dans le piége que vous aviez dreſſé ſous les pas de votre Adverſaire.

Les Politiques, les Guerriers, en pourſuivant leurs projets, ne doivent-ils pas demeurer dans une juſte crainte, avec plus de raiſon encore que le Laboureur qui a confié ſes eſpérances à la terre? C'eſt envain qu'ils ſe tourmentent & qu'ils s'agitent, ſi la Fortune ne délie en leur faveur l'heureux Succès qu'elle tient ſous ſa main lié de mille nœuds.



Sageſſe humaine, tu n'es qu'un Roſeau fragile prêt à ſe rompre ſous la main de celui qui s'y appuye: tandis que l'Ambition folle, la Témérité inſenſée s'eſt vûe cou-

tonner plus d'une fois. (*a*)

L'Heureux Sylla, qui se voyoit l'Arbitre de l'Univers, suivoit toujours sa premiére idée dans toutes ses entreprises (*b*), & se délivroit d'une plus pénible Sagesse ; comme si à son côté un Dieu eût pensé pour lui. Sans doute que comme le cheval est sous le frein de de l'habile Ecuyer, ils sont tous sous la main du Tout-Puissant, qui selon ses desseins divers laisse prospérer le Sage ou l'Insensé, la bonne cause ou la mauvaise, celui qui mérite sa gloire ou celui qui en est indigne.

O sage Bedfort, répondez-nous! vous dont la Sagesse semble prési-

(*a*) *Spera in baculo arundineo super quem si incubuerit homo comminuens ingredietur manum ejus.* 4. Reg. 18.

(*b*) Dans ses propres Commentaires, dans lesquels il dit encore à Luculle à qui il les adresse, de conter sur tout ce que ses songes lui auroient montré plus que sur toute autre chose.

der

der sur les Evénemens ! Vous qui connoissez l'Element dangereux & perfide sur lequel les hommes exposent leurs projets ! Que de hazards, que de tempêtes soudaines, que d'écüeils secrets contre lesquels ne peuvent rien ni la bonté du Vaisseau ni l'art du Pilote ! Dieu n'a-t-il pas évidemment combattu pour vous contre la France par une suite de malheurs qu'il a déchaînés contr'elle ? Jamais Royaume (*a*) a-t-il plus souffert de la longue infirmité de son Roi, des divisions meurtriéres de ses Princes ? La souveraine Puis-

(*a*) Qui voudroit bien regarder aux cruelles & soudaines punitions que Dieu a faites sur les grands Princes depuis trente ans en ç'a, on y en trouveroit plus qu'en 200. auparavant. Et par-là la Puissance de Dieu devroit être bien connüe & entendüe, & sous les coups qu'il donne sur les Grands, plus cruels & plus pesants, & de plus longue durée que ne sont ceux qu'il donne sur les Petites gens. *Liv. 8. ch. 17. Phil. de Comines.*

sance a demeuré incertaine sur la tête de deux jeunes Dauphins ; & lorsqu'elle a passé sur le troisiéme, une Mére en sa capricieuse aversion pour son Fils le fait dépoüiller de son héritage, & ce jeune Prince auquel son malheur n'avoit point laissé trop d'amis, lorsqu'une heureuse réconciliation se prépare, se porte à la plus noire perfidie, indigne de son rang, & bien éloignée des sentimens qu'il porte dans l'ame. Le Tout-Puissant, le Tout-Puissant du haut des Cieux frappe les Peuples les uns par les autres, & se joüe des vains projets des hommes.

Le Massacre de Montereau.

Ainsi parloit le Pontife. Ainsi il faisoit descendre des Cieux la Parole sacrée qui instruit les Rois. Cependant les Princes étoient arrivés dans le beau Désert de Fontainebleau, & admiroient les vieux Ormeaux de ses vastes Forêts. De-

vant leurs yeux fuyoient de toutes parts des troupes de Cerfs depuis long-tems paisibles habitans de leurs retraites sauvages. Les Princes ne venoient plus les y poursuivre, ils ne venoient plus remplir de leur terreur ces Forêts profondes. Les Alarmes avoient passé dans les Villes & dans les Campagnes des humains, au son des Clairons embouchés par la Guerre homicide. L'Ange de Mort, portant sa tête au-dessus des plus hautes tours, décochoit sans fin ses fléches meurtriéres. Les Dieux Ennemis faisoient une chasse cruelle contre l'Homme. (*a*)

(*a*) *Durus Debellator in mediam exterminii partem desilivit, & stans replevit omnia morte, & usque ad calcem attingebat stans in terrâ.* Sap. 18.

Intrarat Pavor anxius Urbes
Et Campos hominum. Lituo Bellona vocabat
Cædem atram. Turresque altas superemi-
net ingens
Angelus ipse homicida, infestans; omnia telis,
Mortalesque agitat venantûm turba Deorum.

Le Pontife reprit la parole, il parloit en ces termes contre la gloire inhumaine qu'on cherche dans les Conquêtes.

Donnons des loüanges immortelles à la Justice, qui pareille au Lion dont on a troublé le repos se léve pour soûtenir ses droits; mais que l'Ambition injuste demeure à jamais en horreur. Elle qui ne craint point de se déclarer l'Ennemie de la Nature humaine, d'être comme la Peste cruelle par qui la Terre n'a point assés de sépulchres pour ses Morts. Les Conquérans courent après un vain bonheur, qui plus il est poursuivi, plus il se hâte de fuir devant eux; car où est-il celui qui content enfin a arrêté ses progrés? Ils meurent tous en la fureur premiére qui a une fois saisi leurs esprits, en la soif dévorante qui les a une fois brûlés.

Qu'ils ne s'enorgueilliſſent point des vains titres accumulés ſur leurs têtes par les vils Eſclaves qui les adorent. Le Tout-Puiſſant leur Maître peut ſeul leur donner leur nom. Ils en ſont les Démons nuiſibles & les Licteurs barbares. Ils ſont Eſclaves armés de foüets pour châtier ſelon ſes ordres. Qui appella des extrêmités du Nord les Alaric & les Attila, pour abattre & briſer Rome orgueilleuſe ?

Eh ! que peut demander un foible Mortel qui commande à un Peuple nombreux ? Il eſt comme le Dieu des Hommes ſur leſquels il eſt élevé. Que prétend-il donc, inſatiable & pareil au Monſtre qui placé ſur le Rivage la gueule ouverte voudroit envahir l'Ocean & toutes ſes eaux ?

Heureux, Heureux le Prince occupé du bonheur de ſes Sujets. Il ſera l'image du Roi des Cieux,

qui ordonne au Soleil de porter sa chaleur féconde sur la Terre, & d'en tirer des richesses toujours nouvelles.

Le saint Pontife représentoit ensuite aux Princes la désolation que le Musulman portoit dans les Terres des Chrétiens. Il leur mettoit devant les yeux la Méditerranée entiére troublée & remplie de ces nouveaux Vainqueurs, & leurs Etendarts impies arborés sur tous ses Rivages. Qui peut voir d'un œil tranquile détruire ainsi le culte de l'Eternel? Qui pourra demeurer insensible, disoit-il, aux cris de la Religion qui gémit dans les fers? Les Princes Chrétiens sont dépouillés les uns après les autres. Tout périt devant le Géant redoutable, qui dans sa démarche puissante peut atteindre bien-tôt jusqu'aux Peuples les plus reculés. Dans tous les tems les

Peuples se sont prêté des secours mutuels contre les Torrents impétueux des Barbares, qui vouloient chasser les légitimes Habitans de leurs anciennes demeures. Au lieu de nous déchirer les uns les autres, unissons-nous contre l'Ennemi impie, qui renverse nos Autels, & blasphême le Dieu de nos Péres.

Le saint Pontife, en parlant ainsi, pareil à l'Ange de l'Eternel, élévoit son front tranquile comme le vieux Atlas, qui éléve son sommet dans une Région pure au-dessus des Orages qui menaçent la Terre.

Le Cardinal de Sainte-Croix parla ensuite. Son front chargé de rides cachoit la Politique profonde, comme une eau sombre qui couvre les Abîmes, comme la Cime aride d'un Mont sourcilleux qui recéle dans ses antres creux

les eaux vives qui vont arroser la plaine & la rendre féconde.

Grand Prince, disoit-il à Bedfort, comment sa Nation que vous voulez assujettir depuis un siécle, n'est elle point aujourd'hui votre conquête assûrée, après les Batailles sanglantes dont vous avez écrasé ses Peuples, après le carnage inoüi dont vous avez rempli ses Campagnes? Maîtres depuis long-tems de leurs deux meilleures Provinces, il sembloit qu'il vous eût été facile de vous emparer d'un Royaume que les divisions opiniâtres exposoient à être la proye du premier qui y eût tourné ses armes. Vous avez fait valoir des droits que les Peuples ont pû respecter. Le plus puissant de leurs Princes, qui est comme leur second Roi, soûtenoit votre querelle avec ardeur. Cependant ce Peuple inépuisable en soldats

Le Duc de Bourgogne.

dats, & indomptable en son courage, fait paroître de toutes parts son zéle pour ses anciens Maîtres, & montre à ses Vainqueurs de longs travaux à essuyer avant de se voir forcé à passer sous la Domination Etrangére.

De quel œil, avec quels sentimens secrets croyez-vous que les Princes François vous voyent enlever à la maison d'Orléans la forte Place que vous assiégez? Ne pensent-ils pas, & n'ont-ils pas lieu de penser que vous voulez les détruire les uns après les autres? (*a*) Vous ne trouverez jamais un Allié fidéle, ni dans le Duc de Bretagne, qui ne se laissera point enfermer de toutes parts comme dans une prison étroite, ni dans le fier Bourguignon, qui même aujourd'hui se montre prêt à vous

(*a*) Le Duc de Bedfort n'avoit pas été de l'avis de mettre le Siége devant Orleans.

dédaigner, & qui sans doute un jour se lassera de poursuivre sa vengeance pour votre profit & contre son propre sang. Tant que votre Ennemi pourra partager avec vous les succès, tous les Grands qui dans ces troubles goûtent le doux plaisir d'être Maîtres, pourront ou vous servir ou vous ménager; mais il n'en sera pas ainsi, lorsqu'il leur faudra changer leurs anciens Maîtres pour de nouveaux. Vous devez aujourd'hui, Seigneur, craindre vos conquêtes. Vos victoires peuvent vous nuire, & tourner à votre désavantage; & si par des revers que l'homme n'a jamais pû prévenir, la Fortune passe du côté de votre Adversaire, vous verrez la France sous son joug mutinée faire relever contre vous tous les habitans de son vaste Empire. Oüi, si votre Domination incline, je puis en

prévoir la chûte & la ruine entiére. O Prince! heureux qui sçait connoître le juste point jusqu'où peut être élevé l'édifice que le fondement peut supporter! Mais souvent le succès comme une vapeur nuisible enyvre & trouble la Sagesse, & c'est sur-tout en ces conjonctures, que Dieu laisse les Maîtres de la Terre se confondre en leurs projets ambitieux. Quelque solide que soit l'ouvrage de votre Puissance, si une fois on vient à y faire ouverture, il peut être emporté tout entier. Car qui sçait ce que l'Ennemi pourroit entreprendre contre vos Peuples épuisés par une si longue Guerre, & consternés par la révolution soudaine? Eh que seroit-ce, si la Mort, qui est à la porte de tous les hommes, venoit vous enlever à tous vos projets, comme elle a enlevé le Capitaine infortuné qui se flattoit

d'emporter Orleans? Que devien-droit votre jeune Roi & son Empire, qui seroit tel qu'un Vaisseau sans Pilote durant la Tempête? Qui pourroit soûtenir après vous le poids de vos desseins nombreux & tenir les fils multipliés de la toile que vous ourdissez? Oüi, oüi, dans ce désordre l'Ennemi pourroit tout oser, pourroit porter dans votre Isle les mêmes allarmes ou de plus vives encore que celles qui le pressent aujourd'hui, & par un chemin qui ne lui est pas inconnu, aller, pour ne rien dire de plus, aller ébranler votre Thrône même. (*a*)

Ah! Seigneur, aujourd'hui arbitre de la paix, combien glorieuse

(*a*) *Et notum quà monstrat iter feralibus armis*
Reddere posse vices; solioque nisi audet avito,
Aut certam trahere, aut dubiam tentare ruinam.

pouvez-vous vous l'assûrer ? Ne voulez - vous point joüir vous-même de vos travaux, & tandis qu'il en est tems encore, les soustraire à la Fortune volage, comme le Pére de famille, qui après avoir enfin fermé sa vigne, tranquile la cultive & en cüeille lui-même les doux fruits ? Après quelle gloire nouvelle courez - vous encore, vous qui en avez par dessus les voeux des Mortels ? La Prudence & la Sagesse & la Valeur aux aîles brillantes des plus belles couleurs portent votre nom jusqu'aux extrêmités de la Terre. Ajoutez à votre gloire des projets plus illustres & plus approuvés. Qu'une plus belle Carriére lui soit ouverte contre le barbare Ennemi du nom Chrétien. Relâchez de vos droits en faveur de l'Europe entiére dont vous êtes l'espérance, en faveur de l'Eglise qui vous im-

plore à grands cris, en faveur de l'Illustre Empereur qui s'employe pour faire cesser vos longues querelles. Faites, Seigneur, que sa présence sacrée, que son front respecté calme le souffle affreux de Bellone déchaînée, & que la Paix naisse brillante comme le Soleil, qui perce & dissipe la nuë obscure.

Les discours des Pontifes ne faisoient aucune impression sur l'ame de Bedfort, qui avoit toujours devant les yeux Orléans enchaîné, & ne voyoit que sa proye. Ainsi le vieux Ormeau, quoique Borée & Aquilon soufflent pour le renverser s'enracine d'avantage, & élévant dans les airs ses rameaux nombreux persévére à vouloir régner dans les Forêts. Ainsi l'Isthme inébranlable assis sur des Rocs, qui descendent jusqu'au noir Tartare, résiste aux flots des deux Mers, & se refuse à la faci-

lité du Commerce. (*a*)

Les Princes arrivent enfin sur ces bords renommés par toute la terre sur lesquels l'infortunée Aurélia éléve ses Remparts ruinés. Ils demeurent frappés d'étonnement à la vûë de la redoutable Enceinte. Quel homme, disoient-ils en eux-mêmes, a pû tenter cette haute entreprise ? Quels Peuples ont pû l'exécuter ? O France ! nous voyons ici sous nos yeux la véritable image de ta situation. Une formidable Puissance sur ses appuis solides s'avance contre toi, tandis qu'on voit tes espérances se détruire & t'abandonner.

Bedfort s'arrête sur le Rivage où les Anglois lui ont préparé un

(*a*) Il y a dans le Latin, résiste à l'un & à l'autre Neptune.

Ac veluti cum intercludit Commercia terris
Tunsus utroque latus Neptuno inamabilis Isthmus,
Et stat cautè suâ extremo fundatus Averno;

magnifique logement. Les autres Princes ſont tous reçus dans la Ville. Berri reçoit l'Illuſtre Sigiſmond. Ces deux anciens Amis s'embraſſent. La douce Amitié avec ſa joye ſincére brille dans leurs yeux. Berri dans la Cour du Roi ſon Frére avoit reçu plus d'une fois Sigiſmond en des tems plus heureux. Ils ne peuvent retenir leurs larmes ſur les malheurs qui déſolent la France, ſur ſa gloire obſcurcie, ſur les Guerres cruelles qui la déchirent.

O mon Frére, diſoit Berri, en élévant ſes yeux vers le Ciel ! O le plus ſage des Princes ! Toi qui avois relevé la majeſté du Trône François, qui y avois fait revenir ſon ancienne ſplendeur, quel ſpectacle ſeroit-ce à tes yeux que les fiers Etrangers qui nous humilient ! La Nation Germanique, ô Empereur, n'avoit point de plus ſûr Ami, de plus fidéle Allié. A ſa

mort, quel ſouvenir cruel! tenant d'une main ſon Fils encore enfant, il recommandoit à ſes Fréres aſſemblés autour de ſon lit d'entretenir avec ſoin votre alliance & d'enſerrer les nœuds tous les jours. Mais, helas! dans quelles routes inconnuës la Providence nous diſperſe & nous égare! Pareils au batteau que le courant emporte loin du bord où le Nautonnier vouloit aborder. Puiſſent nos neveux, s'ils peuvent voir leurs maux cruels domptés enfin par un ſort plus favorable, (a) goûter la ſageſſe de ce conſeil.

Il parloit encore, lorſque les Princes François & Dumaine & d'Alençon avec Vendôme & Richemont entrérent pour le ſaluer. Après leur careſſes mutuelles, le vieux Fils du priſonnier d'Edoüard leur dit : O Princes! comment le

(a) *Bonis enim à gaudiis malum perit odioſum domitum.* Pind. Olymp.

Trône de ſaint Louis peut-il être renverſé, lorſqu'avec tant de Princes il pourroit ſe voir inébranlable comme un édifice ſoûtenu par cent Colonnes ! Quel ſpectacle ſe prépare : En vos appareils ſuperbes, vous ferez rouler vos Chars ſur l'aréne ſous les yeux du nouveau Maître qui va régner ſur vous.

A ces mots, Sigiſmond prit la parole : O Princes, diſoit-il, éloignez ces idées funeſtes ! Votre valeur ſera toujours la terreur de votre Ennemi & l'eſpérance de vos Peuples. La fête qui ſe prépare ſera le préſage d'une plus longue joye & de la paix qui fera refleurir vos Provinces. Ainſi l'on voit le Ciel ſoûrire à la Nature alarmée, par le ſpectacle raviſſant de ſon Arc admirable, & par ce charme invincible tenir ſuſpendus tous les élemens prêts à ſe confondre.

Les Princesses dont la présence devoit embellir la fête s'étoient arrêtées à Blois. Dans le même tems que l'Orient s'ouvroit à l'Aurore qui sortoit des Cieux parée de son écharpe d'or, le Château ouvrit ses portes. Les Princesses en sortirent pareilles aux Divinités de la Terre. Elles sont emportées dans leurs chars, sous lesquels la Terre retentit avec un bruit sourd. Elles voyent bien-tôt les Murs de la Ville infortunée.

Pendant que la Fête se prépare, & que le tumulte remplit & les ruës & les portes & le rivage poudreux & les avenuës, un Etranger à l'aspect vénérable suivoit les bords fleuris de la Loire, & se déroboit cherchant le silence & la solitude. C'étoit le sçavant Chrisolore Poëte célébre d'Athénes, qui étoit venu chercher un azile en des climats éloignés des fureurs

du Musulman barbare. Les Princes lui avoient demandé pour leurs Fêtes ses chansons immortelles. Il étoit suivi du jeune Philelphe avide des sons ses enchanteurs que le sage Vieillard tiroit de sa Lyre Divine. Ils s'assirent sur l'herbe, sous les feüillages épais au bord des eaux. Chrisolore chantoit ainsi. (*a*)

A qui te comparerai-je, ô Divine Poësie? Tu es le plus noble son de l'ame & de toutes les vertus qui l'habitent, du milieu desquelles on te voit naître comme une Venus nouvelle, comme une autre Pandore que tous les Dieux ont comblé de leurs dons. Ton lan-

(*a*) *Cui te, Musa, parem dices, animœque & quas fovet harum.*
Virtutûm ipsa anima & dulces sibi jungit alumnas.
Nobilior Sonus! inde decens Venus altera nobis.
Exoriare aut dono omni cumulata Deorum,
Filia Vulcani?

gage descendu du Ciel ne craint point qu'un autre langage puisse lui être égalé. La Nature présente à tes yeux son miroir de pur cristal. Les Graces aux joües vermeilles t'apportent leurs fleurs nouvelles, & Venus y ajoute sa régle d'or.

Si quelques vertus plantées par la main du Créateur germent dans le cœur des Mortels, c'est à toi, ô Fille du Ciel, à les hâter de paroître. Au commencement, elle rassembloit autour d'elle les Peuples charmés par ses doux accords. Alors elle chantoit l'Eternel qu'elle seule peut chanter. Elle donnoit aux jeunes Enfans des sons harmonieux, qui honoroient la Vertu, qui couronnoient l'aimable Innocence. Elle chantoit & la Justice & les Loix salutaires, & la génerosité pour ses Amis fidéles, & les tendres respects des Enfans pour leurs Péres, & l'Hymen aux

nœuds ſaints & inviolables, & le noble Courage qui ſe ſacrifie pour la Patrie, & la Pitié pour les Miſérables, & la Modération au front tranquile, aux richeſſes inépuiſables, avec ſa ſœur la Patience inaltérable dont les regards paiſibles n'ont jamais été obſcurcis par la ſombre Envie.

Ainſi que notre ame peut recüeillir les douces odeurs que les fleurs répandent dans les airs, qu'elle peut entendre les ſons & leurs divers accords, & que la Nature & ſon ſpectacle magnifique, les Cieux & leur vaſte étenduë lui ſont préſens. Ainſi dans la retraite la plus ſacrée, (*a*) dans un ſentiment plus intime, to ues

(*a*) Comme entre les cinq Sens naturels un chacun eſt bien deſtiné & approprié à un certain ſujet ſenſible .... le ſentiment de l'ame doit avoir un ſpectacle, un mouvement, une affection qui ſoit propre, particuliére & naturelle. *Plutarq. contre Epic. ch.* 11.

les Vertus s'offrent à elle, & leurs traits Divins ne lui ſont pas étrangers. Elle voit, elle goûte, elle ſent la Vérité & ſon éternelle lumiére. La Juſtice telle qu'un rayon qui vient des Cieux, telle qu'une fleur détachée du ſceptre du Tout Puiſſant, & la Générosité qui quitte la Terre ſur ſes aîles de pourpre aux yeux du Peuple qui l'admire, & la Bonté bien-faiſante belle comme le Soleil.

Quel ſon, quel langage ira donc fraper les touches divines auſquelles répond la bande immortelle des Vertus? (*a*) Tes accens vainqueurs produiront ces merveilles

(*a*) Conſidérez ſi l'ame ne manie point les choſes Céleſtes par ces accords & mouvemens qui ſont en elle . . . dont la premiére & principale puiſſance eſt viſiblement inſérée en l'ame, qui ſe montre elle-même accordante & obéïſſante à la meilleure & plus divine partie, toutes les autres y conſentant auſſi . . . . à raiſon de quoi . . . . . . les Théologiens du tems jadis, qui ſont les plus anciens Philoſophes, ont mis ès mains des Dieux des Inſtru-

O divine Poësie ! toi qui as des sons qui peuvent rendre l'Univers attentif. ! Avec ton aide la Vérité entrera triomphante dans nos cœurs ; telle qu'un Roi l'amour & les délices de ses Sujets dont il est le Pére, qui revient de sa Frontiére dont il a repoussé l'Ennemi, & au bruit de tout ce que la joie a de transports, de tumulte & de pompe, r'entre dans sa Ville couvert de gloire, & va se placer sur le Trône que ses Peuples lui élévent à l'envi. (*a*)

mens de Musique. *Plutarq. de la Création de l'ame* 29 & 30. Telle est la sublime Philosophie de Platon. Poësie charmante, pourvû que la Métaphore demeure ainsi générale & qu'elle ne soit pas continuée par une allégorie pénible & sombre & difficile à suivre.

(*a*) Ce sont les magnifiques idées de Pindare. Tantôt les Muses annoncent & devancent le Vainqueur traîné dans son Char rapide : Tantôt elles lui élévent un Vestibule avec des colonnes d'or, elles lui ouvrent les Portes sacrées des Hymnes, elles le font monter avec elles dans leur Char.

O Philelphe, Philelphe ! en quels lieux crois-tu que m'ayent ſuivi les Filles déſolées de Mnemoſine, ces Divinités célébres de la fameuſe Athénes, leſquelles j'emporte avec moi fugitif de ma Patrie ? (*a*) Ecoute ce langage obſcur, dans lequel je m'enveloppe. Ecoute ces chants que je confie à ce Rivage ſolitaire. Vieux Palais de Thébes tant vantée, & vous antiques Monumens de la magnificence des Rois de Perſe, qui montrez encore après tant de ſiécles vos Colonnes entiéres & la longue ſuite de vos Portiques ; pourquoi ſous la terre enſevelis ne vous cachez-vous plutôt aux yeux groſſiers de vos Peuples ſauvages ? Peut-être en pluſieurs années un ſeul Voyageur, peut-être

(*a*) L'Auteur fait alluſion à Enée, fuyant loin de ſa Patrie, chargé des Dieux de Pergame.

un Cytoyen d'Athénes qui fera naufrage ſur vos côtes, viendra vous admirer ; & ne pouvant ſe raſſaſier des graces durables qui ſont encore errantes dans vos débris, viendra regréter tant de merveilles qui paroiſſent gémir dans le ſein odieux de la Barbarie.

Chantez-nous quelqu'une de vos chanſons ſi célébres, me dira peut-être avec un dédain ſecret quelqu'un des Grands yvre du fol orgueil que ſes richeſſes lui inſpirent. Lui chanterai-je le Sage ſoûtenant d'un viſage égal les coups & les faveurs de l'aveugle Fortune, & refuſant de tenir d'elle ſa Couronne ? Il ne m'entendra point. L'Arbre de Minerve ne vient point dans tous les climats. Muſes, ſuivez-moi donc dans mes retraites ſolitaires. Ne me ſuffit-il pas de vos ſons enchanteurs ? Suſpendus dans les airs, ils retombent

tont dans mon ame comme une douce rosée qui r'anime l'Oranger languissant : Venez aux accens vertueux dont vous me nourrissez. Déja, les Ruisseaux voisins retardent leur penchant trop rapide. Déja les Chênes & leurs cimes verdoyantes paroissent sensibles à vos divins accords. Ainsi le Laboureur se délasse de ses travaux pénibles, ou passe ses jours de fête sous l'épais ombrage de son vieux Ormeau l'ancien plaisir de ses Péres.

Chrisolore se léve après avoir fini ses chants, & reprend le chemin de la Ville. O divin Poëte ! lui disoit Philelphe, quels accents inconnus jusqu'ici viens-tu de me faire entendre ! Si notre Poësie gardoit tous les traits que tu lui donnes, Reine majestueuse, elle enleveroit les hommages des Mortels ; mais au contraire com-

me Captive deshonorée par l'Ennemi, elle ne sçait plus que servir. Elle n'a plus ses antiques sons souverains des cœurs ; & marchant en sa cadence vaine comme si elle étoit embarassée d'entraves, elle n'a plus que des parures relevées par leur clinquant. O mon Fils ! lui répondit Chrisolore, le Tout-puissant a doté l'homme avec magnificence; mais l'homme a sçû corrompre tous les présens du Ciel & les empoisonner. Il abuse de toi tous les jours, ô divine Poësie ! comme de tout son autre langage : Si cependant c'est encore toi-même, lorsque tu n'as plus cette bouche féconde en merveilles. Si dans une coupe pleine d'eau tu verses comme une teinture légére quelques gouttes d'un vin précieux, pourras-tu dire que c'est le vin de Chio, que c'est la merveilleuse séve de Lesbos ?

O Muses! montrez une fois aux Mortels votre Sanctuaire!

En parlant ainsi, ils arrivent aux lieux où sur un vaste Amphitéâtre les Princes, les Princesses, les Héros & les Guerriers célébres s'assembloient à tout moment. Chrisolore se place sur son siége. Il ressembloit au Fils de Latone, que la Fable nous dépeint assis sur la double Cime & environné de Héros, qui sollicitent des Couronnes durables, & demandent que leur gloire soit marquée du sceau immortel des Muses.

Il prit en ses mains sa Lyre d'or. Il chanta d'abord l'Eternel (*a*)

(a) *Tùm Jehovam canit : Illius, illius omnia plena!*
Hunc sonat ex imo fundo & nigris mare vastum
Vorticibus, Luxu & Tellus Regina superbo.
Sublimique polo patris sacra nuncia summi,
Sydera procedunt radiantûm more Deorum.

Tout eſt plein de ſa gloire, diſoit-il. Vaſtes Mers, ſa loüange ſort du ſein de vos profonds Abîmes, du fonds bruyant de vos Gouffres. La Terre ſe revêtira de magnificence pour l'annoncer. Les Aſtres la repétent ſans ceſſe dans leur longue courſe, pareils à une aſſemblée de Dieux éclatans.

Ovid. Metam. Il dit enſuite, après avoir changé les cordes de ſa Lyre. O Muſe! *Pind. Olymp.* remplis ma coupe d'un vin délicieux, je le préſenterai aux Rois; donne-moi des chanſons immortelles, j'en couronnerai les Guerriers, je chanterai leurs exploits.

Plaines de Créci, Rives de la Somme, comment tombérent ſur tes bords tant de Princes belliqueux, qui marchoient au combat pareils aux Enfans du Dieu de la Guerre? Les vaſtes Campagnes ont été couvertes d'armes dorées, les Champs d'Altilia ont

bû le sang des Rois. Les eaux du Fleuve ont été cachées sous les cadavres qui remplissoient son lit. Une Riviére de sang couloit au-dessous, la Mer en reçut les ondes ensanglantées. Parmi tant de Morts illustres, parmi tant de Guerriers moissonnés par Bellone, puis-je t'oublier, ô vieux Luxembourg, ô vaillant Roi de Bohéme! Le Vieillard intrépide, quoiqu'il fût entiérement privé de la lumiére du jour, brûloit encore (ô prodige!) de la soif de combattre. Malgré les priéres de mille Princes, malgré les larmes de ton généreux Fils, tu prends en main la lance: déja conduit entre deux Guerriers, qui trembloient pour leur Roi, tu marches à l'Ennemi. Le son de tes armes appelle la Victoire. Il a fait mordre la poussiére à plus d'un Combatant. Mais le Démon de la Guerre est parve-

nu jufqu'à lui. Le Héros tombe: La Gloire eft auprès de lui, & le reçoit dans fes bras, & l'envelope dans fon drap de pourpre. Ainfi une lampe dans le moment qu'elle va s'éteindre rend une plus grande lumiére: Ainfi le Ver précieux qui fait la foye, après avoir fourni fa carriére, après avoir achevé fa trame d'or, s'y enfevelit comme dans un tombeau Royal. Comment cet exemple, ô François! ne vous rendit-il pas invincibles? Que peut le Courage contre les Deftinées cruelles? Que peut-il ordonner de plus que de mourir?

Et toi, généreux Edoüard, quels furent les fentimens de ton ame attendrie, lorfque tu vis dans la plaine ton vaillant Fils fe précipiter dans les hazards comme un Lion impétueux, porter par tout la mort, forcer la victoire, & bien-tôt après courant de tous côtés pour faire

cesser le carnage inhumain, chercher au-delà de la victoire une gloire nouvelle, & paroître du milieu des horreurs comme un Dieu bienfaisant. Tel le Roi des Airs, non content de fuir sur ses aîles puissantes loin des yeux des Mortels, s'éléve encore jusqu'à la Porte des Cieux. O Pére fortuné ! l'abondance de ta joie remplit tes yeux à cette vûë de douces larmes. De la Colline où tu étois porté, tu descendis suivi de tous tes Combattans au-devant de ton jeune Héros. Tu voulus toi-même honorer sa victoire. Que la Couronne est belle de la main d'un Pére témoin de la vertu de son Fils ! Par ton ordre les Trompettes firent tout retentir de sa gloire. Tes Soldats portérent son nom jusqu'aux Cieux.

Ainsi chantoit le sçavant Chrisolore. L'auguste Sigismond re-

tenoit à peine ses larmes au récit de la mort de son illustre Ayeul. Le desir de la gloire & de la loüange légitime s'élevoit dans les cœurs. Heureux, disoient les Guerriers en eux-mêmes, heureux celui dont le nom est célébré par cette bouche divine! Heureux celui à la gloire duquel ce divin Poëte s'intéresse!

Il chanta ensuite la cruelle Emulation qui étoit entre les deux Peuples, que tant de liens devoient unir. (*a*) Il invoque sur eux & sur leurs Campagnes désolées, la Paix salutaire portant en ses mains les Epics dorés, & montrant sur les

(*a*) César, en parlant de l'Angleterre, dit que les bords de l'Isle étoient habités par les Gaulois. Les deux Peuples (l'Anglois & le François) se mêlérent beaucoup depuis Guillaume le Conquérant, depuis qu'ils demeurérent si long-tems Maîtres de la Guienne & de la Normandie, & pendant toutes ces Guerres,

collines le Pampre verd & la Grappe vermeille.

Mais, ô divin Poëte, que tes accords étoient touchans, lorsque tu chantois la Religion captive sous des Maîtres cruels & barbares! Tes accens plaintifs égaloient ceux du Fils d'Helcias pleurant nuit & jour sur la triste Sion, qui dans l'épuisement où elle étoit ne pouvoit plus soûtenir ses mains (a) languissantes, & de ses foibles & pénibles soupirs repoussoit à peine la Mort. Car tu chantois un Monstre, dont la gueule ouverte comme l'Enfer, dévoroit l'héritage du Fils de l'Eternel. Tu chantois les Solemnités du Seigneur abolies, ses Prêtres captifs, des cendres qui couvroient la Terre où peu auparavant ses

(a) *Vox Filiæ Sion in te morientis & expandentis manus suas.* Jerem. V°.

Temples s'élevoient vers le Ciel : Dieu lui-même fuyant devant ses Ennemis. Hélas ! disois-tu encore, de quelque côté que je porte mes regards dans ce vaste Univers, je vois l'Eternel irrité & les Anges de sa fureur répandus en tous lieux.

Enfin, il chanta les Muses, ses chéres délices fugitives devant les Enfans des Scythes inhumains. Elles sont semblables, disoit-il, à une belle Princesse du Sang de France, que le Roi de Cypre se ressouvenant de ses anciens Foyers, de son ancienne Patrie, a demandée en mariage, & qu'une tempête a surprise en pleine Mer. Elle redouble ses plaintes : Périrai-je ensevelie ainsi dans les profondes eaux, s'écrie-t-elle ! Hélas ! je serai peut-être jettée sur quelque Bord sauvage, où je me verrai le joüet d'un Peuple insolent & bar-

bare. O Ciel ! conduis mon Vaisseau parmi des Peuples qui aiment la justice, qui cultivent les Loix, & qui après m'avoir recueillie honorablement, me renvoyent dans sa maison de mon Pére, ou dans celle de mon Epoux.

Telles furent les chansons du divin Poëte. Les applaudissemens s'élevoient de toutes parts, parmi lesquels le sage Athénien conservoit son ame tranquile, & regrettoit cependant ses retraites profondes, dans lesquelles il ne se voit point obligé de flatter ou de servir. J'y retrouverai ma liberté, faisoit-il repéter à sa Lyre lorsqu'il étoit seul, j'y retrouverai une Muse honorable telle qu'une Fille de Prince accoutumée à se plaire en ses propres Vergers, & qui déployant sa robe chamarrée d'or, se proméne à son gré dans ses allées diverses, ou s'asseoit à

l'ombrage de ses Tilleuls charmans. (a)

CHANT VI.

LES Princes & les Guerriers avoient quitté leurs siéges, pour reparoître avec toute leur pompe. L'Embaras tumultueux renvoyoit de la Ville ses profondes rumeurs, ses longs frémissemens.

Après un court espace de tems les Cors de chasse Rivaux, des Trompettes Guerriéres, redou-

(a) *Ibo nostra ubi Terpsichore, sibi libera regnat,*
Principe nata velut suâ per viridaria pandens,
Quæ est indata stolàm distinctàm purpurâ & auro;
Atque ut fert animus modò lenta sub arbore pergens,
Strata modò ad spacia & positas longo ordine quercus.

blant leurs sons éclatans, il s'éleve du côté de la Ville un tourbillon de poussiére qui dérobe le Rivage. Puis on apperçoit un Char superbe emporté bien-tôt sous les yeux des Spectateurs. Il étoit traîné par huit Chevaux de la couleur & presque de la taille du cerf qui court dans les forêts, & qui portoient sur leurs têtes des bois rameux que l'industrieux Ouvrier avoit revêtus d'or. Appris à dédaigner les Fleuves menaçans, à dompter sous leurs piés les Flots écumeux, ils pouvoient dans leurs courses rapides défier les Vents mêmes.

Au fond du Char, sur un haut siége que soûtenoit une Aigle éployée portant dans son bec une fléche à la pointe d'acier, étoit assis l'illustre Empereur. La joie duë à la Fête comme sous une voile retenuë paroissoit sous

la majesté de son front, brilloit dans ses regards comme le Soleil qui éclate dans les extrêmités de la nuë. Sur le devant du Char trois jeunes Princes étoient debout, & soûtenoient sur leurs épieux des rets de soye verd & or. Ils avoient chargé leur dos de l'arc & du carquois rempli de fléches. Le Prince qui étoit au milieu des deux autres aux bras nerveux. (*a*) (Car ils les avoit découverts comme il convient à l'équipage de Chasseur,) à la voix puissante, à l'air respirant les Batailles, étoit le Fils de l'infortuné Roi d'Epire. Caché sous

(*a*) Alexandre Castriot Fils de Jean Roi d'Albanie, connu sous le nom de Sçanderberg. Sa force étoit prodigieuse. Il avoit accoutumé de combatre le bras nud. L'éclat qu'il fit dans le monde doit être rapporté à quelques années après le Siége d'Orléans. On a pris dans ce Chant la même liberté à l'égard d'autres personnes Illustres, ou de quelques événemens remarquables.

le nom d'un Prince étranger, & connu ſeulement de l'Empereur, il venoit d'arriver pour ſolliciter les Princes Chrétiens contre le cruel Amurat. A ſa droite ſe faiſoit remarquer le belliqueux Marquis de Miſnie, (a) l'Ami inſéparable de ſon Empereur, & à ſa gauche l'illuſtre Prince des Tranſilvains au front noble & paiſible. Bien-tôt il remplira auſſi la Terre de ſes Exploits. Sa gloire ira juſqu'aux Cieux. (b)

Un ſecond Spectacle attire les yeux. Vingt chevaux pareils à ceux de Neptune, & plus blancs que la neige, & degoutans encore de l'onde humide, ſortent

(a) Ce Marquis de Miſnie, qu'on appelloit *Frederic le Belliqueux*, eſt l'Auteur de la Maiſon de Saxe d'aujourd'hui. Sigiſmond lui donna la *Saxe* au préjudice des Princes qui reſtoient de la premiére Maiſon de Saxe.

(b) Le fameux Huniade Vairode de Tranſilvanie.

du sein de la Loire. Ils portoient sur leur dos des Tritons, lesquels embouchant leurs trompes recourbées remplissoient le rivage de sons que les antres sourds sembloient renvoyer. Par de longs cordons d'argent, le brillant Attelage tiroit une Barque flottante encore sur le sable. Les plus habiles Ouvriers de la Seine & de la Tamise y avoient employé tout leur art. Autour du riche Bateau ils avoient représenté une Mer, & ses Eaux, & des Sirénes qui de leurs belles épaules sembloient fendre les flots. Dans les roües, qui étoient cachées, des ressorts dociles balançoient le Vaisseau, comme si se baissant & se relevant au gré des ondes il eût flotté sur la plaine humide. Une belle voile d'azur que le zéphir enfloit, défendoit les rayons du Soleil. François, vous vîtes alors le Vain-

queur redouté de Verneuil pareil aux Rois! (*a*) La Magnificence, la Gloire, l'Autorité aux dignes regards l'environnoient. Il cachoit alors sous un front serein l'ouvrage qu'il médite, la trame qu'il poursuit nuit & jour. Cependant il avoit peine encore à dissimuler sa fierté sévére. Dans la Gondole Angloise, se faisoient remarquer Warvic le Capitaine le plus expérimenté qu'eussent alors les Anglois, & le Duc D'Yorc qui renfermoit (*b*) sous une vie tranquile & amie des plaisirs, l'Ambition qu'il nourrit dans son ame, & Luxembourg qui joint au Sang le plus Illustre la gloire de mille exploits. De nouveaux Princes furent annoncés par mille Trom-

(*a*) Le Duc de Bedfort.

(*b*) Richard Duc D'Yorc qui commença les fameuses divisions de la Rose Blanche & de la Rose Rouge.

pettes dont les éclats multipliés ébranloient les airs, & sembloient y demeurer suspendus. Douze chevaux d'un noir parfait & luisant, a la tête relevée, au souffle courageux traînoient rapidement sur la terre qui en retentit un Château qui montre ses fortes Murailles, & ses hautes Tours, & ses Remparts inaccessibles. Tout à coup dans le milieu du Cirque, parmi un bruit de plusieurs tonnerres, la Citadelle s'évanoüit, ses piéces diverses tombent sur le sable. La fumée épaisse se dissipant, laisse voir les Princes François couchés sur un tertre de verdure, sur un gazon naissant que la soye avoit parfaitement imités. Leurs lances sont à leurs piés. Deux Palmiers d'or s'élévent des deux côtés; & joignant leurs branches, forment sur eux une belle couronne, un ombra-

ge d'honneur. A leur Tronc sont suspendus les cuirasses & les boucliers. Les deux Princes sur lesquels toutes les Princesses ont les yeux : c'est Du Maine, & d'Alençon. Ceux des deux côtés, c'est Vendôme Capitaine renommé, dont le noble front soûtient également sa haute origine, & laisse augurer ses glorieuses destinées ; (*a*) & Richemont, dont la grande ame se peint en ses nobles regards. (*b*)

Cependant le Pavillon du Duc de Bourgogne brille sur le Rivage, & pareil au nuage vermeil de l'Orient éclairé des premiers rayons du jour, éclatoit en ses voiles de pourpre que le Soleil qui les perçoit sembloit allumer. Porté sur quatre roües d'argent

(*a*) D'où descendent nos Rois.

(*b*) Frére du Duc de Bretagne, & Connétable de France.

pur, qui dans leurs mouvemens rapides rayonnoient de mille feux. Il étoit tiré par dix chevaux de couleur Isabelle, tous ayant leurs piés d'une vive blancheur, tous ayant leurs crins tressés avec des cordons d'or, tous relevés avec fierté, hâtant sous eux les travaux de leurs jambes légéres. Ils venoient tous des bords du Bœtis, des Campagnes que le Xénil arrose, des Haras du Roi qui régne dans Grenade, & qui en avoit fait présent au Prince, lequel à son tour avoit envoyé au Roi Maure les plus beaux Tapis de ses Manufactures. Les Courtines du Pavillon étoient relevées de tous côtés, excepté dans les fonds, par des Cordons aux glands d'or. Huit Colomnes d'argent déliées & travaillées avec beaucoup d'art soûtenoient le Dôme couvert d'une broderie d'or qui répan-

doit par-tout ses rameaux superbes. De riches Aigrettes agitées par les zéphirs flottoient au-dessus. En-dedans, le Pavillon sembloit avoir été tendu par les Graces mêmes d'un beau satin plus blanc que la neige, où sous l'or & la soye paroissoient par un heureux miracle toutes les beautés de la Nature, & les dons dorés de Cerés, & les présens variés de Flore, & les fontaines aux flots argentés, aux rives fleuries, & le raisin sous son pampre verd, & les fruits nouvellement cueillis de Pomone.

Moins gracieux est le séjour des Dieux du Printems, endormis sur une colline verdoyante des Isles fortunées, sous une nuë argentée, & parée des couleurs brillantes d'Iris.

Une harmonie divine remplissoit les airs. Les sons enchanteurs

endormoient le Tumulte. Les plus douces voix mêloient leurs accords aux instrumens divers. Attentif & charmé le Silence avide en remplissoit tous ses sens.

Philippe paroissoit au milieu de son Pavillon. Son Collier de diamans qui jettoient un éclat infini faisoit reconnoître le Prince. La splendeur de la Maison de France obscurcie sur la tête des autres Princes, & sur celle du Monarque même, brilloit en lui seul. Ainsi un Arbre autrefois la gloire des forêts qui se voit dépouillé de tous ses rameaux jusqu'à ce qu'ils poussent de nouveaux rejettons, montre ce qu'il étoit par la seule branche qui reste sans être endommagée, pareille elle seule à un grand arbre. L'Europe n'avoit point de Potentat qui égalât le Prince en richesses, en gloire & en puissance. Il étoit accompagné

pagné du Comte de Nevers Prince de sa Lignée, & des deux Lions des Alpes, le Duc de Savoye, & le Prince qui régne dans Orange & dans ses délicieuses Campagnes.

Des Murs d'Aurélia, naguére le triste theâtre de Bellone, & qui en montre encore toutes les horreurs, on pouvoit voir la pompe magnifique des Princes, & leurs Fêtes brillantes. Quelqu'un du Peuple parloit ainsi du haut de ses Remparts: Quelle étrange diversité méne les choses humaines! Les Destinées enferment l'homme dans leur cercle qui revient tous les jours, Destinées presque toutes sinistres, parmi lesquelles, s'il en est quelque heureuse, elle est comme le soûrire d'un Malade sur ses joües exténuées.

Muse, dis-moi les Princesses &

les Dames qui embellirent cette Fête. Plutôt on compteroit les fleurs que le Printems fait éclore. On remarquoit dans leur nombre la Reine de Sicile (a) la plus heureuse des Méres, revérée de tous les Rois, célébre par sa sagesse & par sa prudence. On y voyoit aussi la Mére du Roi des François. Ses regards étoient sombres, ses joües étoient flétries. Elle attiroit peu les yeux. On ne les levoit sur elle que pour détester ses funestes caprices. Voyez cette Mére injuste, disoit-on, elle est la cause de tous nos malheurs & de la Guerre sanglante qui désole nos Rives.

A ses côtés étoient la Reine d'Angleterre sa Fille, belle ainsi qu'une Reine doit l'être, d'une

(a) Ioland d'Arragon Mére des Rois de Sicile, du Comte Dumaine, de la Reine de France.

beauté que la Majesté couronne. Avant son Mariage la France croyoit pouvoir fléchir & captiver le Roi Anglois, en faisant briller à ses yeux les graces de la Princesse. Il en fut épris d'amour : J'aurai cette belle Princesse, dit ce Roi le plus fier des Princes aux siens dont il étoit environné ; je l'aurai, & pour sa dot encore le Royaume de son Pére. La mort rompit les projets du redoutable Conquérant & le cours de ses victoires. La belle Reine avoit perdu son Epoux depuis cinq hyvers. Du haut de son siége elle suivoit des yeux un Chevalier Anglois, le beau Tudor. Elle suivoit des yeux l'Aigrette de diamans qui brilloit sur son casque, & dont elle lui avoit fait présent ; car ayant pû descendre à d'indignes amours, elle s'étoit unie par un mariage secret

(*a*) à ce Chevalier au nom jusqu'alors inconnu. La Fille du vieux Roi de Portugal, la Duchesse de Bourgogne brilloit dans les plus riches atours. Elle étoit nouvellement mariée au Duc son Epoux, dont la Flotte triomphante l'avoit amenée des Rives lointaines du Tage doré, des bords où l'Univers commence. (*b*) Bruges fut remplie de leurs Nôces magnifiques. L'Océan en admira l'appa-

(*a*) Owen Tudor Ayeul de Henry VII. Roi d'Angleterre.

(*b*) Afin de faire une plus sensible allusion à la conquête de la Toison d'Or des Argonautes. C'est sans doute à l'occasion de son Mariage avec Isabelle de Portugal que le Duc de Bourgogne institua l'Ordre de la Toison d'Or. C'étoit le troisiéme Mariage de ce Prince. Je m'étonne qu'on puisse aller chercher ailleurs l'occasion qui donne lieu à la naissance de cet Ordre. Il fut institué la même année du Siége d'Orleans en 1429 au mois de Janvier: mais c'étoit le mois de Janvier qui suivit le Siége. L'année ne commençoit alors qu'à Pâques.

reil superbe. Le Prince pour signaler ses amours, pour les rendre à jamais célébres, choisit dans sa Cour nombreuse les plus renommés Guerriers, & les décora d'un Collier d'honneur, & d'une Toison d'Or qui flottoit sur leur Baudrier. Les Princes & les Rois tinrent à honneur de s'en voir parés. La Princesse s'entretenoit avec ses deux Belles-sœurs les Duchesses de Bedfort, & de Guienne, (*a*) qui lui nommoient les Chevaliers qui paroissoient dans la carriére.

Ne crains pas que je puisse t'oublier, ô d'Alençon, la plus belle des Princesses! Lorsqu'on te voyoit auprès de ton Epoux,

(*a*) Sœurs du Duc de Bourgogne; la Duchesse de Guienne étoit mariée au Comte de Richemont. Elle ne quitta point son nom de Duchesse de Guienne, qu'elle portoit à cause de son premier Mari, Fils de Charles VI. Roi de France.

Epoux le plus beau des Princes, tout le monde applaudissoit à une si heureuse alliance, lorsque tu brillois en tes joües de roses, lorsqu'il élevoit son front généreux. Auprès d'elle étoit l'infortunée Comtesse de Hollande. L'amour dont elle avoit été le joüet misérable lui avoit tressé une longue chaîne de malheurs. (*a*)

Trois jeunes & belles Princesses s'etoient rassemblées en un même endroit, comme les trois Graces qui aiment à se trouver ensemble, comme trois fleurs d'une beauté exquise qui ne sont point faites pour être séparées. Celle-ci, dont les yeux respirent la douceur, c'est l'aimable Penthiévre. (*b*)

(*a*) Son Histoire est trop longue pour être insérée ici.

(*b*) Nicole de Bretagne Comtesse de Penthiévre, en qui finit la maison de Blois qui avoit disputé si long-tems la Bretagne. Louis XI. acheta d'elle les Droits qu'elle avoit à cette Duché.

Dans elle finit la gloire d'une Maison illustre, & la longue suite de tant de Héros. Elle étoit promise au jeune saint Sévére, qui dans les couleurs de sa Maîtresse suivi de ses beaux Pages, pressoit les flancs d'un cheval, qui bondissoit sur l'aréne. Celle-là, c'est la jeune Dinan, qui dans sa taille admirable s'élevoit comme le droit palmier. Son cou d'albâtre sembloit être le miracle récent du Sculpteur charmé de son propre ouvrage. Sa beauté sera funeste à son Epoux, qui périra par le noir complot de son Rival criminel. (*a*) Aimable Prince, il charmoit tous les cœurs par son air de bonté répandu sur son visage. Seulement son front paroissoit obscurci par une ombre légére, que l'Infortune qui avoit as-

(*a*) Il y a des Historiens qui parlent mal de la vertu de cette Princesse, il y en a d'autres qui en parlent avantageusement.

fifté à fa naiffance y avoit laiffé. Il fe faifoit alors diftinguer dans fon char aux roües d'argent, dans le fuperbe équipage de fon Frére. Sa nobleffe nombreufe l'environnoit.

Entre ces deux belles Princeffes tu brillois, belle d'Armagnac, tendre Enfant par les Jeux & les Ris embelli, aux regards lumineux comme l'Aube du jour. Hélas! Ne benis point le Ciel de ces préfens funeftes! Puiffes-tu n'être point fi belle aux yeux de ton Frére! Malheureux Prince! choifis parmi les Filles du Roi, qui te recherchent: Marque ta conquête parmi les plus belles Princeffes, qui te fouhaitent toutes pour Epoux. (*a*) Seulement détourne les yeux de celle que le crime feul peut t'affocier. Pareil à un Roi, il paroiffoit

(*a*) Il l'époufa enfin publiquement, ce qui lui attira bien des malheurs. Le Pape l'excommunia, le Roi lui enleva fes Etats ou fes terres.

dans

dans son char magnifique accompagné de ses quatre Barons.

Les Comtes de Foix, d'Albret & de Cominges suivis de leurs Vassaux nombreux remplissoient le champ. Ensuite parûrent en leurs trains superbes & Rohan neveu de plusieurs Rois, & Vaudemont au sang illustre, & le puissant Tancarville, & les Châtillon, & les Montmorenci, & les Dreux, & les Courtenai, qui comptoient en soupirant des Rois parmi leurs Ancêtres, & Perdriac qui avoit fait périr indignement un célébre Guerrier qu'il surprit sur les rives verdoyantes d'Eraut (*a*). Et le

(*b*.) Perdriac de la Maison d'Armagnac qui tua le Marechal de Severac contre lequel il étoit indisposé, parce que le Maréchal avoit légué tous ses biens au Comte d'Armagnac sans lui en faire part. Il le fit tuer au château de Ganges dans le bas Languedoc. Le château de Gange appartenoit alors à la Maison de Pierrefort dans laquelle une d'Armagnac étoit entrée.

Maréchal de Rais (*a*), qui effaçoit les Princes-mêmes par son luxe & par sa dépense. L'Impie ! Il ne connoissoit aucun frein dans ses débauches. Du Ciel dont il bravoit le Dieu qui y habite, il passoit en la Terre; & dans le sein palpitant de jeunes enfans ravis à leur Mére, & qu'il égorgeoit dans les cavernes sécrétes, il cherchoit un heureux avenir. Tel le Voyageur égaré dans la nuit obscure implore quelque foible lueur, & roule cependant dans les noirs précipices, dans les torrents bruyans en leurs antres ténébreux.

La troupe des Guerriers qui dé-

(*a*) Ce Maréchal étoit de la maison de Laval. Il consume en folles dépenses plus de deux cens mille Ecus d'or dont il avoit herité à 20. ans. Quelque part qu'il allât, il menoit une troupe de Femmes, de Comédiens, de Musiciens, de Devins, de Sorciers, & nombre infini de chevaux de main. Il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes.

fendoient Orleans mêlés avec les fiers Combattans qui l'assiégeoient, & qui se donnoient des marques d'une estime mutuelle, attire tous les yeux. Un murmure flateur se répand par-tout comme un vent favorable. Leur haute vertu fait disparoître tout le vain spectacle. Les Princes eux-mêmes sont attentifs à les admirer. Ainsi un Monarque puissant ayant fait amasser à grands frais les bustes des grands Hommes, en orne sa galerie exhaussée, & place sous ses yeux la gloire de plusieurs siécles.

Vous vous mêlâtes parmi eux, la Fayette, Gaucour, Barbazan. Vous leur portâtes un nouvel éclat, Héros illustres dont la France consacra les noms chéris au bas des Trophées de sa liberté: Capitaines renommés, soit qu'il fallût captiver la Victoire par la sagesse impérieuse de vos conseils, soit

qu'il fallût la forcer par une fermeté inébranlable.

Quels furent les autres Guerriers dont ces Fêtes montrérent la suite redoutée? Je nommerai le Bâtard d'Alençon le plus intrépide des Guerriers, & Maillé que son Roi appelloit du titre glorieux de son Eten dart, & Coetivi, & Coningant & Rembures, & la Faille qui fit consumer au pied des Murs de Montargis l'Anglois désespéré, & celui qui manqua de peu la plus riche proye Fermanville, & Fragence qui perça seul jusqu'aux Drapeaux Ennemis & y troubla la Victoire qui s'y tenoit retirée depuis long-tems; & ceux dont la valeur défendoit la Moselle & le Rhône, Baudricourt, & Groslée; & Roüault, & Jalognes, & Tiembroue, & le jeune Loheac; qui n'achevoit point encore son quatriéme lustre, & qui depuis plusieurs

printems avoit mérité les premiers honneurs de la bravoure; & Giron, & la Paliére, & S. Simon, Guerriers qui méritez chacun votre couronne; & toi jeune & sage d'Aubusson, à qui de si glorieuses destinées sont promises (*a*). Car le songe que ta Mére avoit fait, lorsqu'elle étoit prête à te mettre au monde, étoit connu de tous. Elle croyoit être en pleine Mer, & se voir attaquée dans le Vaisseau où elle étoit, avec bien des Princes & des Rois tels qu'on conçoit que le sommeil les représente confusément. La Mére voit sortir son Fils du sein des Eaux, & de l'éclat seul de son glaive dissiper les nombreux Pirates. Ce songe fut souvent répété au Jeune-homme, qui dans son cœur géné-

(*a*) Ce fut ce Grand Maître de Rhodes qui défendit sa Ville contre la formidable puissance de Mahomet II.

reux sentoit sécrétement son courage aspirer à de grandes choses. O! pourquoi ai-je entrepris une si longue course? Pourquoi ne puis-je m'arrêter parmi tous ces Guerriers, pareil au Voyageur pressé, qui trouvant en son chemin un valon delicieux voudroit y fixer son séjour, & quitte à regret la longue allée des Saules plantés sur la rive d'un Canal tranquille, & le pommier qui s'étendant à l'entour dans un cercle parfait, relève ses branches vers le Ciel, & l'éternel Oranger qui montre aux yeux réjoüis son fruit doré, & le Grenadier chargé déja de ses fleurs éclatantes.

Cependant n'ai-je point encore à dire? Et ceux qui devançoient leur Roi victorieux (*a*). Maillé, Beauvau, Cossé, Clerambaut, & les Ventadour, les Darpajou,

(*a*) Le Roi de Sicile.

les Joyeuſes, les Latour, les Polignac venus du bord du Rhône; & ceux que la Somme envoyoit, les Longueval, les Reucourt, les Maucourt, les Moüy; & ceux des Pirenées, qui gardoient pour leur Roi un ſecret penchant, qui ne ardera pas à ſe montrer. Duras, Montferrand, l'Anglade, & toi trop incertain pour le parti que tu as unéfois choiſi, infortuné l'Eſparre, (a) avec ton couſin Madaillan dont la haute générosité pour ſes Amis fidéles fut célébre; & les Beaumont, & les Grammont toujours Adverſaires, & les deux Caumont, qui ayant pû ſe voir diviſés, ainſi qu'il ne convient pas à des Fréres, peuvent combatre ſous des Enſeignes oppoſées & Ennemies. Et vous, Bretons fidéles, Maleſtroit, Dinan, Beaumanoir, Molac, d'Araugour, & tant

(a) Il eut enfin la tête tranchée à Bordeaux.

d'autres, (car les puis-je tous dire?) brillans dans leurs Blasons divers, montés sur leurs coursiers superbes, sur lesquels résonnent les armes éclatantes d'or.

Du côté des Anglois se faisoient remarquer les Montberon, les Bournonville, les Lisle-Adam, les Candale, & les Surienne parmi les Comtes de Kent & d'Hutington, les Mowbrai, les Charleton & les Bohum, Guerriers que décoroit la Jarretiére de la belle Comtesse de Salisberi; comme si au redoutable Baudrier de Pallas, on joignoit le Ceste gracieux de la Mére des Amours.

Les Guerriers de la Cour de Bourgogne se distinguoient par leur magnificence. Celui que tu vois remarquable entre tous les autres, c'est Toulongeon un des plus grands Capitaines qu'ait l'Europe, & de l'expérience la plus

consommée. Près de lui voyez l'indomptable Vergi, avec de Vienne, Châtelus, & Beaufremont, & le vieux Roubaix Chevalier célébre, chéri de tous les Princes qui prenoient plaisir à lui faire conter les Batailles diverses où il s'étoit trouvé : (a) & la funeste journée de Nicopolis, qui vit périr sur son bord étranger des légions de Noblesse Françoise, comme s'il n'en périssoit pas assés dans leurs propres Campagnes : & la malheureuse expédition d'Afrique, & les

(a) Sous cette sépulture est le corps de .... qui traita & conclut la noble Alliance & Mariage entre M. le Duc de Bourgogne & Madame Ysabeau Fille du Roi Jean de Portugal sa chiére Compagne, & passa les périls mortels de plusieurs Batailles arrêtées contre les Infidéles, c'est à sçavoir en Hongrie, en Barbarie, lorsque le Siége fut devant la Cité d'Afrique ; en Prusse contre les Létaux (sans doute les Lithuaniens) par deux voyages qu'on dit Rezes & en Cypre ..... Mort en 1449. à l'âge de 80. ans. Epitaphe rapportée. *apud Gallo-flandriam Busclivi*.

guerres opiniâtres des Chevaliers du Nord, & la sagesse de Jagellon, & le courage indomptable de Vitold (*a*), qui n'avoit pas craint de se mesurer au fier Vainqueur de Bajazeth. Il racontoit comment, avec les Princes Chrétiens d'Orient, il avoit vû la Cour barbare du Conquérant du Jaxarte, (*b*) & le terrible spectacle que le Roi des Ottomans prisonnier y offroit aux yeux. Ce misérable & sanguinaire Vainqueur (*c*) dans les plaines de Nicopolis, enfermé dans une cage de fer, ne vivoit que de vils restes qu'on lui jettoit comme à un chien enchaîné. A ses yeux sa Femme Princesse du sang Royal

(*a*) Ou Witocq, qui perdit la bataille contre Tamerlan.

(*b*) Le fameux Temir ou Tamerlan.

(*c*) Bajazeth, qui fit égorger après la Bataille de Nicopolis qu'il gagna, un nombre infini de Chrétiens. Il ne mourut qu'environ l'année 1410.

servoit toute nuë l'insolent Vainqueur ; & présentoit les coupes. Le Tyran, lorsqu'il montoit à cheval, fouloit sous ses pieds le Roi vaincu ; & le pressant dans la poussiére, se relevoit triomphant dans son orgueil barbare. Hélas ! disoit le vieux Chevalier, jusqu'où le Tout-Puissant peut-il humilier les Rois ! Il ne peut mieux préparer ses châtimens sévéres, que lorsqu'il fait succéder à un haut dégré de gloire les humiliations honteuses. Sagedo Hist. des Turcs.

Bedfort, dont la jalousie se réveille à la vûë des Princes & des Guerriers François, & qui d'ailleurs nuit & jour attentif à ses projets en portoit par-tout les pensées, & agitoit dans son ame au milieu même des Jeux ses diverses entreprises, pareil à l'Aigle qui semble se joüer dans les airs, & cependant attache ses yeux perçans

fur sa proye ; s'adresse ainsi aux Princes, qui étoient dans le pavillon magnifique de Philippe. De l'Onde incertaine sur laquélle je suis porté, Princes, recevez-moi sur vos Bords heureux, sur votre Rivage enchanté. Vos plaisirs mêmes, Seigneur, (il parloit au Duc de Bourgogne) respirent la grandeur & la gloire du Prince qui les a ordonnés. Si Aglaé avoit tendu le pavillon (*a*), si Venus devoit l'habiter, il ne pourroit être ni plus gracieux, ni plus superbe.

Dès que le Prince Anglois eut pris place, il parla ainsi. Tandis que sous les yeux des Princesses les autres Guerriers rompent leurs lances, pressent les flancs de leurs coursiers, font voler leurs chars dorés sur le sable, faisons-nous des Jeux plus dignes de nous. Combattons pour des prix auſ-

(*a*) Une des Graces.

quels il nous ſoit plus glorieux d'aſpirer, acquerons avec plus de gloire des Provinces entiéres. Cette Ville, (il montroit Orléans) la derniére eſpérance de notre Ennemi, ne ſe défendra pas longtems contre mes armes. J'ai mené juſqu'ici l'Empereur & ſes Princes, afin qu'ils viſſent de leurs yeux & notre puiſſance, & l'extrémité où j'ai ſçû réduire cette Ville célébre. L'ouvrage étant auſſi avancé qu'il l'eſt, je ne crois pas qu'ils puiſſent me propoſer de l'abandonner. Non, Princes, ſongeons ſeulement à nous délivrer une fois pour toujours d'une guerre importune.

Environnons de tous côtés ce Royaume, qui ne peut plus ſe défendre. Partageons entre nous ſes belles Provinces. Du pied des Alpes, ô Princes, étendez-vous juſqu'au Rhône. Puiſſent même ſes flots rapides couler dans le milieu

de vos Conquêtes! Et vous, généreux Philippe, tandis que je m'étendrai vers la Mer, vous des Campagnes qui voyent naître la Seine avancez vos progrès au delà de la Marne & de la Saone. (a)

Albion entendit le complot des Princes. (car dans le plus haut des airs les Dieux peuvent recueillir les paroles des Humains.) Cette Fête ne devoit donc me causer que de vaines alarmes, s'écrie-t-il transporté de joye, & tous ces projets de Paix se dissipent dans les airs. Bedfort, mériterois-tu de gouverner ta fiére Nation, si tu pouvois te laisser fléchir, si tu pouvois abandonner comme un Enfant facile des desseins qui te couvrent de gloire? Je ne veux point que sans moi la ruine de la France s'achéve. Je veux aussi donner

(a) Le Duc de Bedfort lui fit offrir la Champagne & la Brie.

mon coup à cet Arbre, qui déja prépare sa chute. Le Monarque François léve une redoutable Armée parmi ses Peuples dont la Méditerranée termine les Campagnes. J'irai l'arrêter, j'irai enlever cette derniére & unique ressource qui reste à mon Ennemi. L'Amour, l'Amour me rendra encore ici ses bons offices. Je me transporterai dans son Empire. Je sçai qu'il ne me refusera pas. Allons, je laisse volontiers l'image des Combats, puisque bien-tôt je dois en revoir de véritables.

O France ! le spectacle amusant des Princes, le riche appareil de leurs Fêtes cachoit donc à tes yeux ta ruine prochaine! Ainsi par une chaleur accablante les Nymphes prennent le frais dans un bois écarté, tandis que sous l'Horison le pluvieux Vent du Midi est allé chercher l'Orage.

Albion, plein des eſpérances qu'il a conçûës, ſe tranſporte aux climats où le perfide Amour a établi ſon Empire. Là, dans un calme profond des Charmes partout répandus s'attachent à tous ceux qui approchent de ces bords l'Air chargé des plus doux parfums y porte juſques dans l'ame une ſécréte (*a*) langueur, & l'Indolente enchantereſſe. Ce n'eſt qu'ombrages ſecrets, que rives charmantes, que prairies éternelles ; mais les fleurs y portent partout les poiſons les plus ſubtils. Un large Canal tranquille comme la glace la plus unie partage ces belles Campagnes, & épand ſon onde tranſparente, qui ſe cache aux yeux elle-même pour laiſſer voir tout ſon gravier. Sur la Rive enchantée

(*a*) *Statim ventus quievit atque malacia fuit cum veneti ſilentio; ſopivit autem fluctus Dæmon.* Hom. odyſſ. 12.

le

le Démon dangereux a placé son Trône, sur lequel il est assis à demi couché sur des roses nouvelles. Les plus vives fleurs composent sa couronne, la tendre jeunesse brille sur ses joües riantes. Sur sa tête s'éléve comme un dais gracieux une gaze de plusieurs couleurs pareille à l'écharpe d'Iris. Un Zéphir aux aîles argentées & transparentes soûtient ce voile gracieux, & paroît l'enfler de sa douce haleine. Le Démon perfide voulant par-là déguiser son origine, appelle la belle (a) Iris sa Mére, & nomme son Pére l'aimable Zéphir: Tandis que ce fut le Vent brûlant du Midi, qui, embrassant dans les airs une nuë noire & chargée de la malediction céleste & des ardeurs criminelles de la Terre, lui fit concevoir le Mon-

(a) *Iris mixta zephiro genuit illi Cupidinem.* Apud Plutarch. *de Amore.* 26.

ſtre funeſte, qui ſous des traits imposteurs ſe montre le Rival indigne du pur Enfant de l'Olympe azuré, du véritable Amour qui porte en ſes mains les liens ſacrés.

Sous le Thrône du Dieu eſt une priſon obſcure, un antre ténébreux. Sous ſes pieds il en preſſe le ſoupirail, avec lequel il renferme mille Monſtres qui brûlent de s'échaper. Là, la Paſſion aux yeux ſanglans, aux joües tremblantes, pourſuit ſans vouloir rien entendre les fureurs qu'elle a une fois conçûës. Là, gémit la Jalouſie, qui ſe dévore ellemême nuit & jour, elle tient ouverts ſes yeux enfoncés. Les Soupçons nombreux l'entourent. Là, ſont emportés dans une roüe qui tourne ſans ceſſe, les Caprices bizarres, qui ſe cherchent, & ſe fuyent les uns les autres. Celui qui n'eſt point ſenſible à de juſtes

vœux, pourſuit le fugitif, qui trouve à ſon tour un rébelle. Celui-ci rebuté par un autre, qui ſe hâte de s'échaper vers l'ingrat Objet qui tourne ſes yeux d'un autre côté, où il n'éprouve lui-même que des dedains dont un autre le venge ſans être plus heureux. (*a*) C'eſt ainſi que l'odieux Démon, banniſſant avec ſoin toute flamme mutuelle, ſe fait un cruel jeu d'aſſortir de cette façon pleine de malice les Cœurs miſérables qu'il tourmente.

Le fier Albion s'humilie en la préſence du Dieu dont il implore le ſecours. Sa bouche cherche alors les accens flateurs, les paroles engageantes. Tel l'âpre Tyran des Monts (*b*) Riphées,

(*a*) *Sic viſum Veneri cui placet impares Formas, atque animos ſub juga ahënea Sævo mittere cum joco.* Horat. *Ode ad Tibull.*

(*b*) *Parat ille decentes, Hic tibi blanditias & mollia verba, Cupido!*

si jamais il a aimé la Nymphe Orythie, oublioit sa rudesse sauvage, & sentoit expirer son souffle impétueux aux piés de sa belle Amante, pareil au léger Amant de Flore. O puissant Dieu dont tout l'Univers reconnoît l'Empire, disoit Albion, dont l'aimable Puissance enchaîne toute la Nature! c'est à toi à qui je dois mes Conquêtes, & la honte de mon Ennemi. Achéve, si tu prends quelque plaisir à te voir si souvent implorer par le Fils du vieux Océan. Le Monarque François des extrêmités de son Royaume méne contre moi de redoutables Légions. Endors-le par tes charmes amolissans, retiens-le Captif & inutile dans tes liens, enyvre-le de tes plaisirs. Ainsi puissent les

Qualis Ryphæus Boreas, ut fabula finxit,
Perflat Orythiam tenuisque susurrat amores
Omnia vel zephiro similis tibive, alme Favoni,
Et ponit fera corda venitque tepentibus alis.

extrémités de ton Empire être toujours les mêmes que celles de l'Univers. Puisses-tu toujours tenir dans tes mains les Destinées des Peuples, & faire à ton gré les révolutions diverses.

Fils renommé de l'Océan, lui répondit l'Amour, je ne veux point me faire un mérite de t'obliger, lorsque tu me rends un service signalé. Que demandé-je autre chose que de me faire d'illustres Esclaves parmi les Humains, comme le Chasseur ravi de joie lorsqu'on vient lui montrer la plage où repose sa proye? J'y trouve encore à combattre une vertueuse Princesse, dont la sagesse m'offense. Qu'avec sa beauté elle se montre une redoutable Rivale, qu'avec sa vertu elle soit comme le Bouclier qui défend son Epoux, nous verrons à qui de nous deux restera la victoire.

Albion, ayant trouvé l'Amour favorable, quitte le Rivage enchanteur ; & déployant ses aîles puissantes, hâte dans les airs son vol impérieux. Ainsi un Bâtiment Anglois, après avoir établi son commerce chez l'Asiatique, amoli dans ses beaux climats, reprend la route d'Europe, & fend les flots chargés de richesses de l'Orient, & rempli de la joie de tous ses Matelots. Tel Albion fendoit les airs. Les sons de la Trompette céleste frapérent son oreille. Les éclats de l'airain sonore étoient portés dans toutes les parties de l'Univers, pour en convoquer tous les Dieux, pour les appeller à une Fête qui doit être célébrée dans les airs au-dessus de la tête des Princes, au-dessus d'Aurélia. Le fier Génie se hâte de s'y rendre.

Les Etoiles réparoient l'absen-

ce du Jour chassé par la Nuit, qui parut à son tour avec sa robe d'argent. Les Dieux étendirent entre la Terre & eux une sombre nuë pour se cacher aux yeux des Mortels. Il est arrivé plus d'une fois que lorsque les Dieux des Nations s'etoient ainsi assemblés dans les airs, les Peuples ont vû à travers la nuë qui s'étoit déchirée comme une Assemblée confuse de Combatans qu'ils avoient peine à discerner. Faciles à s'effrayer, ils croyent que les Malheurs & les Guerres sanglantes leur sont prédits. A cette fois ils eussent pû en tirer un triste augure. L'événement eût répondu à leurs alarmes, quoiqu'il eût dû sembler que la Joie passant de la Terre dans les Airs promettoit des jours heureux. Mais souvent derriére un beau Jour le triste Avenir se cache, & prépare les maux.

Sous la main des Dieux les nuës prenoient mille couleurs diverſes, mille figures différentes. Là, elles ſe façonnent en Chars éclatans, en Caléches galantes : ici en Gondoles ornées de Voiles d'une couleur de roſe vermeille, en Nacelles, au haut deſquelles flottent mille riches Banderoles.

Autour de la vaſte Place qu'occupoient les Dieux, des nuës diſpoſées comme de hauts Murs & pareilles aux glaces les plus éclatantes, ramaſſoient la lumiére des Etoiles & de Diane qui n'avoit jamais eu tant d'éclat. Un jour charmant éclairoit ce Cirque admirable & immenſe. Les nuës ouvertes dans les quatre coins donnoient entrée aux haleines des Vents ; leurs ſoufles ménagés alloient animer toutes ces figures infinies en nombre.

D'un côté on voyoit ſur le Sol ſolide

ſolide d'une nuë glacée, des Traîneaux rapidement emportés. Plus loin les Dieux des Iſles & des Riviéres, couronnés de roſeaux dans leurs Bateaux dorés, & peints de mille couleurs, dans leurs Canots admirables & déliés ſur leſquels étoient des Paraſols précieux, dans leurs Chars formés par des Conques plus belles que la nacre, & que la perle, ſe faiſoient traîner par des Dauphins bondiſſans, par des Crocodiles qui gémiſſoient comme des enfans plaintifs, par des Baleines qui faiſoient avec leurs narines un flux & reflux de l'onde, par des Monſtres Marins aux yeux enflammés, aux bouches fumantes. Célébre Ville de Neptune, tu ne vois rien de ſi beau dans ton Golphe, lorſqu'une Flotte gracieuſe de mille Poupes dorées ſortant de tes Canaux

nombreux accompagne leur Prince, qui vient au nom de l'Etat époufer Amphitrite, & lui donner l'Anneau nuptial ; tandis que les Nymphes de la Mer dans leurs grottes profondes, ou fur la furface des Eaux dans les Plages lointaines, vont célébrer la fête de leur Reine.

Dans l'éloignement, d'autres Dieux avoient élevé des Pyramides, dont la hauteur fe perdoit dans les Cieux. De monftrueux Coloffes du plus bel albâtre s'élevoient fur leurs piédeftaux d'agathe magnifique, que varioient mille veines d'or. En comparaifon de ces figures énormes, le célébre Apollon de Rhodes, quoiqu'entre fes jambes écartées il vît paffer les plus gros Vaiffeaux, n'étoit qu'une ftatuë ordinaire. Un Mont plus prodigieux qu'Atlas, façonné en figure de puiffant

Génie, portoit sa tête jusqu'aux Astres. Sur la vaste paume de sa main droite, il tenoit une grande Ville, (a) (la Terre n'en voit point de pareille en grandeur) & de sa main gauche il formoit un Mole qui fermoit un Port rempli des plus gros Vaisseaux.

Dans un autre endroit, les Dieux avoient répandu de vastes Campagnes, des Forêts profondes dans lesquelles les bêtes timides fuyoient devant les Chiens qui remplissoient les bois de leurs clameurs. C'étoit une chose admirable de voir comment l'haleine des vents qui fournissoit la vie à toutes ces figures diverses, précipitoit la fuite du Cerf agile, dont le bois reluisoit comme l'E-

(a) On proposa à Alexandre de lui faire une Statuë du Mont Atlas. D'une main elle eût tenu une Ville, & de l'autre une grande Riviére.

méraude, & du lourd Sanglier emporté à travers les Ravines escarpées.

Mortels, voilà ce que nous sommes. Un peu de vent enfle nos fibres & nos ressorts fragiles. Un soufle léger anime nos corps, qui ne sont qu'une vapeur un peu plus condensée, qui ne (*a*) sont qu'un nuage à qui le Ciel a donné un peu plus de consistance. Voilà ce qu'est tout ce vain spectacle de la Nature, dont les objets divers, comme phantômes légers, se dissiperont bientôt avec les momens qui les ont

(*a*) *Mortales! Paribus rerum sic vivimus, umbris.*
Inspirat vitam totos infusa per artus
Aura levis, teretesque fibras duramque corda,
Nebula particulas veluti solidescat inertes.
Sic creat aut terras tenues formasque vagantes
Natura & scindenda modò spectacula fingit,
Fabula mendaci dum ludit imagine veri.

vûs; la même Fable, ou le même jeu fournissant tous les jours de nouvelles chiméres. (*a*)

Le spectacle des Dieux fuyoit avec la nuit devant le Soleil, & fit avec elle le tour de la Terre, jusqu'à ce qu'il revint sur Orléans, où il se dissipa entiérement au-dessus de la sombre nuë qui l'avoit caché aux yeux des Humains; & qui demeurant encore étenduë dans les airs, voiloit le Ciel & les Etoiles.

Cependant l'Empereur & les

(*a*) *Spiritus pertransibit in homine, & non subsistet. Ventus est vita nostra, & vapor ad modicum parens. Præterit figura hujus Mundi.*

Si ascenderit in Cælum superbia hominis & caput ejus nubes tetigerit .... qui cum viderant dicent: Ubi est? Velut somnium avolans non invenietur, transiet sicut visio nocturna. Job. 20. *& in Scrip. passim.*

A conspectu (Domini) *fugit Terra & Cælum, & locus non est inventus eis.* Apocal. 20. *Vide* 2. Petri.

Et omnis Insula fugit, & Montes non sunt inventi. Ibid. 16.

Princes Etrangers faisoient de vains efforts pour fléchir l'esprit obstiné du Duc de Bedfort, pour le porter à relâcher de ses prétentions, à écouter des propositions raisonnables, à prolonger la Tréve ; tout étoit inutile. L'Anglois se montroit inéxorable ; & malgré tous ses détours, laissoit voir aux yeux perçans des Princes l'ambition qui le dévore, & le dessein qu'il poursuit nuit & jour de faire passer la France entiére sous son joug.



CHANT VII.

L'Amour avoit attendu cette nuit pour exécuter ses desseins, & tenir la promesse qu'il avoit faite au Fils de l'Océan. Le Démon perfide vole vers les bords de la Vienne où le Monarque François passoit dans son Char à la lumiére des flambeaux qu'on avoit allumés pour chasser la Nuit obscure. Avec le Prince étoit Clermont. La Trémoüille, tu y étois aussi, & toi fidéle Tanneguy, le sincére ami de ton Maître. Jamais plus sombre Nuit n'a couvert la Nature, disoit le Roi des François. Le Ciel ne brille point de ses feux accoûtumés. Je ne vois jamais l'obscure Nuit, je ne léve jamais les yeux vers le Ciel, que l'idée des choses surprenantes que le vieillard Arrisien me fit

voir, ne se retrace à mon esprit étonné. Ses paroles frappent encore mon oreille. Si nous n'arrivons point encore, je vous les raconterai, comme je vous l'ai promis, à présent que la vaste Campagne ne nous présente plus ses objets variés. Tanneguy s'informa des Conducteurs : Nous n'arriverons pas sitôt, lui répondirent-ils, nous venons de passer le Pont de la Vienne. Le Soleil qui s'est couché sans nuage, ne nous promettoit pas une nuit si noire. Dès que leur réponse fut entenduë, le Monarque commença ainsi.

J'étois dans ces Climats fortunés, placés entre le Rhône rapide & les hautes Pyrenées. Leurs Peuples fidéles s'armoient de toutes parts pour ma querelle, & me montroient un zéle qui ne restera pas sans récompense en des tems plus heureux. Dans un

voyage que j'y entrepris vers le Païs des anciens Arrisiens, j'allai poursuivre un jour sur les sommets applanis du haut Gebenna les Daims timides & les Sangliers de ses vastes Forêts. Tandis que de ses hautes cimes je regardois dans la plaine immense, que je prenois plaisir à voir la Mer au loin blanchissant, que je portois mes regards vers des Peuples divers, on me fit remarquer l'habitation champêtre d'un saint Vieillard située sur le penchant qui regarde la Valée riante. (a) Dans sa retraite profonde, où il vit ignoré, me disoit-on, il garde comme un Dragon vigilant ses précieux trésors, l'Innocence & la Vertu. La douce Joie est toujours dans ses yeux. Contemplant ses moissons jaunissantes, le doux fruit de ses travaux, il léve la tête comme

(a) Où est situé le Vigan.

un Roi fortuné & paisible. On dit que la Sagesse est descenduë dans sa demeure, & que le Ciel communique souvent ses secrets à cet innocent Habitant de la Terre.

Soit que le récit de son bonheur me ravît, tel qu'un jeune Arbre pressé par le feüillage épais des Ormeaux voisins cherche un heureux jour où dans un air plus libre il puisse placer sa tête verdoyante; soit que Roi sous un triste diadême que les Soins rongeurs, les Soucis inquiêts comme insectes importuns assiégent sans cesse, j'eusse envie de voir un plus heureux Roi couronné des mains paisibles de la Nature; soit que le Ciel eût mis dans mon sein ce désir pressant, je tournai mes pas vers la demeure du Vieillard, où nous arrivâmes bien-tôt, après avoir erré quelque tems dans ces lieux sauvages. J'ordon-

nai à ma suite de s'éloigner. J'entrai suivi d'un seul Écuyer sous le toit rustique. Nous vîmes le Vieillard dans le fonds de son jardin, distribuant à ses plantes les eaux fécondes. Dès qu'il nous eut apperçus, il se hâta de s'arranger avec décence, & précipitoit au-devant de nous sa démarche lente. Sur son front tranquille brilloit une simplicité majestueuse. Une liberté séante prêtoit à ses maniéres des graces naturelles. O Prince ! dit-il, en inclinant profondément sa tête vénérable, quel Hôte pour un si pauvre foyer ! Cependant ce n'est point sans les ordres du Ciel que vous êtes venu dans ces lieux reculés. Je fus surpris de n'avoir pû demeurer caché. Le témoin qui me suivoit s'éloigna de nous par mon ordre. Venez vous délasser, reprit-il, sur ce gazon, dans ce

cabinet de verdure, entre ces Orangers qui embaument l'air tout-autour ; car c'eſt-là ma plus riche demeure. Sur nos pas mille fleurs aux couleurs diverſes portoient ſur leurs tiges récentes leurs tréſors embaumés. Un calme heureux y annonçoit l'Innocence. Nous nous aſsîmes ſur l'herbe. Le Vieillard aimable fit ſervir une collation champêtre, & des fruits conſervés avec ſoin dans le froid hyver, & les premiéres libéralités du Printems ; tandis que dans des coupes de criſtal il verſoit un vin bel & pur comme l'onde claire, où pétilloient à tout moment des étincelles d'or. O ſage Vieillard! lui diſois-je, ô digne Habitant de ces lieux paiſibles ! une habitation ſi charmante feroit mes délices. Ici loin des Ennuis importuns je rendrois à mon eſprit toute ma liberté : ici tomberoient

tant de soins divers, poids assidu & insupportable ; & comme un homme délivré, je respirerois heureux en goûtant la pure lumiére du Ciel. Mais dans la suite quels plaisirs, quels assés dignes ouvrages rempliroient de si longs momens ? Hélas ! ne s'agit-il que d'oublier la vie comme dans un sommeil qui nous dérobe aux Soins pénibles ?

Il ne se sentit point offensé de mes paroles. La modestie étoit sur son front, & la douceur sur ses lévres. O Prince ! me répondit-il, je cultive le modique héritage que j'ai reçu de mes Ancêtres, qui rend à mes travaux de quoi fournir à mes besoins. Je tâche d'y faire habiter la Justice. Je n'y entends point les plaintes de l'Orphelin chassé. Tandis qu'assez d'autres s'empressent à se disputer l'Empire sur leurs Fréres,

la Providence m'a tenu dans ces lieux éloigné du reste de la Terre, où la cupidité & l'ambition font naître tous leurs divers tourmens, & les soins infinis dans lesquels ils s'affligent. Ici je vis pour le Dieu de mes Péres, pour le Dieu qui m'a formé. C'est mon Pére, & mon cœur attendri l'invoquera avec confiance. C'est mon Dieu, & je m'humilierai à ses yeux anéanti dans la poussiére. Mes premiéres & mes plus douces occupations seront de raconter ses merveilles, de publier sa miséricorde élevée jusqu'aux Cieux. Puisse sa crainte vivre toujours dans mon sein ! Avec elle je marcherai plus glorieux que si les Etoiles du Ciel formoient ma Couronne. Voyez ces Jardins & ces Champs que ma main cultive. Ils me fournissent & dequoi me nourrir, & dequoi m'occuper.

Je remplis quelquefois mon loiſir en liſant les Ecrits des anciens Sages de la Terre. J'y trouve comme dans de vaſtes déſerts des fleurs d'une beauté vive, des plantes ſalutaires. Mais que ſont-elles enfin, ces imparfaites idées de leur ſageſſe tant vantée ? Elles ſont pareilles à ces chiméres incertaines que la crainte fait naître aux yeux des Bergéres timides que le Maître de la Bergerie a laiſſées ſeules avant le jour. Tout leur paroît ou Monſtre, ou Spectre, ou Ennemi; juſqu'à ce que le Soleil, & la lumiére plus vive montre à leurs yeux réjoüis la Campagne riante, & l'aimable verdure. C'eſt dans les ouvrages de Dieu, c'eſt dans les vaſtes Cieux que je lis la magnificence de ſa gloire. Il l'a voulu ainſi ; & dans le moindre grain de la poudre légére, il a mis un

Pſal. 18.

poids insupportable aux Sçavans superbes, à ces Géans audacieux. Il a tissu un Labyrinthe dont ils ne sortiront jamais. Il a fermé toutes nos routes, pour ne nous laisser ouverte que celle qui méne à la Vertu, qui d'elle-même naît sous nos pas. La Vérité qui y conduit, brille éclatante comme le Soleil. Tel le Pilote observe, pour guider sa route, ou le Pole étoilé, ou le Midi lumineux.

Ibid.

J'écoutois attentif, tandis que comme une pluïe abondante il multiplioit ses paroles pleines de sagesse. O fortuné Vieillard! lui répondis-je, ta réputation est au-dessous de ta vertu. Je voi que la Sagesse est descenduë en ces lieux, & que le Ciel te l'a envoyée pour être ta Compagne fidelle. Puisse-t-elle te montrer tous les jours son visage ravissant, & t'enyvrer de

ses

ses attraits ! L'Eternel ne rejette point les priéres de l'Innocence: Elle est auprès de lui comme une Fille bien aimée, qui peut tout auprès de sa tendre Mére. O Saint Vieillard! porte-lui tes vœux en faveur de la France, & de son Roi infortuné. Jusques à quand sa main demeurera-t-elle appésantie sur nous ? Jusques à quand nous frappera-t-il dans sa colére comme pour nous détruire ? Sa volonté est-elle que je descende du Trône de mes Ancêtres, & que mon Peuple subisse le joug de l'Etranger ? Je sçai que du haut des Cieux il change les Rois & distribuë les Empires. Nous léverons de puissantes Armées, nous assemblerons toutes nos forces ; & d'un seul de ses regards il nous dissipera comme l'Aquilon dissipe la fumée légére. En ce moment je vis le Vieillard im-

mobile. Sa taille parut plus grande. Ses yeux ouverts sembloient lire dans l'avenir. Il fit entendre ces mots. O Prince ! avant ta venuë le son de tes piés avoit frappé mon oreille. O Roi des François ! j'avois entendu ta démarche. Ceux qui chantent comme dans la victoire, ceux qui triomphent comme s'ils partageoient le butin, seront humiliés, & la Fille désolée reprendra sa gloire premiére. Ainsi l'a dit l'Eternel. Ainsi l'a prononcé celui dont la miséricorde s'étend sur mille Générations. Tu posséderas le Trône du saint Auteur de ton origine. Tes Ennemis fuiront devant toi, comme si l'Ange du Seigneur les poursuivoit. Que le glaive dévore les Habitans de la Terre, & que la peste achéve ce que la faim n'aura point consumé. (a) Viens,

(a) Quelque tems après une cruelle peste

& je te ferai voir de plus grandes choses.

Ces accens majestueux se gravoient dans mon esprit d'une maniére ineffaçable ; & je demeurai saisi de respect, de crainte, & d'étonnement.

Je me laissois conduire; & cependant la Nuit répandoit partout son obscurité, & mille Etoiles brilloient sur nos têtes. Il me disoit plus doucement (car il n'étoit plus agité de transports divins): la Terre a disparu, & la Nuit couvre nos campagnes ; mais de quels feux admirables les Cieux, les vastes Cieux ne sont-ils pas allumés ? L'Eternel est au haut de l'Empirée, tandis que les Astres rayonnans, les Enfans de la Lumiére, (a) la Milice céleste

joignit ses ravages aux malheurs de la Guerre.

(a) *Cum me laudarent Astra matutina, & jubilarent omnes filii Dei.* Job. 38.

veille autour de son Trône ; jusqu'à ce qu'il soit ordonné à l'Astre du jour, dans lequel le Très-Haut a mis son Pavillon Royal, de commencer sa carriére brillante. Mais voyez cette affreuse Cométe à la lumiére sanglante, à la chevelure terrible, entre le Sagittaire & le Scorpion. Ses raïons sinistres annoncent les malheurs. Sur son vaste Globe cizelé par la main du Tout-puissant, les Destinées de la France sont gravées ; & les Idées du Créateur, avec les Images des choses futures y vivent animées d'un léger souffle. (*a*) Les Intelligences célestes

(*a*) L'Auteur avoit traité cet endroit-ci de deux façons : Voici la seconde. C'est-là qu'étoit le Berceau de la Nature & les ames qui devoient paroître dans l'Univers retenues alors dans une substance légére & déliée, jusqu'à ce qu'elles en fussent détachées pour habiter les corps mortels. Ainsi le gland du Chêne ouvrant son sein y montre l'Arbre qu'il va produire, développant déja ses espé-

viennent tous les jours en adorer les ſacrés caractéres, tandis que le Génie qui y préſide fait tourner la Planéte ſur ſon axe, & avec elle le crayon des Siécles à venir. Tel un Peintre habile, tel un Sculpteur célébre trace aux yeux de ſes Diſciples, qui s'efforcent de comprendre les premiers traits, le crayon informe des merveilles qu'il médite. Toujours ſuſpenduë dans les plus hauts Cieux, elle fuit les regards des Humains. Aujourd'hui l'Eternel a changé ſa route, & lui a commandé de s'approcher. O jeune Prince! les yeux du Tout-puiſſant ont tou-

rances & la ſemence qui lui eſt confiée.

On ſçait que Saint Auguſtin panchoit à croire que les Ames furent créées dès le commencement. L'Ame, dit-il, fut créée au moment & de la même maniére que le jour le fut au commencement des tems; & elle demeura cachée dans les Ouvrages de Dieu, juſqu'à ce que le Créateur la fit couler dans le corps qu'il forma du limon de la Terre.

jours été sur toi. Il t'a appellé à l'Empire dont tu te voyois si éloigné. Il affermira ton Trône. Il te délivrera de tes Ennemis. L'avenir obscur te sera dévoilé, & tu verras la suite de tes Enfans & de tes Successeurs. Reconnois, ô Roi, ses bienfaits. Rends-les à ton Peuple depuis si long-tems, ô Princes, la triste victime de vos fureurs.

Cependant il m'avoit conduit jusquau haut de sa maison dans un pavillon qui laissoit voir une grande partie du Ciel. O prodige ! J'en suis encore dans l'étonnement. La Planéte formidable étoit descenduë sous nos yeux, & nous présentoit son Disque enflammé. Un nuage épais ouvert seulement devant nous pour que nos regards pussent aller jusqu'à elle, la cachoit au reste de l'Univers. O sage Vieillard ! m'écriai-

je, quel miracle frappe mes yeux épouvantés! Quel charme a tiré des Cieux cet Aſtre ? Quelles ſont ces figures animées & vivantes que je voi naître ſur ſa face éclatante ? (elles reſſembloient à ces légéres images qu'on voit ſe peindre en un Globe de pur criſtal) Quelle eſt cette (*a*) Bergére, ſi cependant c'eſt une Bergére ? Quel eſt ce Troupeau timide qu'elle pouſſe devant elle ? Quoi ? Je voi les Légions de mes Ennemis miſes en fuite ! Leurs croix rouges les découvrent à mes yeux. Parle, ô ſage Vieillard, eſt-ce quelque Ange ſecourable que le Ciel doit m'envoyer ? Je vois encore un Roi victorieux ſur ſon Trône r'affermi. J'en vois un autre au ſombre & perfide regard: je le vois ourdiſſant en ſecret ſa trame dangereuſe, & tendant ſes

Charles VII. lui-même.

Louis XI.

(*a*) La Pucelle d'Orléans.

lacets sous les pas de ses Ennemis. Mais où s'est-il renfermé seul & sans suite, sans cour, sans amis, sans témoins ? Il n'a d'autre compagnie que les Soupçons importuns, les Soucis rongeurs, les pâles Alarmes. Un jeune Héros brille couronné des lauriers de la Victoire. Il porte sur son front la noble audace ; pareil au Coursier vainqueur de tous ses Rivaux qui paroît au-delà de la Borne, & levant sa tête aux erins ondoyants, respire le courage qui anime encore ses flancs généreux.

Charles VIII.

O Prince ! me dit alors le Vieillard, tu vois un de tes Neveux. Il poursuivra ses Conquêtes rapides jusqu'au Rivage Adriatique, jusqu'à la Mer de Sicile. Le bruit de ses armes ira jusqu'au Musulman effrayé ; & si ses Ennemis veulent lui fermer le retour, il ensanglantera sa route de leur sang répandu.

répandu. Il la ſemera de leurs cadavres épars. Donne ici des larmes à la triſte deſtinée de ſon Fils, (*a*) à ſa mort prématurée. Déja ſon Peuple chéri environnoit ſon Trône, comme un Autel protecteur. Déja ſon Sceptre fleuriſſoit dans ſes mains comme un Rameau verdoyant, comme un Lys qui dans ſon ſein ouvert montre ſon or précieux.. O France ! le Ciel te protége, & te chérit. Le Monarque qui ſuccéde remplit de ſi douces eſpérances. Il ſera le Pére de ſon Peuple. Voi comme il le regarde croître ſous ſes ſoins Paternels ; & comme il prête une oreille attentive au Miniſtre fidéle, (*b*) qui tel qu'une ſage Minerve lui fait goûter ſes

Louis XII.

(*a*) La poſtérité de Charles VII. finit dans la perſonne de ſon Petit-Fils Charles VIII. La Couronne paſſa à la Branche d'Orléans.

(*b*) Le Cardinal d'Amboiſe.

François I. conseils vertueux. Voyez ce noble Monarque qui s'avance contre un Rival trop heureux ; & cet autre qui périt dans un jeu, image de la Guerre, tandis que l'Hymen sous de tristes auspices couvre de son Voile doré les plus beaux des Epoux sur leurs Trônes réunis. Heureux, jeune Prince, quoique tu tombes au Printems de tes jours comme une fleur bien-tôt desséchée ! Heureux de n'avoir point vû tant de maux ! Heureux si ton sort est comparé à celui de ton Epouse infortunée (*a*) ! Ici le Vieillard leva les mains vers le Ciel, & soupira long-tems. O mon Pére ! lui disois-je saisi d'horreur, ô mon Pére ! quelle est cette sombre lueur qui éclaire ces Cadavres flottans sur le fleuve ensanglanté ? O vûë

Henry II.

François II.

(*a*) L'infortunée Reine d'Ecosse.

odieuse, s'écria-t-il ! O Nuit funeste, qu'un tourbillon ténébreux te dévore ! Puisses-tu n'être point comptée dans la suite des années ! (*a*) O Reine cruelle ! ô Prince insensé ! la Religion à qui tu veux sacrifier détourne avec horreur son visage sacré. Eplorée elle refuse à grands cris, elle rejette de toutes ses forces tes Victimes qu'elle abhorre. O Sion ! de quelle nuit épaisse Dieu te couvre-t-il dans sa colére ! Il a jetté dans la poussiére la célébre Reine des Peuples. Il ne s'est plus souvenu du scabeau de ses piés, & ton Dieu est devenu à ton égard comme un cruel Ennemi. A cause des péchés de ton Peuple, à cause des crimes de tes Prêtres cette grande playe t'a été faite. Ce scandale

Charles IX.

Jerem.

(*a*) *Noctem illam tenebrosus turbo possideat, non consultetur in mensibus.* Job. 3. La Nuit de la Saint Barthelemy.

sanglant à jamais a été mis à la porte. Race sanguinaire! c'est dans le sang le plus sacré qu'ils courent sanctifier leurs mains. Un Roi tombe sous un fer parricide. Encore, ô honte! un autre Roi est immolé. La France redemande son Pére, les larmes de son Peuple ne le rappelleront pas à la vie.

Henry III.

Henry IV.

Comme l'Astre de la nuit, qui se léve pour le Voyageur, & dissipe les horreurs des ténébres, une lumiére moins funeste nous montra ensuite un Homme impérieux qui défendoit le Thrône. Il le cimentoit avec le sang, & y plaçoit son Roi respecté.

Louis XIII. & son Ministre.

Aprés lui l'Astre des Destinées nous fit voir un Roi armé de puissance, couronné de splendeur. Vous voyez, me dit le Vieillard, le plus auguste des Rois. La Victoire lui portera des moissons de Lauriers. Il sçaura soûtenir seul

Louis XIV.

les efforts de l'Europe entiére liguée contre lui. Ses revers-mêmes (*a*) augmenteront sa gloire. Il s'éléve au-dessus de cent Héros qui l'entourent. Quels traits de grandeur porte un de ces Héros qui se fait distinguer ! Il ressemble à quelque Enfant des Dieux. Au son seul de ses Armes, les Rois pâlissent sur leurs Trônes, & verront leurs forteresses (*b*) s'ébranler. Un second paroît dans ses rets infaillibles embarassant & captivant (*c*) Bellone frémissante, accoutumant au joug Mars indompté. Qu'ils demeurent semblables ces deux Rivaux dans la carriére de l'honneur, aux célebres Ju-

(*a*) Par la fermeté avec laquelle il les soûtiendra.

(*b*) Monsieur le Prince, & Monsieur de Turenne.

(*c*) Métaphore prise de la maniére de combattre de ces Gladiateurs que les Romains nommoient Rétiaires.

meaux Enfans de Léda, qui partageoient la gloire & la renommée. Sur leurs pas marche un Sage qui porte à la Victoire un front plus grand qu'elle ? Celui-là un compas à la main, celui-ci l'amour des Soldats, & l'autre la terreur assûrée du Germain, & ce dernier porté entre les mains de la Fortune qui soûrit à son audace. La France qu'il a sauvée ne sçait que le couronner. (*a*) Sous ce régne fortuné tout brille d'un nouvel éclat. Les ouvrages de la Paix ne le cédent point aux exploits de la Guerre. Mille Vaisseaux sortent de nos Ports, & nous raportent les richesses des climats reculés. Les Arts, ces Génies aimables & bienfaisans volent de tous côtés sur nos Rivages chéris. Au pied des Pyrenées les deux Mers se joignent fé-

(*a*) Messieurs de Catinat, de Vauban, de Vendôme, de Luxembourg, de Villars.

parées envain par de longs espaces. Que de Bâtimens somptueux font briller leurs cimes dorées ! Dans cette vallée profonde la Nymphe de la Seine en pleurs demande quel Dieu supérieur lui enléve ses eaux. Elle les suit sur l'âpre montagne où elles sont forcées de monter. Elle les suit dans le large Canal porté sur ses ponts exhaussés. Marly.
Mais quelle est sa joye, lorsqu'elle se voit avec ses ondes jaillissantes dans les Jardins des Dieux, en ces vastes Jardins peuplés d'habitans enchantés, tels que ceux que la Fable dépeint, lorsque Deucalion surpris de ses propres miracles vit naître de ses pierres informes des Hommes qui respiroient l'air, & faisoient voir dans leurs yeux animés un feu récent & une naissance nouvelle ! L'Idolâtre étonné croiroit que la terrible Egide a passé dans ces Forêts,

&a fixé dans la pierre les piés des Habitans disperſés, & les Faunes, & les Sylvains, & les Nymphes qui voudroient ſe cacher aux yeux qui les ont ſurpriſes.

Versailles.

Vois-tu, ô Roi des François! ce Pontife auguſte environné d'un Peuple avide d'entendre? Sous ſa Mitre ſacrée, il ſemble le Docteur de l'Univers. Son langage eſt ſplendeur, ſa parole eſt magnificence. Il eſt digne de recueillir (*a*) les traces lumineuſes que l'Eternel a laiſſées dans tous les Siécles. A ſes côtés un autre Pontife ôte à la Vertu ſon voile nuiſible. Il en découvre tous les charmes. Il la prend par la main, & l'introduit à la Cour des Rois. Ses paroles ſeront comme les pleurs de l'Aurore ſur l'herbe naiſſante. Elles ſeront ſemblables aux tranquilles

(*a*) Monſieur de Meaux, & Monſieur de Cambai.

eaux du Méandre, qui dans leurs détours infinis entendent ſur leurs Rives fleuries les Cignes mélodieux.

O François! l'une & l'autre gloire vous ſera duë ; ſoit que dans vos écrits la grandeur à l'origine céleſte vous plaiſe davantage, ſoit que vous aimiez mieux la beauté aux graces maîtreſſes des cœurs.

Cependant la Planéte hâtant ſa révolution animoit les Années à venir. Une lumiére pure telle que celle de l'Empirée ſe levoit ſur le Trône François. Voyez, continua le Vieillard, voyez les faveurs du Ciel ſe fixer à jamais ſur le Trône de ſaint Louis. La Vertu y eſt aſſociée. La Sageſſe ſous la figure d'un Vieillard vénérable habite au pied du Trône, & le Roi qui y eſt aſſis eſt le Paſteur & le Pére de ſon Peuple. L'éclat paiſible de ſon Diadême donne un prin-

Louis XV.

Mr. le Cardinal de Fleury.

tems perpetuel aux Champs fortunés qu'il tient sous son sceptre florissant. Si Bellone & ses nuages confus viennent troubler de si beaux jours, il aura bien-tôt dissipé l'orage. Il envoyera ses Légions invincibles passer le Rhin, traverser les Alpes, & presser de toutes parts l'Allemagne alarmée dans toutes ses vastes contrées. La Guerre, ce Monstre qui une fois échapé ne connoît plus de frein, obéïra au nœud impérieux qui sçait la captiver, & la Paix ramenée presque dans l'instant, & portant sur ses aîles l'Alliance désirée, (*a*) renaîtra brillante comme le Soleil au milieu de sa course. Le Rhin accoutumé depuis si long-tems à porter à l'Océan avec ses flots le murmure & les frémissemens des deux Peuples toujours prêts à

(*a*) Voyez dans le cinquiéme Chant l'entrevûë de l'Empereur avec le Duc de Berri.

s'entredéchirer, aimera également l'un & l'autre de ses Rivages, & verra le Germain invincible redevenu enfin après tant de Siécles le Frére du Gaulois belliqueux. (a) Il le verra se remettre avec une pleine confiance à la foi de son nouvel Allié ; & dégarnissant sa Frontiére, déposer en ses mains les clefs de ses Villes, comme sur un Autel inviolable. O France ! tu es défenduë par les sommets glacés des Pyrenées & des Alpes jusques aux Cieux élevées, par les deux Mers & leurs gouffres profonds. Le Peuplier glorieux & le Laurier immortel forme sur toutes tes Rives une haye impénétrable & redoutée. Je vois encore la Justice borner tes limites, & tracer autour de toi son enceinte respectée,

(a) Quelques Auteurs croyent que les Germains ont été appellés ainsi par les Latins qui les appelloient les Fréres & les Germains des Gaulois.

(*a*) si digne de la grandeur de ton Roi, de la haute sagesse de son Ministre & de la majesté de son Empire.

(*a*) Heureuse est la République qui a la Justice pour limites, disoit Pompée contre ce qu'un Roi de Sparte avoit dit qu'heureux étoit l'Etat dont les frontiéres avoient pour bornes la Pique & l'Epée.

L'Auteur en m'envoyant ce morceau que je lui avois demandé, y ajouta ce vers de Virgile.

Et mihi præteritos referat si Jupiter annos ;
Qualis eram , &c.
Interea ventura gerens annosque sequentes ,
Volvitur astrum ingens ; hic lux purissima
Olympi ;
Illustrat solium Francorum. En aspice Regnum,
Ut viget assiduâ curâ cælique favore.
Hîc sociam regni Virtutem , hîc dum senis
almi ,
Assistit placidum referens Sapientia vultum ,
Sublimem in solio Pastorem cerne Patremque,
Seu puro affulget Diademate sidus amicum ,
Exortum populis , seu ditat vere perenni
Gallica quæ Sceptro fovet ac beat arva vi-
renti.
Si Bellona furens nimbo se obvolverit atro
Nigram hyemem pellet citius solemque reducet.
Littora ad Eridani simul & trans flumina
Rheni
Bella gerat mala, queis omnis Germania latè

Le Roi des François racontoit ensuite comment la nuë épaisse se raprochant, se referma tout-à-fait & de son voile impénétrable couvrit l'Astre merveilleux, comme le rideau qu'on tire sur la scene, & sur

Palleat & vastis penitus turbetur in arvis.
Bellum atrox, monstrum quo non immitius ullum est
Aut freni magis impatiens ubi carcere rupto
Grassatur tamen incassum effera colla rebellans
Et dura imperia admittet nodosque valentes;
Almaque pax aderit Phœbeo illustrior orbe
Et niveis alis optataque fœdera portans;
Rhenusque Oceano solitus vehere omnibus undis,
Insanos fremitus populorum æstusque feroces
Stagnanti Rivo jam littus pascat utrumque
Germanumque suum Fraterna in fœdera cernet
Cum Gallo redeuntem & amantem tradere sese
Et fines vacuos atque oppida Relligioni
Jurata fidei velut inviolabilis ara.
Inferni superique Maris munimine tuta
Gallia Pyrenen atque altas objicis Alpes;
Littoribusque tuis septum immortale locarum
Populus herculea & circum undique plurima laurus;
Et te jus sanctum lustravit limite puro
Quem velis imperii & majestas splendida Regis.

ſes décorations diverſes. Ainſi, s'il eſt permis de comparer les grandes choſes aux petites, ainſi en ſon cabinet obſcur un Diſciple d'Hermés nouveau Prométhée par un feu comme dérobé du Ciel fait paroître toutes les fleurs du Printems en les r'animant de leurs cendres renfermées dans ſes phioles de criſtal. Alors paroiſſent aux yeux étonnés les nébuleuſes idées, les phantômes légers de la Tubéreuſe à la haute tige, du Lys Royal, & de la Roſe aux piquantes épines, & de la tendre Anémone qui craint encore de s'épanoüir même après ſa ruine, juſqu'à ce que ces pâles ombres, ces manes légers s'évanoüiſſant bien-tôt, ſe baiſſent & ſe perdent de nouveau ſous leurs cendres.

CHANT VIII.

LE Monarque des François parloit encore, lorſque dans ſa ſuite nombreuſe on entendit de toutes parts qu'on s'étoit égaré. Comment nos yeux ſe ſont-ils trompés, diſoient-ils? Nous voici arrivés dans un pauvre Village appellé Fromenteau. Deux heures entiéres ne ſuffiroient pas pour nous remettre dans notre chemin. C'étoit l'Amour qui avoit égaré le Monarque. C'étoit lui qui, lorſque les deux chemins s'étoient offerts, avoit caché le véritable, & ſous d'épaiſſes ombres l'avoit dérobé aux yeux. Le Prince, malgré l'obſcure nuit, veut continuer ſa route, & ordonne d'aller le reprendre.

Le perfide Démon, qui voit ſon projet prêt à avorter, ne s'oublie

pas. Déja les Chevaux frapés faisoient tourner le Char dans le sentier pénible. L'Amour se place sur le timon, qui se brise sous les efforts du puissant Dieu. Puisqu'il plaît ainsi à quelque Génie Ennemi, dit le Roi, en se débarassant du Char fracassé, n'allons pas plus loin. La Trimouille, écoute, renvoye mes Gardes. Défends à ceux qui resteront, de dire qui nous sommes. J'ai souvent pris plaisir à errer ainsi, & à me mêler avec les heureux Habitans des Campagnes, sans me faire connoître & sans porter parmi eux l'embaras d'une grandeur gênante. Réservés sans doute à de plus grands travaux, essayons le léger ennui qui nous est préparé. Une nuit a bientôt disparu pour faire place au jour qui doit suivre. Qui est-ce qui craindroit de se faire un jeu d'une peine légére ?

Le Monarque, en parlant ainſi, avoit tourné ſes pas vers le Château qui domine le Village. Un vieux Domeſtique fidéle ſerviteur de ſes Maîtres vient au bruit, & demande ce qu'on veut à une heure où la Nuit noire depuis long-tems avoit répandu le ſilence ſur la Terre, & alloit bientôt amener le Repos. Ce ſont des Voyageurs égarés dans la nuit, lui répond-on, qui prient qu'on leur donne le couvert. A ces mots la porte s'ouvre, en rendant ſur ſes gonds un long & ſiniſtre gémiſſement. Le Maître eſt abſent, dit le ſage Domeſtique. Il n'y a dans la maiſon que ſa jeune Sœur, ſous la conduite d'une vieille Parente. Cependant peut-on ne pas vous recevoir ? C'eſt ici la ſeule Maiſon qui puiſſe vous loger. Tout le Village n'eſt habité que par des Payſans miſérables, retirés dans

leurs Mazures couvertes de chaume.

Au bruit qui se faisoit dans la Cour, la belle Fromenteau quitte avec précipitation son ouvrage auquel elle étoit assiduë en la compagnie de la vertueuse Sorel. Les pelotons de ses belles laines se répandent de tous côtés dans la chambre. O ma Mére! s'écrie-t'elle, c'est sans doute mon Frére qui est de retour. Je cours l'embrasser, & je vous l'améne. Dans ce moment entra Dervieux, celle de toutes ses filles qu'elle chérissoit davantage. Mon Frére est de retour, chére Dervieux, lui dit-elle. Parle, que veulent ces sombres nuages répandus sur ton visage? Il semble que tu as à nous annoncer quelque chose de fâcheux: Vos yeux vous trompent, lui répondit Dervieux en soûriant. Des Voyageurs égarés dans la Cam-

pagne demandent à être reçûs. Le Char dans lequel ils étoient traînés s'est brisé près du Village. Il est facile de juger à leur air & à leur suite que ce sont des Gens de grande naissance.

Il faut les recevoir, répondit la vertueuse Tante. Allez leur préparer leurs appartemens. Allez donner vos ordres pour tout ce qui pourra être servi à ces nouveaux Hôtes. Et vous, chére Agnés ma Fille, ce sera sur vous seule que dans l'absence de votre Frére roulera le soin de les recevoir, & de les entretenir; car pour moi les incommodités de mon grand âge me condamnent à une retraite entiére. Je vous vois déja quelques embaras timides, qui ne vous rendront que plus aimable; si cependant vous sçavez éloigner de vous la timidité grossiére. Que ces Etrangers jugent en vous voyant

de ce que vous êtes, de votre naissance & de votre éducation. Ah ! ma Fille, bientôt l'Hymen sans doute allumera pour vous son flambeau. Puissent alors les graces de vos maniéres, puisse la sagesse de vos paroles vous assûrer le tendre amour de votre Epoux ! Puissent ses Amis respectueux dire entr'eux, après vous avoir vûë : Le Ciel a donné à cet Epoux une Femme parfaite. Quels sont les ennuis que sa présence aimable ne dissiperoit pas ? Elle est dans la maison de son Mari comme un Oranger au riche feüillage qui réjoüit les yeux par son éternelle verdure. C'est pour toi seule, ô ma Fille ! que je retarde de vieux jours qui se précipitent. Tu es mon seul trésor, tu es la seule lumiére qui réjoüit ma vieillesse. En disant ces mots, ses yeux se remplissoient de larmes ; & elle embrassoit l'aimable Fille en la tenant pressée sur son

ſein, comme ſi elle eût dû la perdre pour long-tems, comme ſi elle recevoit ſes tendres adieux. La jeune Fromenteau elle-même ſentit ſon cœur friſſonner trois fois d'une crainte inconnuë. Après avoir donné un baiſer à ſa chére Tante, elle parut dans ſa démarche légére comme la Colombe la plus chérie qui préſente au Soleil ſes plumes d'or, & ſe proméne ſur les toits vernifſés. Acanthe, la fidelle Acanthe, demeure auprès de la vertueuſe Sorel. Chére Acanthe, lui dit-elle, je vois bien que mon eſprit ſe reſſent des infirmités de la vieilleſſe. Malgré moi mes yeux ſe rempliſſent de larmes. La foible vie qui ſe cache dans mon ſein glacé ne tardera guére à ſe diſſiper. Si mon ſouvenir t'eſt cher, aye ſoin après moi de ce tendre Enfant. Elle ſera ſans ſecours & ſans expérience. Puiſſe ſa beauté ne point faire ſon mal-

heur! Qu'elle se souvienne de mes leçons, qu'elle se souvienne aussi de sa chére Adelaïde. En parlant ainsi, elle répandoit encore des larmes. Elle se léve pour aller recevoir les Etrangers. Acanthe la conduit & la soûtient dans sa démarche pénible; tandis que la belle Fromenteau, qui avoit passé dans son appartement, mettoit à la hâte sur sa tête son plus beau voile, & se faisoit donner une robe plus séante. Accompagnée de sa chére Dervieux, elle entre dans la salle où les Hôtes avoient été conduits, où Adelaïde les avoit déja reçûs. Ils se lévent aussi-tôt, & s'avancent au-devant d'elle, surpris comme si une personne Céleste se fût montrée à leurs regards. Belle Fromenteau, tu parûs en ta taille avantageuse comme le haut Cyprès. Tu parûs comme la Rose précoce, qui annonce

la saison nouvelle, & se montre sur sa haute tige dans les jardins encore dépoüillés. Tu répondis avec sagesse, une pudeur modeste tenoit tes yeux baissés. Tu les ouvris ensuite avec grace; ils (*a*) parurent remplis de la pure lumiére du Printems. Tes Hôtes te placérent sur le plus beau siége aux côtés d'Adelaïde. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ta beauté. Ils ne pouvoient en retirer leurs yeux. L'aimable Innocence est sur son front, disoient-ils en eux-mêmes. Toutes les graces sont sur ses lévres. Ses paroles sont pleines de sagesse. Elle joint l'esprit à la beauté.

Non, vous n'êtes point une Mortelle, lui disoit le Monarque François. Reine sans doute de mille Génies qui vous servent & qui

(a) *Vivo igne & lumine puro Fulserunt quali ver gratius Æthra serenat.*

vous obéiſſent, vous avez établi ici votre Empire. O ! qui que vous ſoyez, Mortelle ou Déeſſe, traitez favorablement vos Hôtes, que d'heureuſes ténébres ont égarés & conduit ſur vos bords. La belle Fromenteau, répondit en ſoûriant : Les lambris communs ſous leſquels vous êtes reçûs ne vous montrent que trop que vous êtes chez une Mortelle. Elle ſe tût, & rougit encore d'en avoir peut-être trop dit. Je connois mieux votre ſort, reprit Clermont, Princeſſe infortunée, objet de mille Rivaux. Un Ennemi vous retient captive en ces lieux reculés. Parlez, nous ſçavons des paroles qui peuvent diſſiper tous les charmes, & nous avons aſſez de courage pour ſurmonter tous les obſtacles que votre Ennemi pourroit oppoſer à votre délivrance. Ah ! généreux Chevaliers, reprit-elle, vous péri-

riez

riez tous dans votre entreprise téméraire. Le Tyran qui me garde se joüe de tous les efforts humains.

Tel étoit le langage que tenoient à la charmante Fille ses illustres Hôtes. Tel le Berger dans le Bois pendant les soirées nouvelles du Printems excite par le son de son chalumeau le Rossignol qui se tait, & lui arrache son tendre ramage. Ou tel le ciseau du Sculpteur ajoûte encore les derniers agrémens à la Statuë d'une Nymphe qui sembloit être achevée.

Tandis que sur cet aimable entretien la Nuit précipitoit ses sombres momens, dans la salle voisine on dressoit la table. Dès qu'elle fut couverte de ses mets, la Compagnie alla s'y placer. Les jeunes Pages se montrérent. Tu parûs, blond Hyppolite, & toi riant (a) Clermont & toi le plus beau

(a) Clermont Tonnerre.

de tous, & le plus chéri de ton Maître, aimable Durfort. Mais ce n'étoit plus toi. Tu dormois parmi les Equipages, assoupi par l'Amour même qui t'avoit dérobé ta figure. Lorsqu'il se regardoit dans les glaces, il se plut lui-même à se voir ainsi déguisé sous tes traits charmans. Il avoit ton front d'albâtre, tes vives couleurs, ta longue chevelure de couleur de fleur d'Hyacinthe, & ta démarche active.

Sous ce déguisement le Dieu perfide présentoit les Coupes, & versoit la liqueur vermeille. Il avoit mêlé son poison le plus subtil dans celle qu'il présenta au Monarque. A peine le Prince, après avoir reçû dans son sein la liqueur empoisonnée, eut-il levé les yeux sur la belle Fromenteau, qu'il sentit un feu inconnu dans ses veines. Son cœur s'attendrit,

ſon viſage s'enflamma, ſes yeux animés, n'eurent plus de regards que pour elle. Il s'enyvre à longs traits des charmes divers qui s'impriment dans ſon ame, ſoit que dans un timide embarras la belle Fille choiſiſſe les aimables réponſes qu'on lui arrache, ſoit qu'elle léve ſes yeux remplis de douceur & d'une vive lumiére, ou qu'elle les tienne baiſſés, plus parée de ſa modeſtie que d'un voile d'or, ſoit qu'avec un ſoûrire gracieux elle ouvre aux Amours & aux Graces ſes lévres de roſe (a).

Elle-même reſſentit bientôt de pareilles ardeurs. Le beau Page, qui recéloit le perfide Génie, avoit

(a) Il y a dans le Latin : Soit qu'avec un ſoûrire aimable elle ouvre ſa bouche comme une Roſe nouvelle, par laquelle elle attire mille Graces, & tout un eſſain d'Amours.

Seu riſu amabile pandens
Ora Roſam veluti grato ſplendore recentem
Quâ veneres mille examenque acquirit Amorum.

passé de son côté. Avec la liqueur elle avoit reçû dans son ame le dangereux poison. L'Amour même de sa baguette invisible la frappa sur le sommet de la tête. Aussitôt un léger nuage descendit dans ses yeux. L'Enjouëment s'y peignit comme la lumiére d'une lampe dans la vague incertaine. L'amour du plaisir vint la réduire. La confiance couvrit sa timide pudeur. Elle se glorifie dans sa beauté; & son ame charmée s'enyvroit de l'encens flateur qu'on lui présente. Ainsi avant le retour des Pleïades, Flore trompée par quelque beau jour ose se montrer avec sa robe semée de couleurs diverses. L'Hyver aux rides glacées reparoît bientôt, la Déesse effrayée se renferme, & toutes ses espérances périssent dans un moment.

La belle Agnès levoit les yeux sur le jeune Monarque, dont elle

entendit bientôt les regards ; & cependant le feu secret qui la brûle s'augmente à tout moment dans son cœur. Les vins les plus rares, conservés avec soin depuis plusieurs années, furent servis. La charmante Fille prit elle-même la Bouteille dans sa main, & en versa à tous ses Hôtes, semblable à une Naïade gracieuse. Les flots du vermeil Breuvage tomboient de sa belle main dans le pur cristal. Seulement, lorsqu'elle en versoit au Roi, son embaras parut, & à sa main incertaine, & dans ses yeux qu'elle baissa aussitôt.

O la plus belle des Filles! lui disoient ses Hôtes, rien ne manqueroit plus aux plaisirs que votre présence fait naître en ces lieux, si nous pouvions entendre les accens de votre voix! Car voyons, disoient-ils en eux-mêmes, si quel-

que grace a pû échapper à cette Fille divine. Elle ne se fit pas prier long-tems. A ses tendres accords entendus dans un profond silence, aux cadences légéres de sa douce voix, tous les Conviés faisoient paroître sur leur visage le charme vainqueur qui tomboit dans leur ame.

Elle chantoit ainsi. Chantons la paix & le repos dont on joüit dans les Campagnes. Leurs heureux Habitans voyent couler dans un cours paisible leurs jours fortunés avec les clairs ruisseaux qui partagent leurs prairies fertiles. Chantons aussi Bacchus Pére du sage Enjouëment & de l'aimable Confiance, nous encourageant parmi nos Conviés, & de sa liberté couvrant le doux tumulte des Festins. Elle chanta ensuite les Ris & les Jeux épouvantés de toutes parts par la Guerre, & recueillis

par les Buveurs ſous leurs treilles. Elle chanta enfin la gloire des Guerriers. Sur qui une belle Fille attachera t'elle les yeux, diſoit-elle? Pour qui fera-t-elle des vœux ſecrets? C'eſt pour ce jeune Lion qui revient des champs de Bellone, & porte ſur ſon front généreux le mépris de la mort, & l'ardeur pour la gloire. Dans ſon foyer obſcur il n'attendra point la fin de ſes jours languiſſans. Il les ſacrifiera à ſa Patrie. Il les donnera à ſon Prince. En chantant ainſi, elle détournoit les yeux; mais ſon cœur ſçavoit bien à qui elle eût voulu adreſſer ce langage.

On quitte enfin la table, & tous portent à la belle Fille qu'ils environnent le tribut des louanges diverſes qu'elle avoit méritées. Mais bien-tôt Adélaïde ſe léve, & après avoir ſalué tous ſes Hôtes, après leur avoir ſouhaité qu'un doux

sommeil vienne les refaire de leurs fatigues, elle se retire, & amene avec elle son admirable Niéce.

La jeune Fromenteau court se renfermer dans son appartement. Là dans un silence profond, elle rappelle en son esprit ses divers entretiens. Elle condamne en rougissant encore, & son timide embaras, & son silence. De tant de pensées qui s'offrent alors, elle eût voulu qu'au moins quelques-unes se fussent présentées à son esprit, lorsqu'elle étoit parmi ses Conviés. Ensuite en quittant son voile, elle regarde dans la glace fidelle de ses miroirs, si elle avoit mérité de plaire. Elle projette de se parer de ses plus beaux atours, si le Soleil lui fait encore revoir ses Hôtes; mais n'osant se flater de cette vaine espérance, elle hait sa solitude. A quoi me sert ma jeunesse & ma beauté, disoit-elle,

si je l'ensevelis dans ces déserts inconnus ?

Belle Fromenteau, lui disoit Dervieux, dans quelle rêverie profonde paroissez-vous plongée ? Que vous est-il arrivé dans ce repas où j'ai vû les yeux de tous vos Hôtes attachés d'admiration sur vous ? Si vous vous reprochez ou quelque discours timide, ou d'avoir montré quelque embaras incertain, il a été couvert & reparé avantageusement par toutes vos graces. Chére Dervieux, lui répondit en rougissant la jeune Fromenteau, il est difficile qu'une jeune Fille ne montre quelque embaras parmi des Etrangers. Ne crois-tu pas qu'ils le pardonnent à ma jeunesse ? C'est ainsi qu'elle dissimuloit la vive blessure de son cœur.

J'ai eu une pensée, lui repliqua sa chére Dervieux qui en

ſoupçonnoit davantage. Votre Frére aura vanté votre rare beauté parmi ſes amis, dont quelques-uns ſeront venus ici pour la connoître par eux-mêmes ; car ces lieux reculés ne ſont le chemin de nulle-part. A votre tour, quel eſt celui qui plairoit le plus à vos yeux ? La belle Fromenteau ſe plut à cette penſée, & l'approuva dans ſon ame. Couchons-nous, dit-elle enfin, tu ne ſçaurois croire combien je ſuis laſſée de la gêne où m'ont tenuë ces Etrangers.

Dès que ſon lit l'eut reçuë, elle ſe livra à toutes ſes idées. La flateuſe image de ſon Amant étoit ſans ceſſe préſente à ſon eſprit. Elle ſe repréſentoit la jeuneſſe floriſſante du Prince, & ſon air de grandeur qui ſembloit l'annoncer, & ſes yeux remplis de feu, & la nobleſſe de ſes maniéres.

Hélas ! difoit-elle, il tenoit fans ceffe les yeux attachés fur moi ! S'il reffentoit les mêmes ardeurs, fi c'étoit celui qui m'eft deftiné pour Epoux, fi mes jours unis aux fiens m'attachoient à lui jufqu'à la mort qui nous renfermeroit enfuite dans le même tombeau ! O Ciel ! puiffes-tu m'être avare de toute autre faveur, fi tu remplis aujourd'hui le défir de mon ame !

Elle paffoit ainfi les fombres momens de la nuit, pareille à la fidelle Tourterelle qui remplit fon nid de fes gémiffemens fecrets, & attend avec impatience de voir renaître l'Aurore, pour aller chercher fa tendre Compagne, & du haut des Ormeaux des Forêts la rappeller de fes cris redoublés.

Le Démon cruel qui perfécute jufqu'au bout, le Démon perfide dont les preftiges font infinis, mé-

ditoit encore une nouvelle trahison contre la Fille innocente. Il s'étoit insinué dans la chambre où elle repose. Lorsque la nuit ne voyoit point encore le terme de sa carriére, il se change en oiseau nocturne, & vole pareil à la chauve-souris. Il se place sur la tête de la belle Fromenteau, qu'il couvre de ses sombres aîles. Un léger assoupissement s'empare de la belle Fille. Le Sommeil, au crêpe sombre & délié, enveloppe ses sens. Elle croit être sur les Rives fleuries, sur la verdure naissante, dans les Jardins enchantés, dans les Bois ombrageux. Elle croit voir une jeune Bergére, qui tantôt cueille les fleurs vermeilles, & tantôt accordant sa voix au son d'une Musette fouloit sous ses pieds l'herbe nouvelle. Tels étoient les accens qui sembloient sortir des lévres de la Bergére. L'Amour les formoit lui-même.

J'ai vû seulement l'Amour. Sa beauté m'a ravi. Le Ciel n'a rien fait de si beau que cet Enfant gracieux. Rien de si charmant ne brille sur la Terre, n'est caché dans le sein des Ondes. Son soûrire est pareil à la lumiére de l'Aurore, qui dissipe la Nuit, qui dore les Cieux. Nymphes, venez le voir sous ces feüillages verds dans ses réduits secrets. Comment peut-on dire qu'on doit se garder de lui ? Il n'a d'autre soin que d'assembler en se joüant les liens de Rose qu'il nous prépare, & de composer les charmes divers qu'il veut répandre sur tous nos momens. Montre-toi seulement, gracieux Amour, la victoire te sera facile contre le Chagrin austére, le sombre Ennemi des Plaisirs,

CHANT IX.

LE Jour, qui fait fuir les Spectres nuisibles, (a) étoit revenu sur la Terre. Le Dieu perfide te quitte enfin, ô belle Fromenteau ! mais il laisse dans ton cœur son poison funeste, ses impressions cruelles, qui y resteront longtems.

Les yeux du Monarque François ne s'étoient point fermés. Le doux Sommeil, comme l'oiseau qui vole de buisson en buisson aux yeux de l'enfant qui le poursuit, fuyoit loin de son ame. L'Aurore s'étoit levée sur le souci qui le dévore, & qu'il prend plaisir à entretenir dans son cœur rempli du doux poison de l'Amour.

(a) *Hoc (Sole oriente) omnis Errorum cohors,*
Viam nocendi deserit. Hymn. Ambros.

En vain il s'irrite contre le trait qui l'a blessé. Envain il se représente sa belle & tendre Epouse, digne d'un cœur fidéle, digne d'une flamme inviolable.

Hélas ! disoit-il, pleine d'impatience elle attend mon retour, son tendre Louis sur ses genoux ! Elle s'alarme sur les dangers que je puis courir, & sur l'abatement où mon infortune peut me réduire. Pourroit-elle croire que, dans l'état où je suis, & sans aucun souci de ma gloire & de ma Couronne prête à m'être enlevée, je songeasse à de vaines amours ? . . . . ! Pourquoi ai-je vû le plus bel Objet que la Nature puisse former ! O Fille plus belle que le Jour ! un Amant ordinaire te possedera, & son Roi enviera sa felicité! Mais que prétends-je ? Puis-je avoir d'autres pensées que pour ton bonheur, Fille charmante ? Vis heu-

reuse sans moi, puisqu'avec moi tu ne sçaurois l'être. Que le Soleil se léve tous les jours pur & serein sur ta tête. Qu'il écarte autour de toi tout sombre nuage, que ton front gracieux tout seul semble devoir dissiper. Fille aimable, que tes yeux me disent seulement une fois que tu m'aimes. Content que mon idée loge dans ton ame, content que ton cœur conserve mon souvenir, je ne te demande plus rien, sinon que tu prennes plaisir à me voir contribuer à ton bonheur, & à t'assûrer des jours fortunés. Oüi, oüi, je veux pourvoir à ma gloire. Je te resterai fidéle, ô la plus digne des Epouses ! Encore ce jour pour moi, & demain je vole dans tes bras.

O Ciel ! disoit-il encore, quand est-ce que je pourrai vivre pour moi-même ? Sera-ce lorsque l'âge glacé verra la troupe des Plaisirs voltigeans

voltigeans fuir au loin devant moi? Chimérique gloire, ombre honorable, fumée brillante! Le vrai bonheur est-il ailleurs que dans un coeur qui se satisfait?

Le Prince exprimoit ainsi les tendres inclinations de son ame. Ainsi il soumettoit sa tête languissante à l'Amour & à son indolence honteuse, tandis que toute la maison informée que leur Roi est dans ces lieux, se préparoit à honorer son Hôte illustre.

Belle Fromenteau, quelle fut ta douleur, lorsqu'on vint interrompre ton reveil pour t'apprendre cette nouvelle! Une tristesse profonde s'empara de ton ame. Tes yeux en versérent même des larmes, lorsque tu te vis trompée dans la vaine ombre du bonheur après lequel tu avois trop tôt soupiré. Mais ton coeur avoit reçu le poison funeste, & ce n'étoit pas

d'une légére blessure qu'il étoit atteint.

La vertueuse Tante de la belle Fromenteau s'étoit fait conduire dans une salle voisine de l'appartement où l'on avoit logé le Monarque. Là, elle l'attendoit pour lui présenter ses humbles hommages. Il parut enfin. La sage Adélaïde, saluant le Maître des François aussi profondément que son grand âge put le lui permettre, lui adressa ce discours. O Prince! pourquoi vous êtes-vous caché à nos yeux? Votre présence auguste nous eût fait faire des prodiges pour répondre à l'honneur que nous recevions. Notre respect, notre reconnoissance, notre joye eussent au moins suppléé à notre impuissance. Puissent ces sentimens sincéres couvrir notre honte à vos yeux! O Roi, ne dédaignez point d'habiter sous ce pauvre toit! Vous

êtes dans une Maison qui vous a toujours été fidelle. Plusieurs de leurs Maîtres ont péri à votre service. Ma famille, autrefois nombreuse & florissante, se voit aujourd'hui réduite à deux tendres Enfans de mon jeune Frére. Celui qui est absent, jeune Soldat, brûle de répandre pour votre querelle le sang fidéle qu'il a reçu de ses Péres.

Le Monarque, semblable au Pére tendre qui fait briller sur son front la bonté prévenante, lui répondit : Les maux de mon Peuple touchent vivement mon ame. Peut-être le jour n'est pas loin où le Ciel voudra les finir. Puissai-je connoître tous les vrais François fidéles à leurs Maîtres légitimes ! Je jure que leur souvenir me sera toujours précieux. Pour vous, Madame, comment puis-je contribuer à votre bonheur ?

O Roi ! reprit la vertueuse Adé-

laide, il n'est plus de biens pour moi sur la terre. Ils ont fui loin sur des aîles qui ne les rameneront plus. Si votre bonté me laissoit espérer quelque part à vos graces, je vous les demanderois seulement pour cette jeune Fille qui parut hier devant vous, & pour son jeune Frére, que la Guerre & ses cruels hazards tiennent éloigné de ces lieux. Soyez-leur un Roi qui les protége. Que votre Trône leur serve d'azile, d'où ils voyent l'Injustice frémir vainement contre leur honneur ou contre leur repos. Ainsi, O Roi! puissent vos Ennemis fuir devant vous! Puissiez-vous égaler la gloire de votre illustre Ayeul, le plus sage de tous les Princes, comme vous lui ressemblez par les traits de votre visage! Il avoit le même front, digne d'un Roi. Je m'en souviens encore, lorsque sur les bords de

la Loire toute la Bretagne vint grossir sa Cour. J'étois alors à la suite de la vaillante Penthiévre, qui y parut sous le casque guerrier, & armée de la pique des Combattans. Un grand nombre de jeunes Amazones, nous l'environnions en appareil de Guerre. Elle nous avoit ainsi formées à aimer la gloire des Combats, & la haute renommée, pour l'emporter sur sa redoutable Rivale.



Tu parlois encore, Adelaïde, lorsque ta belle Niéce parut. Sur son visage abattu on remarquoit sa tristesse, qu'elle vouloit en vain dissimuler. Sa bouche ne trouva plus que dès mots entrecoupés, en approchant du Monarque, qui ne tarda point à lui adresser la parole.

Mais où m'arrêtai-je? Veux-je dire jusqu'au bout les perfidies de l'Amour, qui triomphe à la fin,

tandis que la Lyre me demande de plus nobles sons, tandis que je dois à la Guerre cruelle des accords bien différens ? O Muse! vous m'avez été comme l'impétueux Borée soufflant des monts de Thrace, ou d'Armenie, lequel après avoir frémi dans les Forêts sombres des hauts Sapins, & avoir mugi sur les sommets glacés, ne se répand plus que comme un zéphir agréable sur les belles Campagnes qu'arrose le Penée, ou sur les vallons heureux que baigne l'Oronte ; soit que ses aîles soient épuisées du long trajet, soit qu'il les sente se relâcher par un air plus doux qui régne en ces beaux Climats, qu'on respire sur ces bords délicieux. O Muse! seconde-moi encore ! J'entends d'ici les clameurs de Mars, & les Chevaux aux piés d'airain de Bellone sanglante. O Monarque!

languis tout ſeul dans une indigne foibleſſe ! Je verrai ſans toi les Combats, je verrai ſans toi les dangers pleins de gloire.

Ainſi un Courſier généreux qui paît l'herbe ſur les Rives fleuries, s'il entend au loin les ſons éclatans des Trompettes guerriéres, léve auſſitôt ſa tête. Ses oreilles attentives ſe rempliſſent de ſons qui annoncent les Combats, impatient ſans pouvoir être retenu juſqu'à ce qu'il bondiſſe ſous le Cavalier, & qu'il ſe hâte ſous le ſon flateur des armes qui réſonnent ſur ſon dos.

Les Fêtes avoient quitté les Rives de la Loire. Les jeux des Princes n'avoient donné que de vaines eſpérances : comme on voit quelquefois pendant un orage le Soleil reparoître un moment, & les ſommets des Collines ſe dorer d'une lumiére amie

de la Nature ; mais bien-tôt les ſombres nuës s'entaſſent de nouveau les unes ſur les autres, & la Tempête plus furieuſe inonde & ravage les Campagnes. Ainſi la Guerre pendant quelque tems ſuſpenduë, n'en eſt que plus meurtriére & plus ſanglante.

L'Horreur plus cruelle environne de nouveau la triſte Aurélia. Diane s'étoit huit fois renouvellée dans les Cieux depuis que l'Anglois obſtiné avoit formé ſon Enceinte redoutable. La Guerre avoit épuiſé tous les différens ſecours qu'on avoit envoyés à cette Ville infortunée. L'Artillerie formidable l'avoit remplie de ruines, & continuoit avec plus de fureur le fracas horrible. Talbot ſur-tout, l'invincible Talbot multiplioit tous les jours ſes aſſauts, & paroiſſoit ſur la Bréche, pareil au Dieu qui devoit abattre la célébre Au-

rélia.

rélia. Mais des coups de son puissant cimeterre Dunois repoussoit le danger. Du bout de sa lance il marque les bornes que l'Ennemi ne passera pas. La Ruine avec son appareil terrible, & ses flots menaçans venoit se briser à ses piés. Saintraille, tu étois à la Ville que tu défendois comme le plus fort Boulevard qui présente son flanc solide. Et toi, généreux Lahire, tandis que Talbot se flattoit de pénétrer dans la Ville, & pressoit l'assaut avec vigueur, tu fis voir tes Enseignes flottantes; & étendant tes Bataillons sur le Rivage, tu mis l'Ennemi dans la nécessité de se défendre à son tour.

Aux côtés du Chef célébre, brilloit son cher Puisieux en ses armes dorées. La France n'avoit rien de plus beau que ce jeune Soldat, lorsqu'il avoit quitté son cas-

que, qui renfermoit les boucles nombreuses de ses cheveux d'or. Il avoit la bouche vermeille de sa Mére la plus belle des femmes. Il en avoit les yeux. L'Honneur étoit sur ses Sourcils. La Hire l'aimoit comme son Fils, & lui inspiroit la noble émulation & les sentimens vertueux.

Au brave Vignoles s'oppose le redoutable Suffolc, qui des Forteresses voisines tiroit à tous momens de nouveaux renforts. L'Orléanois sur ses Remparts, l'Anglois sur ses hautes Tours étoient les Spectateurs du Combat. L'homicide Mars multipliant le carnage, s'enyvrant de sang, remplissant le Rivage de ses mugissemens affreux, donnoit sous les yeux des deux Peuples son spectacle barbare.

Suffolc pareil au Torrent qui renverse ses digues, avoit enfon-

cé les Bataillons Ennemis. La Hire comme un Lion au souffle courageux avoit rompu l'aîle qui lui étoit opposée. Tout fuyoit devant le Guerrier redouté. Combien de François, redoutable Suffolc, fis-tu périr au pié des murs d'Aurélia ! De combien d'Anglois abatus, généreux La Hire, semas-tu la Plaine sous leurs propres Forteresses ! La Mort dans l'un & l'autre Parti comptoit de ses deux mains étenduës un égal nombre de Victimes.

Mais en quels lieux la Gloire a-t-elle emporté le beau Puisieux ? Puissent les fléches meurtriéres, avoir été détournées du corps du jeune Guerrier par quelque Dieu favorable ! Il combat vaillamment. Il a abatu plusieurs Adversaires. Le jeune Clinton s'attaque à lui. Ils se portent des coups mortels, que la bonté de

leurs armes rend inutiles. Tous deux en la fleur de leur premiére jeunesse, tous deux boüillans d'ardeurs guerriéres, de quel côté les Dieux se détermineront-ils? Quel des deux favorisera Bellone, qui mêle dans son urne fatale les noms destinés à périr? *Puisieux*, tu tombes frappé dans le flanc d'une large blessure. Le beau Guerrier se roule dans la poussiére. Il nage dans son sang.

La Hire, qui voit le malheur de son ami, pousse un haut soupir; & vole, mais trop tard, à son secours. L'Anglois le reçoit sans s'étonner. Mais avec des forces si inégales pouvoit-il résister à l'invincible La Hire, dont la douleur amére augmente encore la fureur? Le jeune Etranger tombe misérablement massacré. En expirant sur le sable, il peut à peine prononcer ces mots: O qui

que tu ſois, puiſſant Guerrier ! ſi le nom de ma Mére, de la vertueuſe Pelham, eſt venu juſqu'à toi, permets qu'on lui rapporte mes froides dépoüilles. Avec ces paroles le ſouffle de ſa vie ſe diſſipe dans les airs. La Hire ſenſible à la pitié qu'il eut d'une ſi tendre jeuneſſe, & pour l'honneur qu'il portoit à cette Mére infortunée, laiſſe enlever le corps du jeune Clinton, par qui cependant périſſoit ſon cher Puiſieux qu'on emportoit reſpirant encore.

Le bruit du triſte ſort de Clinton vient bien-tôt aux oreilles de ſa Mére. Pleine d'alarmes pour ſon Fils, elle étoit venuë juſques dans le Camp ſans craindre les armes effrayantes. A cette nouvelle, la vertueuſe Pelham jette les cris les plus aigus, comme ſi une fléche lui eût percé le ſein. Elle vole ſans pouvoir être retenuë au-de-

ſormais aux yeux d'une Mére de ſi cruelles funérailles.

Elle diſoit encore : Quelle Région m'offrira des bords aſſez reculés ? Au-delà de quelles Montagnes lointaines irai-je chercher les retraites obſcures, où je puiſſe dire à la Douleur : Vous êtes mon Epoux & mon Fils, vous m'en tiendrez la place ; aux Pleurs, & aux Soupirs, venez remplir ma ſolitude.

C'eſt ainſi qu'elle redoubloit ſes regrets cuiſans, ſans que Churchill ſa tendre amie, accablée elle-même, puiſſe ou veüille la conſoler.

La Mort ſe plaît aux plaintes cruelles. Avide de ſang, elle ne s'en raſſaſie point. Secondée par la Guerre, elle a ouvert ſon immenſe ſépulchre. Elle y amoncéle ſes Victimes. Elle régne hors des Murs, entre les Baſtions

Anglois, ſous les coups de La Hire, ſous les efforts de Suffolc, & de ſes Fréres redoutés. Elle régne ſur les Remparts ſous la hache de l'invincible Talbot, ſous l'épée du vaillant Dunois. Jamais Mars ne partagea mieux ſes faveurs cruelles, ne mêla mieux ſes fureurs obſtinées. Comme l'Aquilon & le vent du Midi qui mugiſſent contre une haute Tour, tels combattoient d'un côté l'Audace, qui dévore les dangers, qui appelle à ſon ſecours le Déſeſpoir infléxible, réſolu de périr s'il ne triomphe ; & de l'autre la Fermeté enfonçant devant ſoi en terre ſon épieu inébranlable.

Les Dieux des Nations voloient de toutes parts ; & employant pour vaincre tout ce que l'Eternel leur permet ſur les miſérables Mortels, inſpiroient ſur-

tout à leurs Peuples une fureur indomptable; car il sembloit qu'on voyoit enfin le moment qui devoit décider de l'Empire. Ainsi dans l'Amphiteâtre des Lions excités par leurs Conducteurs s'acharnent à s'entredéchirer : ou ainsi sur les bords de l'Inde deux Armées défenduës par un rang horrible d'Eléphans qui portent sur leurs dos des Tours remplies de Soldats, voyent ces énormes Animaux s'ébranler & se jetter dans les Bataillons. L'Horreur & l'Epouvante enveloppées de leurs tourbillons marchent au-devant d'eux. Tels étoient les Dieux Ennemis; comme si les hautes Tours d'Aurélia, & les Bastilles Angloises qui la tiennent enchaînée, ébranlées par le Tout-puissant, se fussent mêlées entr'elles & parmi les Combattans.

Vaillans Guerriers, qui défendî-

tes la trifte Aurélia d'une deftruction prochaine, que je redife vos noms à l'avenir lointain. Vous vous éleviez fur fes Murs ruinés comme autant de Forterefses. Que je vous montre ainfi à la poftérité reculée; fi cependant mes vers ne font point comme le Hêtre aride dans une racine écartée, s'ils peuvent être comme le Tilleul aux branches touffués dont tout le Hameau aime l'ombrage. S'ils pouvoient au Ciel fe lever comme une Aurore nouvelle fur la tête de mes Guerriers! Guerriers dignes qu'un regard heureux d'une Mufe divine, leur faffe un éclat qui paffe les Mers, frappe les Rivages les plus reculés, & brille à jamais fans craindre de fe voir obfcurci. Le vaillant Rieux eft le premier qui s'offre à mes regards. Durant le fiége il avoit fait entrer plufieurs fois

du secours dans Orleans. Aujourd'hui il s'y trouve renfermé. Digne de ses nobles Ayeux, il ajoûte à leur gloire. Son glaive étincelant annonce le salut de son parti, & écarte le Danger nuisible des Murs qu'il protége. Quels coups partent du bras du puissant Laval! Il semble armé du foudre. Et ceux que tu portois, ô Villars, par lesquels la même terreur qui défendit Montargis, défend aujourd'hui la triste Aurélia, aux yeux de l'Anglois que ta vûë désespére encore. Et vous, Guerriers intrépides, Chavigni, de Beuil, d'Orgin, dignes Compagnons de ces fiers Combatans, dignes Rivaux de leur gloire. Chailli, de Termes, D'Illiers, Coulonges, Guitri, Chabanes, défendoient le quartier de la Porte Banniére, pareils aux solides barreaux de fer qui ferment la loge

où le Lion eſt retenu, entre leſquels le fier Animal rugit furieux & tout couvert de ſon écume ſanglante.

La troiſiéme attaque du quartier ſaint Loup étoit repouſſée par Chaumont le plus obſtiné des Guerriers, par le boüillant Gouville, l'impétueux Thouars, par le redouté Coaraſe tout couvert de bleſſures qu'il avoit reçuës dans les combats, par le célébre & imdomtable Villandrade. Glacidas étoit le ſeul dans l'Armée Ennemie qui pût lui être comparé pour la force. Il n'étoit point de plus terrible ſpectacle que le choc de ces deux Combattans, lorſqu'ils ſe rencontroient dans la mêlée, & qu'ils ſe portoient des coups mutuels ſur leurs armes qui en rendoient des ſons effroyables. Entre tous ces Guerriers Girême ſe faiſoit remarquer, Girême renommé

dans les combats, soit que dans son Isle (le desespoir éternel du cruel Amurath,) il raméne son Vaisseau chargé du butin qu'il a conquis sur le barbare Ennemi du nom Chrétien, soit que sur les hauts Murs d'Orléans il ensanglante son glaive du sang de l'Etranger. Saint Sévere à la tête d'une troupe choisie se portoit dans tous les lieux qui avoient besoin de son secours. Etant presque partout en même tems, il sembloit se multiplier, il sembloit être l'ame de tous les postes dans lesquels il couroit porter un nouveau feu, inspirer l'ardeur, animer la résistance.

O Guerriers célébres! O Héros Illustres! vous étiez sur les Remparts de la Ville assiégée, comme ces hauts Chênes qu'on transporte des Forêts, pour en élever une digue contre la violence des fleu-

ves. Tels vous étiez vaillans François quoique vos Adversaires pareils, aux flots écumeux vous assaillissent de toutes parts. Talbot, l'invincible Talbot, s'obstinoit à emporter la Bréche. Quoique couvert de blessures, il revient toujours avec une nouvelle audace. Semblable au Bélier énorme, qui redouble ses coups contre le Mur, & porte avec lui la Ruine, le Fracas, & la Frayeur mortelle. Trois fois il etoit entré dans la Bréche, trois fois ses Troupes en avoient été repoussées par le vaillant Dunois, qui paroissoit sur le Mur pareil au Canon formidable qu'on a placé à la tête du défilé par où l'Ennemi doit attaquer.

La fortune d'Orléans sembloit avoir été remise entre les mains de ces deux Adversaires. C'est là que la Guerre, dans le sang, le carnage & l'effroi souffle sa rage é-

pouvantable, & fait entendre ses sifflemens affreux. Tous les Dieux accourent, & laissent les autres attaques, & font passer dans l'ame de leurs Combattans la Valeur indomptable, l'Audace intrépide, la Résistance sans bornes.

La manœuvre formidable des Dieux en fureur étoit cachée aux regards Humains : mais aux yeux du Ciel attentif leurs panaches terribles, comparables aux vastes Ormeaux vieux Enfans de la Terre, s'entreheurtoient dans les airs ; comme lorsque dans un violent tremblement de Terre, excité par les efforts impuissans & redoublés des Géans impies qui gémissent dans les cavernes du Vésuve voisines des Enfers, les Dômes exhaussés de Benevent, où les clochers nombreux de Pathénope se menacent de leurs cimes agitées dans les airs aux yeux des Habitans

remplis

remplis d'effroi, & retirés sur les montagnes.

Tels étoient les Dieux des Nations autour de Dunois, autour de Talbot. Ces deux Adversaires pleins de la fureur de tous les Dieux, étoient sous leurs mains, comme les marteaux énormes des forges soulevés par tous les flots impétueux du fleuve. Leurs armes frapées résonnoient épouvantablement. Sur la Bréche, pleine de Morts & de ruines, ils paroissoient semblables à deux grosses nuës resserrées entre deux montagnes, & pleines de foudres, & par des vents furieux poussées l'une contre l'autre, dont le choc terrible trouble la Nature effrayée, dont le sein s'entrouvre, & se déchire de toutes parts avec grand bruit; & cependant la foudre lance l'incendie, l'orage grossit les torrens, la grêle accablante ravage

toutes les richesses de la Nature, & écrase les troupeaux épars dans la plaine. Tels, au milieu d'Anglois & de François abatus & entassés, les deux Combattans se foudroyoient. Au-dessus de leur tête la Victoire incertaine dans les airs admiroit les deux Adversaires, qui, quoique restés presque seuls, & malgré les ruisseaux de sang qui coulent de leurs blessures, ne peuvent se séparer. Les Dieux invisibles leur communiquent à tout moment des forces nouvelles: comme on voit deux Champions, qui se sont portés sur le pré pour laver leur deshonneur, ne vouloir mettre aucune fin à leur débat sanglant; & pouvant à peine respirer sous les blessures qui les épuisent, se frapper encore, jusqu'à ce qu'ils tombent l'un & l'autre, & qu'ils sont emportés sur les bras de leurs Amis fidéles.

CHANT X.

PEndant que les choſes ſe paſſoient ainſi ſur la Terre, les Dieux Bienfaiſans que l'Eternel a établi Protecteurs des Hommes, étoient vivement touchés à la vûë du Spectacle ſanglant que préſentoit la Guerre homicide. Au milieu d'eux l'invincible Michel leur Prince, le céleſte Gouverneur de l'Egliſe, appuyé ſur ſa lance, nourriſſoit dans ſon ame une douleur profonde. O Fils de l'Eternel, diſoit-il ! ô Roi des Anges & des Hommes ! comment l'Ennemi a-t-il ainſi diſſipé ton héritage, qui s'étendoit depuis les Rives de l'Inde, juſqu'à la Mer qui reçoit le Tage doré, depuis les climats glacés de l'Ourſe, juſqu'à l'Océan qui voit le

noir Ethiopien ! Le Musulman infidéle a dévoré tes plus belles Provinces ; & comme si tant de maux ne suffisoient pas encore, les Dissentions cruelles, les Guerres sanglantes déchirent le reste de ton Empire, & achévent de désoler la triste Sion, Reine autrefois de l'Univers & de ses Peuples. Envain ai-je voulu procurer d'heureuses médiations. La Terre ne m'a offert qu'un secours inutile. O Dieu ! le salut habite au pié de ton Trône. J'irai donc me présenter à tes yeux, je te dirai : Léve-toi, ô Tout-puissant, & tes Ennemis seront dissipés. Mets des bornes à leur fureur, qui se répand tous les jours prête à tout envahir. Qu'ils soient comme les flots de l'Océan repoussé dans ses limites. Qu'à tes regards la Guerre fuye précipitée dans les Enfers ; & que la Paix de ses aîles

éclatantes comme la neige couvre ton Eglise, & s'abaisse sur elle. O Eternel ! si ta colére persévére, si tu retiens nos glaives, inutiles, rends-moi la place que j'occupois au-devant de ton Char lumineux. Je ne puis supporter plus long-tems la vûë des maux infinis qui désolent ton Empire. Allez, ô Anges ! appellez tous les Esprits qui président sur les Hommes, & qu'ils montent avec moi dans les Cieux au haut Temple de l'Eternel. Mille Députés aux aîles légéres se détachérent aussi-tôt. Aux sons éclatans de leurs Trompettes la Terre rendit ses Dieux. Les airs en furent remplis dans l'instant.

Cependant le Prince des Anges, suivi de ses Légions, étoit arrivé à la porte du Ciel, que la vermeille Aurore ouvroit au Soleil qui tardoit à paroître. Ils entré-

rent avec les Etoiles brillantes de la Nuit, qui s'y tiennent renférmées jusqu'à ce qu'il leur soit ordonné de briller de nouveau parmi les ténébres. Les sombres Divinités de la Terre arrivoient aussi à tout moment, pareilles à ces nuages que le pluvieux vent du Midi éléve de la Mer, & dont la longue suite forme un sombre chemin qui joint la plaine liquide de Neptune avec les humides voûtes qui distillent sur nos têtes. Les Anges profanes entrérent par la porte du Midi dans la premiére Enceinte du Temple, dans laquelle ils se rangérent; la seconde Enceinte n'étant ouverte (*a*) qu'aux Esprits

(*a*) Cette idée est selon l'idée du fameux Temple de Jérusalem. Sa premiére Enceinte étoit ouverte aux Gentils, on l'appelloit *Atrium exterius*, ou *Gentium*. L'Apocalypse représente le Ciel selon l'idée des Eglises des Chrétiens.

glorieux de l'Eternel, & l'entrée en étant défenduë par les glaives enflammés des Chérubins qui font la garde nuit & jour dans ses portes. Le sourcilleux Ottoman au regard impérieux & barbare s'élevoit au-dessus de tous ses Dieux captifs : L'altier Albion, qui montroit sur son front obstiné sa fierté profonde : Galathes, qui, malgré ses malheurs, laissoit voir encore dans ses dignes regards un noble orgueil, & toute son ancienne splendeur, suivis des antiques Dieux des Montagnes, des Dieux humides, des Fleuves aux flots blanchissans d'écume, s'étoient hâtés de venir apprendre leurs destinées. Ils paroissoient semblables à cette longue chaîne de Montagnes qui sont (*a*) pla-

(*a*) Les Anciens ne faisoient des Alpes & des Pyrénées qu'une seule Montagne, qu'ils continuoient jusqu'au Détroit de Cadix.

cées hors de la carriére lumineuse de l'Astre du jour, & bordent le Rivage de la Mer, depuis l'Océan Atlantique jusqu'aux Rives où le Pô achéve sa course. Leurs divers sommets présentent aux yeux, ou une neige éternelle qui voit les nuës au-dessous d'elle, ou des rocs arides & décharnés, ou des forêts de sapins, ou des pâturages dans lesquels les Troupeaux paissent l'herbe, ou quelquefois même, dans une région plus basse & plus voisine du Vallon délicieux, le pampre verdoyant & la grappe vermeille. Tels paroissoient dans la premiére Enceinte les Dieux des Nations, tandis que dans le parvis intérieur les beaux Enfans de l'Eternel se joüoient dans les espaces lumineux de l'Empirée.

Dieux immortels, Enfans du Tout-puissant, qu'il me soit permis de

de pénétrer dans votre Empire lumineux, dans la clarté éternelle, & la gloire à jamais éclatante. Puisse un rayon s'en échaper, & luire aux yeux de l'Univers ébloüi! O Dieu! que les Peuples prosternés t'adorent, que les deux bouts de l'Univers s'abaissent devant toi.

Le Ciel étoit dans l'attente du Tout-puissant. Le silence tel qu'il pénétroit autrefois le vaste néant, couvroit les Monts éternels, & les belles Campagnes de l'Olympe. Tout-à-coup le bruit éclatant de mille Trompettes, les sons retentissans que mille Hérauts tiroient des instrumens divers annoncérent le Tout-puissant. Il étoit porté dans son Char. Les roües rapides que l'esprit & la vie animoient, (*a*) laissoient après elles de longues flammes. L'airain des Monts éternels en

(*a*) Ezechiel.

étoit broyé. Le bruit formidable s'en fit entendre au-delà des Etoiles que le Scorpion apperçoit à peine dans les Cieux reculés, au-delà des Astres lointains que le Bélier lumineux découvre en des Régions inconnuës ; & l'Univers entier en demeura long-tems agité sur ses fondemens de diamant solide. A l'approche de l'Eternel le Temple sacré dilata son Enceinte comme un Monde immense. Etoit-ce l'Eternel lui-même ? C'étoit seulement son Tabernacle glorieux ; car pour lui il porte son front immortel au-dessus du plus haut Empirée, ses piés sacrés passent au-delà des abîmes profonds des Enfers, & dans ses bras qui enferment l'Univers tous les Astres font leur course. (*a*) Si tu te montres, ô Dieu (*b*) vi-

(*a*) *Vide* Job. XI. 8.

(*b*) *Omnes gentes quasi non sint sic sunt*

vant ! tous les Eſtres diſparoîtront enſevelis à jamais dans ta lumiére. L'Eternité ſuccéda à ton (*a*) Exiſtence. Seul tu éxiſtes, (*b*) tandis que toutes les Créatures ne ſont autour de toi que comme les illuſions de tes ſonges, (*c*) Ombres légéres que tu as aſſemblées dans le Néant & dans ſon immenſe ſolitude.

(*d*) Du ſein de la nuë épaiſſe qui environne (*e*) le Trône,

coram eo & quaſi nihilum & inane reputatæ ſunt ei. Iſaï.

(*a*) Imitation de ces paroles, *Regnabit in æternum & ultrà.* Comme on peut dire que Dieu régnera au-delà de l'Eternité, on peut dire auſſi qu'il a régné avant qu'elle fût.

(*b*) *Ego ſum qui ſum.*

(*c*) Voyez à la lettre B. les paroles d'Iſaïe.

(*d*) *Ludens in orbe terrarum.*

(*e*) *Suſtinet ille*
Immortale caput ſuper alta cacumina Cæli,
Atque pedes immittit & ultrà Acheronta profundum.
Infinita tenet circumdata brachia Mundo,
Aſtrorumque vagos errantûm amplectitur orbes.

(*a*) mille & mille Dieux se montrérent, tirant avec des cordons d'or la Pompe sacrée. Sur leur front que ceignoit le Diadême, la gloire & la grandeur des Conquérans étoit empreinte. Au-devant du Pavillon redouté, des Séraphins se voiloient la face de leurs aîles, & défendoient leurs yeux contre la Majesté rayonnante du Très-Haut, contre les Eclairs éternels de sa Gloire. Près d'eux des Troupes de Ché-

Si prodis, Rex summe, tuâ luce omnia obumbras,
Omnia & opprimis. O Pater! antè æterna fuisti
Sæcula: solus habes, & stare, & vivere & esse.
Dum species rerum veniunt tibi circumfusæ,
Somnia vana velut tenuique sub imagine formæ.
Ludenti similis queis spargis inane profundum.

(*a.*) *Dixit Deus ut habitaret in nebula;* 3. R. 12.
Nubes & caligo in circuitu ejus. Psal. 96.

rubins faisoient fumer l'Encens, & veilloient nuit & jour sur le feu Sacré. Des tourbillons d'une douce fumée s'en exhalent sans cesse. Les Trônes, les Dominations & les Puissances posant à terre leurs Couronnes, se prosternoient devant le Dieu vivant; tandis que des Anges gracieux s'élévent sur leurs aîles au-dessus des Monts éternels, en repétant leurs chants de joie & de triomphe jusqu'au plus haut des Cieux.

Au haut du Tabernacle, comme un Diadême de terreur, mille Vertus formoient un rempart invincible. C'étoit la Garde éternelle du grand Roi, l'Arc terrible. Le Carquois résonnoit sur leurs épaules, & leurs mains portoient la Foudre brûlante. L'Eternel ordonnoit, & déja plus vîte que l'Eclair, l'Ange a repris sa

place, montrant l'Impie qu'il vient d'écraser. (*a*)

L'invincible Michel s'avança au pié du Trône, il frappa trois fois de son front le pavé du Temple. Sa priére pénétra le Sanctuaire inaccessible. La Nuë éternelle s'entrouvre, & laisse voir dans un Ciel pur, dans une lumiére tranquille, l'Autel de la Miséricorde placé éternellement devant la face du Tout-puissant. (*b*) Sur cet Autel l'Agneau céleste paroissoit comme immolé, & (*c*) tenoit sous lui le Livre des Destinées; car il est le premier né (*d*) de l'Eternel de qui il a hérité tous les Siécles. Un des Sceaux dont le

(*a*) *Mittes fulgura, & ibunt, & revertentia dicent tibi : Adsumus.* Job. 38.

(*b*) *In æternum misericordia ædificabitur in Cælis.* Pf. 88.

(*c*) *Vide* Apocal. 5.

(*d*) Le premier né, ou l'Héritier, façon de parler Heb. *Primogenitus quia hæres.*

livre étoit ſcellé ſe détache. Un Ange lut dans la page ſacrée, & prononça à haute voix cet oracle immuable.

La vengeance du Seigneur, du Dieu des Armées n'eſt point contente. Sion, de nouvelles & de plus grandes douleurs te ſont préparées. Prêtres ambitieux, tandis qu'il en eſt tems encore, détournez l'orage qui menace la tête de mon Peuple; & vous, Génies de l'Occident, rentrez dans vos anciens héritages. Ainſi l'ordonne l'Eternel arbître des Dieux & des Hommes.

Cet oracle fut répété dans le parvis exterieur aux Génies attentifs & tremblans par les Chérubins qui gardoient les portes ſacrées. Et cependant le Tabernacle du très-Haut étoit porté ſur les monts de l'Empirée, & éclatoit au loin ſur l'Horiſon Eternel: ſemblable

au Soleil de ce bas Univers, s'il est permis de comparer une pâle étincelle à un vaste incendie, semblable au Soleil à la fin de sa course, lorsque porté sur des nuages d'argent & d'azur il descend dans le sein des Ondes.

La sombre troupe des Génies sublimaires tsortie du Temple de l'Eternel, voloit dans le vaste espace des airs. Lorsqu'ils approchoient de la demeure des Hommes, ils entendirent la Terre mugir comme plusieurs Mers irritées. C'étoit la voix enroüée de la Discorde, & ses rugissemens affreux mêlés avec les coups redoublés de son marteau qui formoient ces sons effroyables. Sur la cime du vieux Atlas qui porte sa tête au-delà des nües, cette Déesse aux crins herissés avoït établi sa forge cruelle. Dans ses ardens fourneaux, sous les mains de ses Démons, se

ſormoient les divers Fléaux qu'elle prépare à la Terre, & la Vengeance aux yeux ſanglans, & la Frayeur aux aîles incertaines & tremblantes, & la Fureur enflammée, & la Misére nuë & livide, & la pâle Mort, celle qui ſe hâte avant l'heure, & qui ſe rit des larmes du vieux Pére, & du deüil de la jeune Epouſe. Mille Démons portés ſur de ſombres nuës (*a*) abordoient de toutes parts; & venoient charger ces Fléaux nuiſibles, pour aller les répandre comme une pluye de ſang dans tout l'Univers, au défaut de la Foudre du Tou-puiſſant, qui dans ſa colére leur avoit remis le ſoin de ſa vengeance. Ainſi, car je ne puis préſenter aux Hommes que des images qui ſont ſous

(*a*) Il y a quelque choſe de pareil dans Job. *Nubes luſtrant per circuitum quocumque eas voluntàs gubernantis duxerit ad omne quod præcepit illis ſuper faciem orbis terrarum.* Job. 37.

leurs yeux, ainſi un Vaiſſeau charge des proviſions de guerre, & les bombes, & les mortiers, & le ſalpêtre funeſte. Les Démons nuiſibles ſoufflent avec les Vents pour favoriſer ſa courſe rapide. Sur la poupe eſt repréſentée la Fureur avide de carnage, qui tient en ſa main le glaive homicide, & achéve d'écraſer ſous ſes piés la Pitié plaintive, & rendant le ſang par la bouche à gros boüillons.

La Diſcorde elle-même élevant ſon marteau juſqu'au Ciel, frappoit ſur ſon enclume énorme; & de ſes coups redoublés, dont elle ſembloit vouloir ébranler la Terre juſques dans ſes fondemens, donnoit à grands cris le ſignal de la Guerre.

A ces cris, connus depuis longtems, les Dieux Ennemis ſe rangent en Bataille. Ainſi des Bergéres (s'il eſt permis de joindre Bel-

Ione à Eucharis, & les Démons ſanglans de la Guerre aux Graces riantes.) Ainſi des Bergéres, ſi le haut-Bois du Hameau voiſin vient à ſe faire entendre, ſe lévent comme de concert, & forment entr'elles des danſes au ſon accoutumé de l'inſtrument champêtre. Le fier Albion s'arrêta le premier. Levant ſa tête altiére & terrible, il reſſembloit au Mont Hécla lorſqu'il environne ſon ſommet de tourbillons d'une noire fumée. Il donne ſa droite à ſon Frére l'indomptable Dieu d'Hibernie. Le Belge, ſuivi de la troupe nombreuſe de ſes Dieux, menoit l'aîle gauche de cette Armée redoutable. Galatés pareil au Mont Athos, lorſque les Aquilons agitent les hauts ſapins dont il eſt couronné, le bel Heſperces, le froid Génie qui régne ſur les hautes montagnes de l'Albanie, le Dieu de l'Ebre

impuissant ami, invincible Adversaire du Maure, traînoient après eux les Légions des Dieux qui leur obéïssoient. Les airs étoient obscurcis sur toute la voûte des Cieux, & le Mortel aux yeux foibles craignoit quelque nouveau Déluge. L'éclat de leurs glaives étincelans étoit Rival de celui des Eclairs du Tout-Puissant. La Terre frémit de l'appareil terrible des deux Armées, & leurs clameurs effroyables, remplissoient, & troubloient, & ébranloient les montagnes.

Déja le signal du Combat s'étoit fait entendre, lorsque le vigilant Portier de l'Olympe, qui suivoit des yeux les Génies rébelles, vint au secours de la Nature effrayée. Il touche de sa Baguette d'argent les portes de diamant du Parvis Céleste. Elles s'ouvrirent à l'instant, & renvoyérent

contre les Combattans une lumiére Divine, à laquelle leurs yeux éblouïs obéïrent. Ils se rendirent, ainsi que l'épouvante les conduisoit, aux emplois commis à leurs soins assidus. Ainsi lorsque du sein des Ondes le Soleil envoye sur la Terre ses premiers rayons, les Ministres de la Nuit, qui avoient tendu leurs noirs pavillons, s'enfuyent, tenant dans leurs bras leurs sombres voiles repliés, pour les défendre contre la lumiére ennemie.

Aucun des Génies redoutables ne paroissoit plus dans les airs. Seulement, vers l'extrémité de l'Occident, l'intrépide Albion, comme un gros & sombre nuage s'abatoit sur le rivage de Newport (*a*). Là, des bords de cette Isle séparée du reste de son Empire, il regarde les fertiles Cam-

(*a*) L'Isle de Wigt.

pagnes de la Seine, & ses Conquêtes qui devoient lui être arrachées. Le dépit mortel ronge son ame. Il s'obstine à demeurer enseveli dans un profond silence. Il le rompit enfin par ses longs soupirs, comparables aux mugissemens des Flots après une violente tempête. Non, non, je ne renoncerai point si facilement à ma gloire, disoit le Génie plein de rage. Plusieurs jours se passeront avant que mon Ennemi me voye fuir devant lui. S'il redemande son Empire, qu'il ne lui soit rendu que ravagé par une désolation entiére. Ainsi en toutes ses Ondes emportées avec violence le Fleuve écume, gronde, mugit contre le Rocher immobile qui l'empêche de se répandre dans le Vallon délicieux?

Aux cris aigus que jettoit Albion, le vieux Océan qui reve-

noit du Pole lointain, & en ramenoit ses Ondes échapées, s'arrêta. Portant sa tête chenuë au-dessus des gouffres, il s'avance vers son Fils, & lui demande la cause de sa douleur. O mon Pére! lui répondit-il, pourquoi vos flots ne peuvent-ils m'engloutir, & me dérober à ma honte! Je ne suis plus ce Dieu renommé par la gloire de mes entreprises, & par l'honneur que je m'étois acquis parmi les Dieux les plus puissans. Les ordres cruels du Ciel m'enlévent tout à la fois le fruit de tant de travaux, & me condamnent à ne régner que sur ces froides Régions, sur cette Isle stérile, dans laquelle connu seulement de vos Ondes qui m'environnent, je me verrai comme dans une prison étroite séparé du reste de l'Univers. Je verrai mon nom dans l'oubli, & mes jours obscurs sans gloire. Que

reste-t-il encore à la vengeance du Ciel, sinon qu'elle m'éxile dans des sables brûlans ou dans des déserts inhabités, (*a*) après m'avoir lié de pésantes chaînes comme un Démon odieux ?

O mon Fils ! lui répondit le Souverain des Ondes, l'oracle est parti du Temple de l'Eternel. Sous le Tout-puissant les Dieux de l'Univers (*b*) courbent la tête, & s'humilient attentifs à ses ordres ; & notre colére comme tous nos efforts sont inutiles contre lui. O Albion ! console toi, si tu ne crains que d'être enseveli dans un oubli obscur. Ton Isle sortira du sein des Ondes, comme la Dominatrice des Mers. Ton nom sera grand parmi les Peuples. Pareil au Sou-

(*a*) Voyez Tobie c. 8. & l'Apocalypse 14.

(*b*) *Sub quo curvantur qui portant orbem.* Job. 9.

verain

verain des Flots, tu léveras ton triple ſceptre ſur des Peuples nombreux. Tu verras paſſer ſous ta domination les hautes Montagnes de l'Albanie & ſes champs fertiles qui fuyent vers le Nord, & leurs Dieux ſuperbes te feront ſoumis. Tes Vaiſſeaux rempliront les Ports des Peuples les plus reculés. Pleins des richeſſes qu'ils te raportent, ils vogueront dans toutes les plages de mon Empire, auſſi loin qu'Amphitrite étend ſes bras qui environnent la Terre, au-delà du Soleil brûlant dans toute l'étenduë que cet Aſtre embraſſe dans ſa courſe, juſqu'aux climats glacés où ſa chaleur & ſa lumiére ont peine à parvenir. Bien-tôt les Arts appellés dans ton Empire paſſeront les Mers. Des mains de ton Ennemi tu recevras la troupe immortelle des Muſes. Tu les regarderas d'un œil favorable. Ton Peu-

ple ne leur épargnera pas ses douces caresses, & sçaura les préférer aux vins exquis, aux repas somptueux. Depuis qu'elles eurent quitté leurs douces retraites de la Gréce : après avoir essuyé comme tristes Captives les hauts dedains de leurs Vainqueurs, de ces fiers Conquérans qui de leurs travaux rustiques passérent presque sans intervalle dans le sein de la Molesse Fille de la Prosperité insolente : après avoir été ensevelies par les barbares Enfans du Nord ; ces Vierges immortelles ne se verront point recueïllies dans un azile plus chéri que les bords de la Tamise, qui se hâte de me porter ses flots tumultueux.

Elle entendra sur sa Rive des accens plus rapides & plus impétueux encore que ses Ondes menaçantes, lorsqu'un Mortel ouvrira sa bouche féconde en merveil-

les inoüies. (*a*) Aigle étrangement audacieux, il planera ſur les vaſtes abîmes. Il s'élévera ſans crainte au-deſſus-même de la circonférence des Cieux. Il ſemblera toucher l'immortelle Lyre, au ſon de laquelle tous les Cieux & leurs Aſtres innombrables forment leur danſe ſacrée, & gardent dans leurs (*b*) mouvemens divers une admirable harmonie. Ce ne ſera pas ſeulement l'Ebre (*c*) qui laiſſe enchanter ſes Flots, ce ſera la Na-

(*a*) Milton. *Monte decurrens velut amnis*....
Fervet, immenſuſque ruit profundo
Pindarus ore....
Verba devolvit. Hor. Ode 2. *Liv.* 4.

(*b*) Ecoutez Plutarque. Ecoutez ce vieux & beau langage d'Amiot. Platon dit en ſes livres de la R. P. que ſur chacun des huit Cieux y a une Siréne aſſiſe qui le fait tourner: Qu'elles jettent chacune une voix propre, & que de toutes enſemble il s'en contempére une harmonie, & qu'elles y prenant plaiſir chantent les choſes divines, en danſant une danſe ſacrée ſous la douce conſonance de huit cordes. *De la Création de l'Ame*. ch. 29.

(*c*) Comme on le diſoit d'Orphée.

ture ébranlée; tandis que sur la nuë noire la Foudre trace ses sillons lumineux & terribles.

Divine Paix, fais entendre ainsi des Cieux ta douce harmonie à ces Peuples remuans & séditieux. Voeux inutiles! Vois-tu, mon Fils, ces Flots impérieux s'entasser autour de moi, & m'assaillir de toutes parts? Ainsi seront tes Peuples inquiets sur lesquels tu régneras, comme ton Pére régne sur les Plaines orageuses, fécondes en tempêtes. La Guerre que tu portes aujourd'hui chez tes voisins sera renvoyée dans ton sein. Deux factions puissantes le déchireront tour à tour, (*a*) jusqu'à ce qu'un Roi gouverné par le fol Amour entreprendra de plus grandes choses, & donnera commencement à de nouveaux malheurs. Religion

(*a*) Les divisions des Maisons de Lancastre & d'Yorc jusqu'a Henry VIII.

ſacrée ! Vierge inviolable ! De combien de fureurs es-tu le prétexte ! Où eſt la Charité aux liens d'or qui avoit accoutumé de marcher devant tes pas ? A la place de ces liens ſacrés la Paſſion aveugle jette ſur toi ſes chaînes de fer, dans leſquelles elle te captive ſous ſa main puiſſante, belle Immortelle, tandis que tu ne lui oppoſes que tes ſoupirs. Parmi tous ces troubles, une Fille de ſang Royal (*a*) léverа ſon ſceptre redouté, & paroîtra comme une Siréne enchantereſſe qui endort les Flots applanis. Elle fera périr ſon illuſtre Captive, défenduë envain par le Diadême, (*b*) qui eſt comme le ſceau ſacré qui défend les Rois.

Après elle, & ſur ſon modéle le Peuple environnera le Trône, pour juger à ſon tour les Rois qui

(*a*) Eliſabeth Fille de Henry VIII.
(*b*) Marie Stuard Reine d'Ecoſſe.

y sont assis. L'Univers frémira au récit de ces attentats, tandis que ces Peuples s'applaudiront à tant d'horreurs, du milieu desquelles, insensés, ils croiront voir leur liberté renaître, & sur ses aîles teintes de sang dédaigner les humbles sillons, & s'élever au-dessus des nuës.

Le puissant Génie que l'Eternel a commis à l'humide Empire acheva de parler. Il se léve, laissant sur le Rivage son Fils rempli de l'Histoire de ses Destinées; & franchissant en sa démarche puissante les vastes écuëils, il précéde ses vagues trop long-tems retenuës.



CHANT. XI.

GAlatés & ſes Dieux nombreux étoient r'entrés dans leurs demeures ſur les Rives de la Seine aux détours infinis, ſur tes bords, ô Loire ! dont le long cours partage également les climats François, dans ces Campagnes heureuſes à travers leſquelles le Rhône rapide ſe hâte de fuïr vers la Mer. O puiſſant Génie, dont l'Eternel a établi l'Empire entre les deux Mers, entre les hautes Montages qui verſent & le Pô & l'Ebre, tu rapportes des Cieux les plus heureuſes eſpérances ! Au haut des airs le battement redoublé de tes aîles avoit annoncé ta joie. Trois fois tu planas au-deſſus d'Orléans avant de finir ton vol, avant de finir

ton vol ſur les Tours de Sainte Croix. Mais quelle fut ta ſurpriſe, lorſque tu vis ta Ville infortunée repouſſer à peine l'extrêmité preſſante !

Tu appris même bien-tôt de tous tes Dieux épouvantés que le Duc de Savoye, & le Prince d'Orange préparoient ſur les bords du Rhône un appareil formidable. Aurélia envoyoit tous les jours vers le Monarque pour en obtenir quelque ſecours. Elle demandoit, mais vainement, cette Armée tant promiſe qui des bords de la Méditerranée devoit faire venir le ſiége. Le Peuple d'Orléans commence à plier ſous tant de maux. Si l'eſpérance d'être ſecourus nous ſoûtenoit encore, diſoient-ils, nous pourrions perſévérer dans une réſiſtance qui pourroit avoir un heureux ſuccès; mais à quoi nous ſervira notre courage,

courage, qu'à nous faire mieux périr, qu'à rendre notre condition plus déplorable de jour en jour? La foule grossissoit à tout moment. Déja parmi ce Peuple, conseillé par sa misére, il en est qui veulent que sans tarder, & sans consulter les Chefs on courre donner le signal pour se rendre. Le vieux Prince accourt: Si ce signal funeste est entendu, s'écrioit-il, en tendant au Peuple ses mains tremblantes, la France entiére va croûler dans toute sa vaste étenduë. O Habitans! vous n'avez donc combattu jusqu'ici avec tant de gloire que pour en venir à cette honte! Croyez-vous que vos Ennemis ne partagent pas avec vous les mêmes maux? Croyez-vous qu'ils n'en essuyent pas de plus grands? Jugez-en par leurs foibles attaques, par lesquelles ils nous importunent plus

qu'ils ne nous fatiguent. Présentez-vous seulement sans armes sur vos Remparts ; il n'est besoin, pour arrêter l'Ennemi & le faire pâlir d'effroi, que de votre seule ombre, & de la vûë de ceux dont ils ont éprouvé les coups terribles. Ces Murailles se défendent toutes seules par la gloire dont vous les avez remplies. Nous avons envoyé vers notre Roi, de Lore & Cullant, attendons au moins leur retour. Que dis-je ? N'attendons rien. Laissez trembler tout seuls les Esprits timides qui sont parmi vous. Allons, Peuple, rendez-vous à vos postes ou dans vos maisons. Obéissez à un Prince qui vous ordonne de garder votre gloire.

De l'autre côté Dunois rugissoit comme un Lion. Il ne flattoit point le Peuple. Il le traitoit de lâche, & d'indigne du nom de

François. Il jettoit ses regards enflammés sur le Camp Ennemi ; & plus encore sur les Habitans : Orléans ! tu me serois donc enlevé, s'écrioit-il, en frappant la terre, & se relevant sous son casque terrible ! Non, non, & mes sermens auront lieu. Il lui sembloit pouvoir défendre seul & sans autre secours cette Ville infortunée ; car il n'étoit point de sentimens altiers qui ne pûssent entrer dans ce cœur fier, & indompté, & embrasé d'indignation. On le vit paroître la flamme à la main : Oüi, oüi, disoit-il, au Peuple, vous avez raison de vouloir perdre votre Ville. Pour moi, j'approuve vos projets cruels, & je veux y ajoûter. Je veux aller la ravager, & la donner en proye aux flammes. Sur les monceaux de ses ruines j'irai r'ouvrir mes blessures récentes & mal fermées, & mou-

rir ainsi que je l'ai toujours envié!
Orléans! tu ne seras plus qu'une Campagne désolée, toujours assés fameuse par les cendres des Guerriers qui t'ont défenduë.

Les autres Guerriers alloient de toutes parts, & montroient à l'Orléanois les cicatrices de leurs blessures qui ont pû se fermer, comme vos maux, disoient-ils, pourront se guérir. Ils étoient à ce Peuple ébranlé enfin pour la premiére fois comme les solides crampons de fer qui rendent inébranlables les poutres prêtes à plier sous le poids dont on les a trop chargées. Plusieurs jours se passérent dans ces alarmes.

Si dans cette conjoncture l'Ennemi eût attaqué avec vigueur, & que Talbot & les autres Chefs eussent été remis de leurs blessures, ou que Bedfort eût envoyé un secours de Troupes fraiches

qui arriva trop tard, c'en étoit fait peut-être d'Orléans, que son Roi vouloit abandonner, pour se conserver les braves Guerriers qui y périssoient tous les jours.

Ce Monarque, qui se voyoit à la veille d'être dépoüillé de ses Etats, & entendoit de si près les derniers coups qui doivent achever la ruine de son Trône ébranlé depuis si long-tems; cependant, en ses beaux jardins de Chinon, demeuroit endormi dans les plaisirs de ses nouvelles amours. Il oublioit tout autre soin auprès de la belle Fromenteau. Il ne songe plus qu'il est Roi, & qu'il va bientôt ne l'être plus. Il céde honteusement à ses malheurs. Il pense déja à abandonner à l'Etranger ses plus belles Provinces, & à établir la Loire la Frontiére nouvelle de son Royaume resserré. Tel vers les sources du Jourdain

le Berger, expofé tous les jours aux courfes des Voleurs de l'Arabie, transporte fes tentes fur le Liban, & abandonne les gras pâturages.

Auprès du Monarque la jeune Fromenteau paroiffoit languir, & fe confumer dans un ennui fecret. Le Prince lui adreffa ce difcours. Quelle eft la trifteffe profonde qui s'eft emparée de votre ame, ô la plus belle des Filles! Tandis que le Deftin ennemi me perfécute, c'eft à vous à adoucir mes ennuis. Je viens oublier près de vous mes malheurs. Votre aimable préfence diffipe mes foucis cuifans. Ennuis importuns, ceffez de flétrir le cœur de mon Amante. Ceffez d'obfcurcir fes aimables regards, fi mon infortune feule l'attrifte & l'afflige. Le Sort cruel ne me perfécutera pas jufqu'au bout. Quand même

Orléans me feroit enlevé, je régnerai encore fur de vaftes Provinces, fur des Peuples belliqueux ; & je puis à mon tour efpérer les heureux fuccès, & faire effayer à mon Ennemi les mêmes revers. C'eft aujourd'hui le jour de mes malheurs, ce fera demain celui de mes victoires.

Tel étoit le difcours du Prince. Ainfi le Lion remplit fa cage de vains frémiffemens. La belle Fromenteau jette un profond foupir, & lui répondit : J'ai vû la Reine, j'ai vû votre Epoufe, Seigneur. Hélas ! de qui m'avez-vous fait Rivale ? Elle a paru avoir pitié de ma jeuneffe. O Prince ! comment n'avez-vous pas fçû garder une flamme inviolable à votre digne Epoufe ? Mais mon malheur a dû être plus fort que tout. Ah ! laiffez-moi avec les éternels ennuis que vous m'avez faits

retourner dans le triste azile qui n'a pû me défendre ! Non, non, gardez toutes vos richesses, & tous vos honneurs. Vous ne pouvez me rendre autant que vous m'avez enlevé. Que me reste-t-il aujourd'hui, sinon que languissante, j'attende qu'enfin mon dernier soleil arrive ? Hélas ! je ne semblois point née pour l'humiliation où je me vois réduite ! Encore, si j'aimois un Prince qui m'enveloppât dans sa gloire, & sous ce voile d'honneur justifiât mes feux, me défendît des yeux Ennemis ! Mais sans aucun souci de votre Peuple qui périt, & de votre Trône qui vous est enlevé, vous languissez dans une tranquillité honteuse qui vous deshonore aux yeux de l'Univers ; & moi, je me verrai accusée d'être la cause de votre nonchalance. Vos Sujets

murmureront contre moi, & les indignes rumeurs en viendront jusqu'à mes oreilles. Au moins si dans ma peine, je pouvois un jour entendre quelqu'un parler ainsi. Sa jeunesse facile & imprudente pouvoit-elle se défendre contre un Monarque jeune & charmant, contre un Héros dont les yeux étoient animés par la Gloire ? Ce discours réveilla le Courage du Prince, & l'Honneur endormi au fonds de son cœur. Il se léve; ses yeux s'allument d'un digne feu, son sein se remplit d'une juste audace. Tel l'or pénétré du nitre, s'il vient à concevoir l'ardeur du charbon embrasé, éclate à grand bruit dans les airs.

Tandis que les choses se passoient ainsi entre les deux Amans, la Reine retirée dans son appartement rouloit en son esprit tous

ses divers projets. Lorsque sa vigilance n'avoit pû prévenir ses malheurs, sa fermeté lui étoit comme le Bouclier dont le Soldat se couvre au défaut de ses autres armes qu'il a vû briser dans ses mains.

Elle remplissoit l'Europe de ses négociations. Elle hâtoit le retour de son Frére, que la Gloire & des Conquêtes funestes (*a*) retenoient en des Climats lointains. Elle sollicitoit le courage des Princes François; mais surtout elle levoit nuit & jour ses mains pures vers le Ciel. Elle se le rendoit favorable par sa vie innocente, par sa pitié pour les Misérables, par sa patience inaltérable dans ses malheurs. Prosternée sous les yeux de l'Eternel, elle lui adressoit ainsi ses humbles priéres.

(*a*) Dans le Royaume de Naples.

O Dieu! les Peuples périssent pour la vaine querelle de leurs Princes. La Guerre allumée de toutes parts couvre les vastes Campagnes d'Hommes moissonnés, comme les épics qui sont couchés dans les sillons. Cependant tout l'Univers voit la justice de notre cause. Toi seul tu es assis sur un Trône que rien ne peut ébranler, & du haut des Cieux ta main donne ou reprend les Couronnes. O Dieu! fais seulement que la Guerre ne désole plus nos Climats, qu'elle n'y répande plus ses fureurs ensanglantées. Dispose ensuite de ma Couronne selon ta volonté. Ordonne, & je sçaurai t'obéir; & sortant du Pavillon sacré que tu prêtes aux Rois, je sçaurai sans me plaindre le remettre entre tes mains. Je ne veux d'autre Couronne, & elle me suffira, je ne veux d'autre Sceptre que mon obéissance. La vertueuse

Reine étoit en la présence du Tout-puissant, comme une glace pure qui renvoye vers le Soleil l'éclat dont il l'a frappée. Sa priére pénétra les Cieux. Elle se léve après avoir adoré ainsi. Son front paisible, dépoüillé alors de son Diadême, sembloit s'en revêtir de lui-même; tandis que sous elle, & sous ses piés la Fortune avec ses Démons nuisibles formera ses Jeux cruels.

Cependant la Nuit montant de la Terre, & voilant les hautes montagnes régnoit déja dans les airs. La Guerre se taisoit dans le vaste silence, & les Mortels affligés se préparoient à adoucir leurs peines dans les douceurs du Sommeil. Que faisois-tu alors, ô vertueuse Reine? Ensevelie dans tes pensées diverses, & dans tes soins nombreux, tu prolongeois tes veilles. Le Ciel t'envoye un léger Sommeil, suivi d'heureux Songes, qui

portoient l'Espérance avec eux. Il te sembloit que sous un plus heureux Ciel une douce Lumiére dissipoit la Nuit à tes yeux, comme lorsque la nouvelle Aurore commence à déplier son voile argenté, & qu'elle r'allume ses feux naissans. Au-dessus de tes paupiéres assoupies, la Nuit eût bien-tôt achevé sa course, & précipité ses heures sombres. La Lumiére renfermée dans le haut Temple du Tout-puissant, revint dans l'Univers avec le Soleil rayonnant dans les déserts immenses des Cieux; & déja, ô Reine auguste! tremblant dans la majesté du Dieu qui t'environne, tu lui rendois tes hommages, tu adorois celui qui a étendu les Cieux, qui porte comme dans sa main le vaste Océan, & en a renfermé les Ondes tumultueuses, comme sous son sceau inviolable.

Le bruit vint jusqu'à tes oreilles

La pucelle d'Orléans.

qu'une Fille en habit de Guerrier, & qui promettoit les plus surprenantes merveilles, étoit arrivée dans ton Palais, & demandoit à paroître devant toi. Par ton ordre, elle te fut amenée. Tu vis une Bergére simple, & sans art. Revêtuë de sa cuirasse, armée d'une lance, elle sembloit n'avoir en main que la houlette avec laquelle elle conduisoit ses agneaux dans les champs. Ses cheveux (car elle étoit sans casque) tomboient négligemment sur ses épaules. Son front tranquille, ses yeux purs, ses joües vermeilles, sa bouche ingenuë, toute sa personne respiroit l'innocence. Vous la diriez semblable à une glace aussi pure que l'air même, mais qui brille de mille feux, si elle est regardée du côté qu'elle reçoit les rayons du Soleil. Telle étoit la Bergére. Dès qu'elle eut ouvert ses lévres, &

que ſes yeux ſe furent animés du feu Céleſte qui la remplit, la Reine put à peine ſe défendre de l'eſpoir flateur qui malgré elle s'inſinuë en ſon ame.

La Bergére lui diſoit : O Reine ! l'Impoſture n'eſt point dans mon cœur, le Menſonge ne ſortira point de ma bouche. Qui ſuis-je pour réſiſter au Ciel ? Je ſuis la Fille d'un Laboureur des bords de la Moſelle. J'ai été élevée par la plus vertueuſe des Méres. Trois Printems ſont revenus ſur la Terre, depuis que la Mort me l'a enlevée. Elle me diſoit ſouvent : Ne te laiſſe point abattre, ma Fille, par l'état pauvre où nous ſommes. Fille du Ciel, Dieu ſeul eſt ton Maître, il eſt ton Pére. Tant que l'Innocence nous couronne, nous ſommes Rois. A tous les Hommes les biens viennent mêlés de beaucoup de maux, dont les Maiſons des riches ſont moins

exemptes que nos Chaumiéres tranquilles. O Reine ! je ne ferois point fortie de mes retraites heureufes ; mais depuis long-tems le Ciel a préparé dans mon ame ce qu'il ordonne aujourd'hui. Je me plaifois avec les Chevaux indomptables. Je me plaifois à percer de mes fléches, ou le Loup affamé, ou le Sanglier à la dent terrible. L'Amour de la Guerre & des Combats étoit fecrétement caché dans mon fein. La Nuit le Sommeil n'offroit a mon efprit que des Batailles. Un jour que, fatiguée de la chaffe pénible, je m'étois endormie fous un Hêtre, (le Soleil étoit encore loin de la fin de fa courfe.)un Jeune-homme parut à mes yeux dans la plus vive lumiére : Bergére ; levez-vous, me dit-il, revêtez-vous de ces armes que je fufpends à ce Hêtre. Les priéres affiduës de votre Reine font

montées jusqu'au Trône de l'Eternel. Allez délivrer la France des Etrangers qui l'envahissent. Un Glaive qui est dans la vieille tombe d'un Chevalier inhumé dans le Temple de Fierbois justifiera que le Ciel vous à envoyée. Vous vous servirez de cette Epée dans les Combats. Sur son acier ces paroles sont gravées. *Dieu est le Dieu des Armées*. Ce Chevalier pour prix de sa valeur l'avoit obtenuë de son Roi, de ce Héros qui périt sur les ruines de Carthage. Ce Roi a soûtenu mes Combats, à dit l'Eternel, il a entrepris mes Guerres ; & moi j'établirai son Trône à jamais, & sa race subsistera dans tous les Siécles. O Reine! après ces paroles mes yeux s'ouvrirent, je me léve, j'admire ces armes, je m'en revêtis non sans crainte, & je courus la lance à la main raconter à mes Fréres le prodige incroyable.

O merveilleuse Bergére ! lui répondit la Reine, tu viens au nom du Tout-puissant ! C'est à moi à respecter d'abord, & à préparer mes hommages. Je sçais que le Seigneur est le Maître. ... Mais pourquoi le Roi ne vient-il lui-même ? .. Il entre à ces mots. Le discours de la Bergére lui est fidélement rendu. Je ne puis qu'admirer votre courage, lui dit le Monarque, & lui seul mériteroit des éloges. Je vis donc encore dans le cœur de mes Sujets, & les Femmes même sentent leur ame échaufée de zéle pour leurs Rois. O belle Fille ! Je ne puis croire qu'il y ait de l'artifice dans vos paroles. Mes yeux n'ont jamais mieux vû l'Innocence, & la Candeur que sur votre visage. Mais craignez que votre ame séduite par les images ausquelles elle se plaît, n'ait embrassé que des phantômes. Mille

Songes trompeurs, qui tirent leur chimére de nos propres désirs, offrent souvent à nos esprits leurs illusions diverses. Je sçais qu'au haut des Cieux il est un Dieu Maître absolu des Empires. Qui l'éprouve mieux que les Rois? Mais hélas! mes malheurs m'apprennent qu'il ne s'interesse plus pour un Prince que depuis longtems il a condamné.

Cependant le Monarque ordonne à la Trémoüille, & à Tannegui de se rendre à Fierbois, pour faire ouvrir la tombe du Chevalier qui y repose. Bientôt sous les chevaux légers les chemins ont disparu, on découvre de nouvelles Campagnes. Fierbois montre de loin son haut Temple. Les portes s'ouvrent à l'ordre des Seigneurs qui viennent de la part du Prince. Le marbre qui couvre les froides cendres du Chevalier est enlevé. Le

Jour entre après plusieurs Siécles dans le séjour de la Mort. Le vieux Cimeterre en est tiré aux yeux du Peuple accouru en foule. Sur sa Lance roüillée les mots sacrés se lisent. L'Epée est remise entre les mains des Guerriers pour être apportée au Monarque. Ces merveilles se répétent de bouche en bouche, & vont jusqu'à la Reine prosternée au pié des Autels. Le Roi même ne craint plus d'ouvrir son cœur à la flateuse Espérance. Il mande & de Lore & Cullant, & leur tient ce langage. Amis, apprenez de la bouche de votre Roi les prodiges qui ont déja été jusqu'à vous. Un Songe trompeur séduit-il mes sens? Voyez cette Fille divine. Un Ange que le Ciel eût envoyé, auroit-il les regards plus purs? Que voulez-vous que j'en croye? Qu'en croyez-vous vous-mêmes? C'est le Ciel qui protége le

Trône de S. Louis. Braves Guerriers, puiſque vous n'avez pû le ſoûtenir, il n'eſt plus que le Ciel qui puiſſe en empêcher la ruine. Hâtez le ſecours que vous demandez pour cette Ville infortunée, & mettez à la tête de vos Soldats cette merveilleuſe Guerriére, comme votre Ange protecteur. O Monarque des François ! lui répondit Cullant, que le Ciel, quelque moyen qu'il employe, ſoit beni, de ce qu'il a remis dans votre ſein la volonté de ne point abandonner Orléans, rempli de tant de Guerriers, qui veulent s'enſevelir dans ſes ruines, qui demandent à y périr s'ils ne peuvent le ſauver.

Tandis que les deux Guerriers tranſportés de joye courent en diligence aſſembler le ſecours, la Reine faiſoit preſſer la cotte d'armes dont la Bergére devoit être revêtuë, afin qu'elle fût remar-

quable entre tous les Guerriers. C'étoit une casaque de toile d'argent, bordée d'une tresse d'or. La large boucle qui en arrêtoit la ceinture étoit chargée de diamans aux étincelles inépuisables, au feu qui veille sans cesse. De pareille étoffe, ornée de houpes d'or, étoit l'Etendart qui devoit être porté devant la Guerriére. C'est en cet équipage qu'elle se montra aux yeux de toute la Cour, qui assistoit à son départ. On ne la vit point se couvrir d'aucun air de fierté, ou de grandeur qui semble faire effort pour s'élever, & pour atteindre à sa haute destinée. Seulement elle montre un visage tranquille. Elle porte un front serein à la gloire que le Ciel lui prête.

Avec le Cheval destiné pour la Bergére, on en menoit un autre, (on ne sçait qui avoit donné l'ordre) qu'on appelloit l'Indompta-

ble, à cause qu'il avoit renversé dans la poussiére tous ceux qui avoient osé le monter. La Guerriére saisit les rênes de celui-ci, & s'élance malgré les cris de frayeur qui s'élévent de toutes parts. Le Coursier soûmis la reçoit sur son dos. Glorieux de son poids, (*a*) il dresse ses oreilles attentives, il souffle la terreur, il rejette la crainte; & du pié cavant la terre, il demande en frémissant les Armes & les Combats.

Les Chefs partent, les Troupes s'ébranlent. Les cris de triomphe frappent les Cieux. O Guerriére divine! ta Banniére la nouvelle espérance du François attiroit tous les yeux, & flotoit dans les airs, ainsi qu'un Astre favorable, ainsi que les feux amis du Matelot que les Anges secourables attachent

(*a*) *Fremens & frendens sorbet terram irrequietus ad clangorem tubæ . . . procul odoratur bellum.* Job. 23.

au haut du mât du Vaisseau battu de la tempête, comme une sauve-garde lumineuse contre les dangers de la Mer & des Cieux, des Cieux que le foudre allume de toutes parts, qui tonnent épouvantablement ébranlés sur le vaste Océan mugissant jusqu'aux Enfers en toutes ses Ondes soulevées.

Les Guerriers dans leur route se communiquent leurs idées, & leurs sentimens divers. Les uns disoient: Cette Fille est sortie de l'appartement de la Reine. Cette Princesse a trouvé ce stratagême pour faire croire aux Peuples que le Ciel s'interesse à sa cause. D'autres répondoient: Elle a trop de respect pour le Ciel pour en abuser, ainsi nous faisons tort à la plus vertueuse des Reines: Voyez, disoient ceux-ci, voyez comme les Peuples commencent à se livrer à ce Merveilleux. N'en doutons point.

La Confiance renaîtra dans nos Troupes, la Frayeur passera dans celle des Ennemis. Quelques autres disoient : Si le Ciel n'a ici aucune part, croyez qu'il renversera le stratagême contre ceux qui l'ont tramé. Notre Roi en rapportera beaucoup de risée. Ceux-là reprenoient : Comment le Ciel s'intéresse-t-il pour un Peuple plutôt que pour un autre ? Tous les Peuples ne sont-ils pas égaux à ses yeux ? Ne sont-ce pas les Hommes seuls qui se sont distingués les uns des autres, & qui se sont donnés des noms divers, quoiqu'ils soient tous Créatures de la même argile, & du même souffle du Tout-puissant ? Et qui est celle qui vient à notre secours ? C'est une Bergére qui quitte ses Troupeaux pour venir dans les Armées, & se couvrir d'une gloire que le Ciel n'a point faite pour

les Femmes. Un des plus ſages repliqua : Ne l'avons-nous pas vû de nos yeux ? Nous eſt-il facile d'y ſuppoſer de l'impoſture ? La Reine en eſt innocente ; & le Roi ne penſoit auparavant qu'à retirer d'Orléans les braves Soldats qu'il y perdoit tous les jours. Voulons-nous voir juſques dans les Cieux ? C'eſt à Dieu à nous ſauver comme il lui plaît. L'unique ſoin qui reſte à l'Homme eſt de lui en rendre des actions de grace. Oüi, oüi, diſent tous les autres, le Ciel s'intéreſſe aujourd'hui pour nous. Que l'Anglois prépare ſes Vaiſſeaux, la Mer ne ſuffira pas à les recevoir dans leur fuite.

Ainſi la Confiance entroit dans tous les cœurs ; & y portoit avec l'Eſpérance, l'Ardeur, & l'Audace.

Le troiſiéme Soleil qui alloit

se précipiter dans l'Océan montre Orléans aux Troupes Françoises. Dunois sort de la Ville au-devant d'elles pour favoriser leur entrée. Il est à la tête d'une Troupe invincible. De ce Chef seul, Aurélia, tu aurois pû attendre ton secours, si un secours humain eût pû te suffire. Ta délivrance doit venir du Ciel. Il s'ouvre. Un Ange a fendu la nuë, & vole à la divine Amazône pour être à ses côtés, & la défendre contre les hazards des Combats.

Le Messager céleste s'avance sur le Rivage. Un large Baudrier, plus lumineux encore que le diamant, soûtenoit sa redoutable Epée. Il la tire, & la fait briller dans sa main. L'éclat en réjaillit sur tout le (*a*) Fleuve, & couvre la Ville entiére, & se répand au loin dans les airs sous les Cieux.

(*a*) Imitation de Milton.

comme si la Terre renvoyoit vers les nuës les éclairs nombreux de la foudre du Tout-puissant.

A cette vûë, à cet éclat impérieux toutes les Légions de Galatés & d'Albion se hâtent de se disperser. Ainsi, si dans les vieux Tombeaux ou dans les Cavernes profondes que l'avarice des humains ouvre dans les entrailles de la Terre creuse sous les ruines des Montagnes, on porte une lumiére ébloüissante, les Esprits soûterrains qui s'y plaignoient nuit & jour en leurs hurlemens tumultueux, en sont chassés ; & poussant de longs soupirs, traînent souvent après eux des ruines accablantes, excitent (*a*) même

(b) Ne de Dæmonibus disputare pergamus, vel qui propinquo nobis äëre oberrant ... vel qui terreni fluvios habitant, ac sæpe ipsum mare quatiunt, vel qui sub de terrâ illos quandoque invadunt qui puteos effodiunt & metalla, item hiatus terræ provocant flammivomes

quelquefois des Tempêtes de flamme, abandonnent leurs demeures sombres où un jour odieux est entré. Ainsi, mais par une raison contraire, les Escadrons nombreux des Baleines, fuyant les longues nuits du Pole sombre, reviennent dans nòs Mers, & non loin du Palais de l'ancien Ferragus se cachent sous les ondes dans le profond Océan, dans les vastes régions d'Amphitrite, jusqu'à ce que l'Eté les rappelle dans les Mers du Nord. Alors on les voit s'ébattre entr'elles à grandes troupes, & paroître sur l'onde salée comme les Cyclades dont l'Archipel est semé, ou comme paroissoient autrefois les

ventos agitant, & fundamenta concutiunt ad extremum qui omnia lucis ac splendoris fugiunt imperscrutabiles ac penitus tenebricosi. Rauchlin. Cubala. l. 3. & Isaïe ch. 13. *Pilosi saltabunt ibi, & respondebunt Sirenes in delubris voluptatis.*

nombreuſes Iſles de la Mer Adriatique, avant qu'elles fuſſent raſſemblées comme une Flotte équipée en guerre, & prête à lever l'ancre pour aller diſputer l'Empire au redoutable Ottoman. (*a*)

Les Dieux diſſipés fuyoient de toutes parts. Les Bataillons Anglois ſe preſſoient de défendre le Rivage. Mais leurs mains retenuës par un charme invincible ne trouvoient plus leurs armes; comme lorſque dans le ſommeil tous nos efforts deviennent inutiles. Ils ſembloient n'être venus

(*a*) Dans l'Ecriture, lorſque Dieu vient pour juger la Terre, c'eſt-à-dire, pour lui apprendre que c'eſt lui qui régne & qu'il eſt le Maître de tous les événemens, tout l'U-
Pſ. 95. nivers s'ébranle. *Commoveatur à facie ejus univerſa Terra, commoveatur Mare & plenitudo ejus.* Dans Aggée : *Ecce ego commo-*
Aggé. 2. *vebo Cœlum & Aridam, & veniet, &c.* L'Auteur dans cet événement-ci a crû qu'une telle image ſeroit trop forte, il y a ſuppléé par ces comparaiſons multipliées, qui repréſentent toute la Nature émuë.

que pour être tranquilles spectateurs du nouveau prodige. Qui nous retient, disoient les derniers Rangs entr'eux ? Cette Fille que les Ennemis ont à leur tête, & qu'ils disent être envoyée du Ciel, vient-elle pour réunir les deux Nations, & pour faire finir la Guerre ? Mais déja sous son Coursier, qui foule & fend les flots écumeux, la Guerriére avoit atteint l'autre Bord. Le Peuple accourt, & l'environne ; & cherche sur son visage quelque espérance de salut, quelque heureux augure des merveilles qu'elle promet.

Après que la Guerriére eut salué le vieux Prince & les autres Chefs venus au-devant d'elle, elle leur parla ainsi. O Prince, & vous Chefs illustres ! demain sera le jour de votre délivrance. Faites reposer vos Soldats, & qu'ils se tiennent prêts pour com-

battre ; pour moi je vais dans le Temple avec mes Fréres, (ses trois Fréres ne la quittoient point, elle s'en faisoit accompagner partout) je vais au pié des Autels puiser mes forces, mon courage & votre salut. Je me remplirai de ce feu qui doit dévorer vos Ennemis, & consumer la terrible Enceinte qui vous tient enchaînés ; car ne croyez pas pouvoir être sauvés par les foibles bras d'une Fille impuissante. Le Tout-puissant sauve comme il lui plaît ; & par le plus fragile roseau peut dompter la Terre entiére, & en châtier les Peuples étonnés.

Après ces paroles, qui portoient l'autorité avec elle, la Bergére se retira dans le Temple. Prosternée au pié des Autels, elle faisoit la veille des armes sous le Chef Immortel des Bandes Célestes, sous les enseignes du Dieu des Batailles.

CHANT XII.

L'Aurore environnée d'une lueur pâle se levoit dans les Cieux. Les premiers feux du Soleil obscurcis & teints de sang dissipoient la Nuit, lorsque la Bergére de Vaucouleurs sortit du Temple sacré, & porta ses pas vers le Rempart où les principaux Chefs s'étoient rendus. Les Soldats pleins de confiance, tressaillans d'ardeur, se hâtoient de former leurs Bataillons. Ainsi sous le vent frais qui agite l'air, les Flots de la Plaine humide méditent la tempête, & commencent à se soulever.

La Guerriére du haut des Remparts portoit sa vûë sur la terrible Enceinte dont Orléans se voit enfermé. Elle attache principale-

ment les yeux sur la redoutable Forteresse des Ennemis, qu'ils avoient appellée *Londres* du nom de leur Ville. L'Esprit divin la saisit en ce moment, & agite étrangement son ame. Forcée de céder sous l'impression puissante, elle répand ses paroles comme flots tumultueux.

O Londres! comment si loin de tes Bords as-tu avancé ta Citadelle? Dans le cœur même de la France tu voulois asseoir ton Empire redouté. De l'Isle où l'Océan t'enferme, en quels lieux as-tu envoyé tes Colonies? La Biche a mis bas, a exposé ses Faons aux milieu des Lionceaux qui cherchent leur proye. Des flancs du Sagittaire les vents impétueux ont soufflé. Les Sauterelles qui dévoroient nos espérances, ont couvert le Rivage sablonneux, ont été englouties

dans les flots. Quels cris ! quel carnage ! Les Murailles sont teintes de sang, les Créneaux en dégoutent, le Fleuve en reçoit les ruisseaux désirés.

Après ces paroles, le calme revint dans son ame. Allons, invincible Dunois, s'écria-t-elle, & vous Chefs illustres dont il est juste que les nobles travaux soient enfin couronnés, allons écarter loin de ces Murs les Légions Ennemies, allons briser les fers qui nous tiennent captifs. Seulement que la troisiéme partie de vos Troupes demeure dans la Ville. Elle dit, & sur son Cheval bondissant, elle marchoit au-devant des Troupes Françoises, & se faisoit remarquer de loin par la blancheur éclatante de son habillement. Ainsi, (& que cette comparaïson soit soufferte, & que l'Envie ne prenne point plai-

sir à en montrer le côté odieux; car je chante seulement la querelle de deux Peuples Rivaux.) Ainsi au-devant des Hébreux, la Colomne de nuë blanchissoit dans les airs aux yeux d'Amalec effrayé : Ainsi elle marchoit au-devant des Enfans de Jacob, lorsque la Mer-Rouge s'ouvrit à leur passage, & montrant son sein desséché vit partager ses Flots en deux murs solides, lorsque les Capitaines & les Soldats de Pharaon, les Bataillons & leurs Enseignes éparses, les Chariots & la Cavalerie de Memphis furent précipités comme une pierre dans les eaux profondes.

Le Tout-puissant du haut de son Trône placé dans un Sanctuaire inaccessible, dans un Ciel qui recule éternellement ses bornes, regarda sur la Terre, d'où s'élevoient à tout moment des

nuës odieuses, de noirs tourbillons formés par les crimes des Mortels. Le Tout-puissant en détourna les yeux, & l'amour éternel qu'il a pour l'Homme en gémit hautement dans son cœur sacré. L'Ange de sa colére ne fut point r'appellé; & tenant un pié sur les Eaux, & l'autre sur le milieu de la Terre, continua à élever son glaive étincelant. Tant que ce signal de la colére brille dans les airs, tous les Démons nuisibles sortent de tous côtés de leurs demeures profondes, & remplissent l'Univers comme les Vents déchaînés qui conspirent contre les Flots. Ainsi, lorsque par les flammes qui s'élévent d'une maison embrasée, l'Ennemi est averti qu'une de ses Troupes a pénetré dans la Ville, la Mort & ses Spectres inhumains, la Cruauté & ses Démons regorgeans de

sang, la Licence & ses furieux Satellites, montant par-dessus les Murs de la Ville infortunée, la remplissent de leurs Légions tumultueuses.

O Muse ! achéve de dire les Combats & la Mort impitoyable, & la Victoire fumant de sang & de carnage.

Les Anglois voyant sortir des Portes d'Orléans un si grand nombre de Combattans, disoient entr'eux: Veulent-ils nous abandonner leur Ville, ou favoriser l'entrée d'un nouveau Secours? Peut-être qu'ils veulent nous défier dans la Plaine en Bataille rangée. Le Désespoir ne connoît aucun danger. Comme les Troupes de jeunes Sangliers qui vont donner dans les toiles, ils se livreront sans jugement aux desseins témeraires de cette Fille inconnuë. Mais lorsqu'ils virent que

la divine Amazône, après avoir traversé la Loire, tournoit contre leur plus fort Boulevard, leur étonnement fut sans pareil à la vûë de l'entreprise hardie qu'ils n'avoient pas dû prévoir. Une juste Garnison ne défendoit point ce Fort. Toute l'Armée s'ébranle pour le soûtenir. Les trois Suffolcs y conduisent leurs Troupes. Dunois, Saintraille & la Hire s'opposent à eux. L'Armée entiére des Ennemis va fondre sur nous, disoit Saintraille à son cher Vignole; notre courage pourra-t-il nous retirer du danger où notre imprudence nous expose? Périssons, puisque nous l'avons voulu. Ayons de meilleures espérances, lui répondit la Hire. Secondons la confiance de nos Troupes. Pourquoi languir dans une lente défense? Réduisons la Victoire à un terme plus court;

& que ce jour en décide. A ces mots, pareils à deux Vents qui associent leurs souffles & se forment en tourbillon impétueux qui vá porter le ravage de tous côtés, & couvre la Terre de hauts pins abattus, de vieux ormeaux déracinés; les deux Guerriers emportés ensemble dans les Légions Ennemies laissent après eux une longue suite de Morts, jusqu'à ce que l'aîné des Suffolcs (*a*) a porté un coup funeste à Saintraille, & que dans le même tems la Hire a été blessé par l'Escale. Saintraille dit alors à la Hire: *Ne nous séparons point. Vendons cher à l'Ennemi le reste de vie qui nous est conservé.* Sans doute ils eussent succombé; mais Dunois arrive, & commence autour d'eux le plus terrible Combat. Les deux Guerriers se traînant

(*a*) Leur nom étoit La Pole.

sur leur lance, se retirent de la mêlée. Au-devant d'eux se retiroit aussi du Combat le jeune Breauté, percé par le puissant Suffolc. Il perdoit tout son sang, que le Soldat sur lequel il étoit appuyé tâchoit envain d'étancher. Il tombe dans la foiblesse de la mort; il expire dans les bras qui veulent le soûtenir. Il expire en prononçant le nom de son Pére qui avoit envain voulu le retenir auprès de lui, & dont il eût dû entendre les trop justes priéres. J'ai perdu cinq de tes Fréres, qui tous ont péri dans les Combats, disoit le vieux Guerrier à son Fils qu'il voyoit résolu d'aller chercher la Gloire dans les Dangers illustres. Crois-tu que par tant de pertes ton sang ne s'est point aquitté au-delà de ce que nous devons à la Patrie? Je n'ai plus que toi, toi seul tu me suffis pour

me consoler, tu es à mes yeux tous mes Enfans. Barbare! si tu peux m'abandonner, si tu peux m'exposer au plus cruel deüil que le Soleil ait jamais éclairé! Je suis ton Pére, je suis ton Ami, je suis ton Fils, aujourd'hui qu'usé par l'âge & par mes longues peines, je ne traîne plus qu'un corps tremblant & caduque. Rend-moi ce que je t'ai donné, lorsque dans ton enfance inutile je m'attachois à toi plus qu'à tous tes autres Fréres, par le pressentiment que tu me resterois.

Dès que le Pére infortuné aprit l'accident funeste, toute sa constance se vit ébranlée sous le coup affreux. Un tremblement d'horreur resserra son ame dans son sein de désespoir allumé. Des ruisseaux de larmes coulérent sur ses joües glacées. Il laissa tomber sa tête accablée avec un cri funébre,

comme un Arbre qu'un tourbillon soudain a renversé, & qui fait entendre au loin sa chute plaintive. Environné de tous ses amis immobiles, & d'autres amis nombreux que ses Enfans lui ont faits, qui fondent en larmes, il n'a d'autres paroles pour exprimer sa douleur que les noms de ses Enfans. Tendant les bras comme pour récueillir tous ses Fils dispersés en diverses Campagnes, il se plaint du sort qui ne lui permet pas d'expirer au milieu d'eux, & d'être mêlé dans ce carnage impitoyable.

Saintraille & la Hire gémissoient à la vûë du jeune Guerrier laissé étendu sur le Rivage.

D unois avoit en tête les deux plus fiers Combattans qui fussent parmi les Anglois. Brave défenseur d'Orléans ! s'écrie l'Escale, n'étoit-ce point assés pour toi de

défendre tes Murailles ? Certes, j'admire ton courage de venir nous attaquer avec tes Soldats que hier tu voyois trembler derriére leurs Remparts. Le Héros François ne répond qu'en élevant son cimeterre funeste. Bellone entiére étoit dans ses regards. Il décharge le coup le plus terrible sur le vaillant Suffolc, qui le pressoit davantage. Suffolc, si ton casque n'eût été d'une trempe à l'épreuve de toute arme, tu étois misérablement massacré. Cependant tu es porté par terre de la violence du coup. Un nuage épais enveloppe tes yeux. Dans ce moment l'Escale élevoit sa hache épouvantable sur Dunois, semblable à Mars ; mais Graville affoiblit infiniment le coup par sa lance, dont il ébranle le Capitaine Anglois, sans pouvoir le percer.

En même-tems mille cris de victoire viennent du côté du Boulevard, que la Guerriére divine avoit emporté. Elle avoit sauté sur la Terrasse, & la remplissoit de carnage. Tout ruisselle de sang Anglois. Sur leurs corps, ou abatus où expirans, elle s'élevoit en sa haute stature. (le Ciel la lui avoit augmentée en cette occasion) Son cimeterre brilloit dans les airs pareil au foudre. La flamme dévorante étinceloit dans ses yeux. Les accens de sa voix étoient pareils à ceux de la Trompette retentissante. Aux yeux des deux Partis, elle paroissoit semblable ou à la Cométe effrayante qui darde ses rayons nuisibles, qui secoüe sa formidable chevelure, ou à l'Ange de Mort qui multiplie les Funérailles. Du haut de la Plate-forme, elle appelloit les François à une seconde vic-

toire, en leur montrant le Fort voisin des Tournelles.

Glacidas le puissant Guerrier y commandoit, & le remplissoit de bravades & de vaines menaces. A la vûë des Troupes Françoises, il s'écrie : Ils viennent donc à nous ! Hé bien, comme dans la danse notre tour est venu, une belle Amazône est notre partage. Qu'ils sont charmans les Ennemis avec qui nous avons à faire ! Quelles parties galantes ils nous ménagent au milieu des horreurs de la Guerre ! Dans leurs Tournois ils ont si souvent combatu pour les Dames, qu'il est bien juste que dans l'extrémité pressante elles viennent aussi à leur secours. Allons, Soldats, car ce n'est point dans ces Murs que je veux les attendre, allons les recevoir, allons au-devant de la belle Fille qui est à leur tête. Il parloit ainsi, tandis qu'on lui serroit

les boucles de sa cuirasse, qu'il mettoit son casque, & qu'il prenoit en main sa hache épouvantable. Il laisse dans le Fort le vaillant Pommar, & se fait suivre par la plus grande partie de ses Troupes. Ainsi, sans craindre aucun danger, le Loup que la faim presse sort des bois pour la satisfaire.

Voilà Glacidas qui vient à nous, disoit Dunois à la Bergére de Vaucouleurs. Connoissez par-là une partie de son audace. Ne nous attendons point à une victoire aisée à remporter. Le Tout-puissant qui a commencé, achévera, lui répondit la Guerriére. Voyez comme il les livre entre nos mains. La victoire n'en sera que plus certaine, puisqu'ils refusent de la retarder, en se couvrant de leurs Murs épais.

Glacidas faisoit avancer ses Bataillons. Il sembloit au-devant de sa Troupe comme le Rocher iné-

branlable qui défend le Vallon & ses Prairies fertiles contre les Torrens rapides. Il a abattu & Sulli & Coulonge & le brave Crévant. Semblable au Sanglier que le Chasseur a blessé, qui déracine les arbres, qui coupe les arbustes, il renverse les Rangs entiers. Tu es abattu par la massuë énorme du puissant Guerrier, toi qui te fiois à ta force, redoutable Martenai; & toi, jeune & beau Dampmartin, qui faisois tes premiéres armes sous le vaillant la Hire dont tu avois été Page, (a) qui ne craignois point de te mesurer avec le Guerrier formidable, aurois-tu pû éviter de périr? Mais Dunois, qui de son côté multiplioit les Victimes de Bellone, vole contre l'Adversaire redouté, & pousse sa lance contre lui. La hache dont Glacidas se trouve heureusement couvert, rom-

(a) Le Pére Daniel fait la Hire Page de Chabanes Dampmartin, c'est tout le contraire.

pit la violence du coup. Le fer ne peut plus percer la cuiraſſe, & toute la force rejaillit dans le bois que Dunois voit briſer dans ſa main. Glacidas d'un coup de hache abat le cimier du caſque de l'invincible Dunois, qui avoit déja tiré ſon cimeterre. Il en décharge un grand coup ſur l'épaule de ſon Ennemi. La boucle qui attache la cuiraſſe en eſt briſée. La lame pénétrante partage le drap qui étoit par deſſous replié juſqu'à ſept fois, & ſe teint encore du ſang de Glacidas en lui faiſant une légére bleſſure. Dans le même tems les deux Guerriers ſont attaqués par de nouveaux Adverſaires. Chanterénе & Canaye portent à Glacidas des coups inutiles. Le puiſſant Guerrier d'un bras robuſte pouſſe & renverſe le premier; & élevant ſa hache ſur l'autre, il le maſſacre, comme le Boucher qui

assomme le bœuf & l'abat à ses piés : Tandis que Dunois est aussi emporté ailleurs par le vaillant Mollein, qui s'étoit attaché à lui, & qu'il a laissé sans vie. Ainsi le Démon de la Guerre divisa ces fiers Combattans, afin que le carnage en fût multiplié, & que des deux côtés régnât également la Mort & la Désolation : comme si deux Torrens grossis par un orage descendoient à grand bruit de deux montagnes opposées ; & heurtant l'un contre l'autre leurs Ondes menaçantes, alloient chacun de leur côté ravager les douces espérances du Laboureur.

La Guerriére pareille à l'Aigle rapide, avoit couru planter ses Echelles à travers les Bataillons qu'elle a enfoncés. Mais la Mort n'avoit point encore rempli ses proscriptions cruelles. Mille traits étoient décochés contre la Ber-

gére. Pommar pouſſe contr'elle une poutre énorme; l'Echelle déja trop chargée ſe briſe avec grand bruit. Les Soldats François ſont précipités dans le foſſé. Tu tombes ſur eux tous, ô divine Amazône. ! Ton céleſte Protecteur te ſoutint dans ta chute. Le Fort retentit de cris & d'inſultes. Il te vint alors dans l'eſprit d'aller contre la Troupe de Glacidas avec le peu de Soldats qui pouvoient te ſuivre. Dès que les Ennemis t'eurent apperçuë, & la cotte d'armes fatale qui te faiſoit reconnoître, ils ſe précipitent dans la fuite avant même d'avoir ſenti tes coups. Tels au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, les Matelots s'effrayent & ſe troublent, s'ils ont ſeulement apperçû comme une foible nuë qui blanchit au plus haut des airs, & qui paroît moindre à leurs yeux qu'une piéce d'argent. Le Nau-

tonnier expérimenté fait auſſi-tôt plier les voiles, abattre les mâts: car la nuë ſe précipite, portant dans ſon ſein la tempête affreuſe; & tombant ſur le Vaiſſeau, le preſſe dans les Flots qui ouvrent une horrible vallée.

Glacidas veut envain retenir ſes Bataillons, tous ſes Soldats l'abandonnent pour ſe réfugier dans le Fort. Il éléve ſa voix de toutes ſes forces. Il court au premier Enſeigne pour lui faire tourner viſage. Le Drapeau lui eſt abandonné; & tout ſe hâte de fuir devant ſes yeux. Alors, de fureur tranſporté, il fend la preſſe de ſes Troupes fugitives. Il arrive à la porte de ſa Forteresſe, & maſſacre ſur le ſeuil le fuyard timide qu'il avoit avant lui. Alors il en occupe la vaſte entrée; & ſe tournant avec un viſage menaçant vers ſes Troupes effrayées, il leur ordonne de périr. Il les

met dans la néceſſité de combattre. Mais voyant que l'Ennemi relâchoit ſa pourſuite, il les laiſſe r'entrer dans le Fort, en les châtiant de menaces, & les accablant de reproches.

Lorſqu'il eut recueilli tous ſes Soldats, il leur parla ainſi au milieu de ſa Tour. La poudre, la ſueur, & le ſang, & ſa fureur ſans bornes ajoûtoient l'affreuſe horreur à ſon air formidable. Lâches ! ne vous flattez point d'avoir évité la mort, vous la trouverez ici avec l'infamie. Je ne dois plus ſonger, avec des Traîtres comme vous, à défendre cette Tour qui m'a été confiée. Je veux en ſortir avec ceux qui ſont dignes de me ſuivre. Mais auparavant je veux la réduire en cendres. Je veux que la flamme vous y conſume. Je veux cacher éternellement ſous les ruines de cette Citadelle tous ceux qui ont pû fai-

re cet opprobre au nom Anglois. Non, non, je ne puis soûtenir ma défaite. Lâches! vous payerez mes douleurs. Il parloit ainsi; & s'appuyant sur un des piliers de la muraille, il sembloit dans ses violens transports vouloir en ébranler la voûte solide. Ses Troupes consternées n'osoient de honte & de frayeur lever les yeux sur lui. Tantôt il poussoit de profonds soupirs, tantôt de sa pesante massuë il frappoit la terre, & retenoit à peine en son ame sa fureur & sa rage. Tout-à-coup des paroles douces & suppliantes sortent de sa bouche, il a presque recours aux larmes: O Soldats! leur disoit-il, n'êtes-vous plus ces Vainqueurs qui avez rempli toute la France de votre courage? Avez-vous oublié Azincourt, Vernueil, Crurant, Rouvray? Vous que les armes de l'Ennemi n'ont point abatus, vous

laisserez-vous surprendre à ses ruses ? Il met à sa tête une Fille qu'il suppose être appuyée du Ciel. Eh! si le Ciel étoit contre nous, nous auroit-il accordé tant de victoires ? Notre Ennemi, en se disant appuyé du Ciel, doit vous apprendre à vous-mêmes combien vous lui êtes redoutables. Le Ciel, le Ciel est du côté de ceux qui sçavent affronter la Mort, & la renvoyer sur leurs Adversaires ; il n'est jamais pour les Lâches. Il tâchoit de rassûrer ainsi ses Troupes épouvantées, & de r'animer leur courage étonné.

Du haut de la montagne voisine, Albion jettoit les yeux sur les Rives de la Loire, & sur ses Anglois dont la fortune avoit changé de face. Ce n'étoit plus ces Vainqueurs qui pressoient Orléans resserré, qui l'envelopoient de fraïeur, & l'enchaînoient de leurs fortes

barriéres. C'étoit à eux à se défendre à leur tour, & à se couvrir des murs épais de leur Forteresse.

L'indomptable Dieu en son ame enflammée de desespoir roule ses desseins divers, cherchant dans son esprit ce qu'il pourra mettre en œuvre pour retarder sa honte, soit en inspirant aux siens quelques pensées salutaires, soit en trompant l'Ennemi par quelque imposture nouvelle, ou par quelque ruse artificieuse. Il se léve enfin, & plein du projet téméraire qu'il médite, il se transporte dans les sables brûlans de la Lybie, dans ces déserts arides que les eaux du Ciel & de la Terre n'ont jamais rafraîchis. Il a déja pris son vol. Il a déja passé les froides Alpes, les hautes bornes qui séparent l'Empire de Galates & du bel Hesperus. Il voit les fameuses Campagnes que le Pô au long cours arrose de

mille canaux. Il voit le Tybre aux bords renommés, & sa Ville aux vastes débris, aux Murs tant de fois ruinés. Son Empire s'étendoit autrefois jusqu'aux extrémités de l'Univers. Unissant les bords lointains qu'Hercule & Bacchus avoient parcourus, elle avoit bâti sa domination comme une voûte solide. Le Seigneur l'a détruite, comme un vaisseau d'argile brisé, (*a*) & mis en morceaux inutiles. O Fils de l'Océan! poursuivant ta route, tu voles sur les Campagnes de Parthénope, sur les moissons abondantes de la Sicile, dont les Peuples sont la proye des Etrangers qui se les enlévent tour à tour, comme les Ennemis s'enlévent tous les jours leurs Troupeaux.

(*a*) *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalidâ, & non invenietur de fragmentis ejus testa in quâ portetur igniculus de incendio aut hauriatur parùm aquæ de foveâ.* Isaïe 30.

Traversant ensuite la Mer, & guidant ton vol vers le Rivage Africain, vers les plaines où l'on cherche la place de Carthage, tu finis ta course dans la plage Lybique, dans ces déserts inhabités où le Pére des Hommes aime à dissiper les foudres qu'il avoit destinés contre les têtes coupables. Albion en ramasse les carreaux éteints & amortis, & de l'acier céleste il a bientôt formé le fer d'une lance redoutable aux Dieux-mêmes. Il revole vers Aurélia, & s'approche de l'invincible Talbot qui se préparoit à aller au secours de Glacidas. Sur le bord de la Loire au saule voisin la lance du Capitaine redouté étoit apuyée. Le Dieu invisible y substituë le fer d'une trempe éternelle, & ne craint point de mettre en la main d'un Mortel les armes du Tout-puissant.

Ainsi, lorsque Talbot a joint

l'Ennemi avec sa Troupe qu'il a tant de fois apprise à vaincre, la Campagne est bien-tôt couverte du sang des François. Mars leur fait éprouver ses cruels revers. Ils fuyent dispersés sur le Rivage. A cette vûë la vaillante Amazône quitte le pié des Murs & des Echelles, elle vole en s'écriant à la tête de sa Troupe : François, où fuyez-vous ? Suivez-moi. Je vais vous délivrer de cette nouvelle terreur. Elle dit, & renverse en même-tems l'imprudent Merbury qui avoit osé s'opposer à elle, & qui pour se couvrir de gloire, pour rendre son nom célébre, rouloit en son ame le dessein ambitieux de faire mordre la poussiére à la Guerriére redoutée. Aux piés de l'invincible Talbot il est étendu sans vie. Talbot se couvre de son bouclier, & pousse sa lance contre la vaillante Fille défenduë en vain

par ſon Armure divine, & par l'Ange lumineux qui veille à ſa garde. Le fer infaillible l'atteint au haut du bras gauche. Elle tombe parmi d'inſupportables douleurs.

L'Ange céleſte, jettant un cri de ſurpriſe, la couvre alors de ſes aîles impénétrables; & le viſage enflammé de colére, il repouſſe & rejette le Guerrier obſtiné, comme le Géant détourne l'enfant débile. Il poſe ſa main ſur la tête de la Guerriére mourante, & rapelle ſon ame fugitive. Elle ouvre les yeux qu'elle referme auſſitôt. Elle eſt relevée par le plus jeune de ſes Fréres. On la traîne ſur le bord de la Loire où l'on l'aſſeoit. On la dépoüille de ſes armes. Son beau ſein eſt découvert. Ses cheveux dorés ſe mêlent dans la pouſſiére. Sur ſes joües livides on apperçoit une ſueur froide. On viſite la playe. On ne ſçauroit ébranler le fer, ſans lui

causer des douleurs mortelles. Mais tout-à-coup, il tombe de lui-même, suivi d'un sang noir; car l'Ange d'une main invisible pressoit la blessure funeste, qui parut aussi-tôt parfaitement vermeille. On la nettoye encore d'une eau pure. La Guerriére reprend ses esprits; & étonnée de se voir sur le Rivage, de se voir dépoüillée de ses armes, elle redemande son Ennemi. Prétant l'oreille, elle entend sonner la retraite, & comprend que Dunois raméne ses Soldats découragés. Aussi-tôt elle se léve en frémissant; & remplie du nouveau courage que l'Ange lui inspire, elle se fait revêtir de ses armes, & court surprendre par un nouveau miracle les François qui croyoient qu'elle avoit péri par la lance de l'invincible Talbot. Elle raméne contre Glacidas leurs Bataillons

raſſûrés, qui ne doutent plus de la victoire. Mille cris de triomphe ſont pouſſés juſqu'au Ciel. Talbot les entend, Talbot qui s'étoit retiré, après avoir fait entrer dans la Forterelle un renfort de Soldats intrépides.

Albion n'a pas différé pour longtems le moment de ſa ruine. Les Echelles ſont rapportées de nouveau. La Fille divine eſt emportée par ſon céleſte Gardien juſques ſur le Mur, à travers mille Dangers, auſquels il la dérobe. Ni les péſantes maſſes qui ſont pouſſées avec violence, ni mille fléches qu'on tire contr'elle ne peuvent l'endommager.

Le Pont ſur lequel la Forteresse de Glacidas étoit bâtie la joignoit autrefois à la Ville. Sur les Arches qui avoient été rompuës Girême fait jetter de longues poutres. Sur ce Pont dange-

reux (que ne peut l'ardeur pour la gloire ?) il passe le premier. Il est bien-tôt suivi de Graville, de Dubeuil, de Coarase, de D'Ylliers, de Chaumont, de Chabanes. Ils approchent du Fort dans le même tems que la divine Amazône en escalade les Murs. Elle combat déja dans la Forteresse Ennemie. Le brave Hunthey est sa premiére victime. l'Ennemi ne résiste plus, tout céde, tout fuit, tout se dissipe incertain & timide, comme du tronc d'un vieux Chêne qu'on renverse à coups de hâche, sortent les Hiboux tremblans, conduits par l'aveugle Epouvante.

Glacidas, le seul Glacidas, comme la Colomne qui se soûtient encore après la ruine de tout l'Edifice, couvre ses Troupes effrayées. En vain est-il atteint d'une profonde blessure. Le puissant

Guerrier refuſe de céder, & ne s'en montre que plus terrible. Il éléve ſa maſſuë ſur la tête de la Bergére, qui eût dû en être écraſée, ſi ſon divin Protecteur n'eût affoibli le coup ſous lequel on la voit encore chanceler.

Ainſi des hauts Monts de la Lune, ou des froides Montagnes des Andes qui voyent l'inſatiable avarice des Humains, le Condor agitant avec un bruit effroyable ſes aîles pareilles aux voiles d'un Navire, fond ſur le Taureau qui paît l'herbe, (ou dans les vaſtes Campagnes enſanglantées par le Caffre odieux, ou ſur les bords du fleuve d'Argent dont le long cours arroſe le nouveau Monde) & lui fait ſur le dos pluſieurs bleſſures à grands coups de ſon bec tranchant. Le Quadrupede furieux bondit, s'élance, frappe l'air de ſes coups inutiles con-

tre l'Ennemi qu'il ne peut joindre, & qui évite facilement ses atteintes sur ses aîles légéres. Il éléve sous ses piés des tourbillons de poussiére, il remplit le Rivage de ses meuglemens redoublés. Enfin soufflant l'horreur & la rage, il s'accule sur l'aréne la tête élevée contre son Ennemi, jusqu'à ce qu'il perde tout son sang par ses larges blessures. Il tombe. L'énorme Oiseau s'acharne sur les flancs de l'Animal terrassé. Se relevant ensuite dans les airs il fond de nouveau sur sa proye, l'enléve, & la dévore sur les hauts Rochers. Ainsi combattoit la Guerriére, ainsi combattoit Glacidas. Il veut périr sur son Ennemie écrasée, quoique plusieurs blessures l'affoiblissent, quoique Pommar son fidéle Ami veuille le contraindre de se retirer. Laisse-moi, cher Ami, lui répondit Glacidas

d'une voix rauque & épuisée, & épouvantable. Le reméde à mes blessures, c'est ma vengeance. La mort de cette Sorciére que l'Enfer protége, sera ma consolation & ma vie. En disant ces mots, il éléve sa massuë. Il ramasse toutes ses forces, & toute sa rage. La Guerriére évite le coup funeste qui s'enfonce dans la terre. Alors, ô Glacidas ! Pommar se mettant entre la Guerriére & toi, par son amitié & par son courage qui lui fut funeste, donne le tems à ton Ecuyer de te ramener. Tu le suivois; car tes yeux étoient voilés par la mort prochaine, & tu ne sçavois plus où l'on te conduisoit. Tu es emporté hors de la Forteresse avec la foule des Fuyards. Le Pont chargé de leur poids accablant s'entrouvre sous eux, & les précipite dans la Loire. Le Fleuve ensevelit le puissant

Guerrier dans ses eaux profondes.

Le Fort conquis est confié aux braves Orléanois. La merveilleuse Guerriére, & l'invincible Dunois, & les autres Héros r'entrent dans la Ville au bruit des instrumens de Guerre, & parmi les cris de triomphe du Soldat. Ils trouvent à la Porte le vieux Berri, qui du plus loin qu'il les voit, & qu'il peut s'en faire entendre, éléve ses mains vers le Ciel, & parle ainsi à tous ces Héros assemblés. Chefs illustres, votre gloire ne périra plus, votre nom percera l'avenir le plus reculé. Vous avez sauvé la France, demeurez à jamais les fondemens célébres sur lesquels le Trône de Saint Louis est de nouveau fondé. O mon Fils ! ô vaillant Dunois ! vous êtes le vrai sang des Dieux de la Terre. Et vous, ô Fille divine ! (Elle tenoit alors les yeux

baissés, la Modestie & l'Innocence étoient revenuës sur son front paisible. Sa Gloire & ses Lauriers ne sembloient venir qu'après elle. Seulement les impressions de son courage animoient encore ses joïes.) Et vous, ô Fille divine! lui dit le sage Prince, le Tout-puissant vous a couvert de gloire. Votre nom ira jusqu'à vos derniers Neveux, & sera porté dans toute la Terre, dans tous les lieux où l'Empire des Lys est connu. Les Peuples s'empresseront de voir celle par qui tant de merveilles ont été faites. Allons vers l'Eternel, allons dans son Temple sacré où son Pontife nous attend, rendre graces au Dieu des Armées. La longue histoire des malheurs de ma Patrie va finir; & je puis emporter dans le tombeau les plus douces espérances. Et vous, Princes de mon sang,

chérissez à votre tour ces Peuples qui achétent d'être vos Sujets par tant de travaux. Il dit. Les chants d'alégresse se font entendre de toutes parts. Les Cloches sans fin ébranlées annoncent la victoire au plus haut des airs. La voûte sacrée retentit des loüanges que le Pontife saint à la tête de ses Prêtres envoye vers le Ciel. L'Etendard glorieux de la divine Bergére flotte au pié des Autels, & les Lévites aux sons de mille instrumens divers chantérent ce Cantique.

CANTIQUE
D'ACTIONS DE GRACES.

Paroles de l'Ecriture, & sur-tout des Cantiques de Debora & de Judith.

AUdite, Reges, auribus percipite, Principes.... Debora. *Dominus conterens bella Dominus vectes ferreos confregit, Dominus nomen illi.* Judith.

ECoutez, Princes, écoutez, ô Rois, & que ma voix aille jusqu'aux extrémités de la Terre. Le Seigneur au haut des Cieux a écrasé la Guerre, & a

AUdite, Reges, audiat ultima Tellus. Ab alto conterit Æthere
Et bella ferratosque currus
Rex hominum, imperiumque sumpsit.

Dicite in gentibus quia Dominus regnavit. Ps.

réduit en poudre le char aux roues d'airain. Le Seigneur est son nom.

Ego sum, ego sum, quæ Domino canam? Debora.

Ubi hostium suffocatus est exercitus, ibi narrentur justitiæ Domini. Ibid.

Quelle est celle, quelle est celle qui redouble les cris de victoire, qui envoye au Ciel ses chants de triomphe? Qu'on rende les actions de graces où les merveilles ont été operées.

Quænam illa, quæ nã tollit ovans sonos
Plaususque lætos ingeminat sibi?
Hic vota solvant liberato
Crevit ubi nova palma Gallo.

Venit Assur ex montibus.. & Equi eorum cooperuerunt valles .... Dixit se incensurum fines meos. Judith.

Albion est sorti de son Isle, il a passé la mer sur mille Vaisseaux: tendant les mains il pensoit déja à prendre sa proye.

Erupit udis sedibus Albion,
Et navi multa straverat æquora,
Demisit & se ulnis apertis
Jam propior rapuisse prædam.

Ascendit leo de cubili suo, & prædo gentium se levavit, egressus est de loco suo. Jer. 4.

Il ouvroit ses bras depuis la mer qui est resserrée entre les deux Peuples jusqu'au Rhône aux ondes rapides.

Quà verticosis Oceanus tumens
Arctatur undis littora dividens
Arauris (a) *& quà turbidusque*
Volvit aquas Rhodanus minaces.

Devant ses yeux le Lion s'est échapé. Devant ses yeux il a fuï dans les Forêts profondes, dans les Monts inaccessibles.

Rupit paratas ecce leo plagas,
Fugitque velox ille per avios
Saltus inaccessosque montes
Atque aditus nemorum profundos.

(a) *Fluvius Galliæ Narbonensis apud omnes antiquos Geographos nobilis.*

Non cecidit potens eorum à juvenibus, nec filii Titan percusserunt eum, nec excelsi gigantes opposuerunt se illi ; sed Judith filia Merari. Jud.

Filii puellarum compunxerunt eos, & sicut pueros fugientes occiderunt. Ibid.

Ce ne sont point les robustes Enfans de la Guerre, les Fils de Titan aux redoutables efforts, ou les puissans Géans qui ont enlevé la victoire.

Mais une Fille des champs, une Bergére de troupeaux les chassoit devant elle comme d'Enfans une Troupe inutile.

Elle a paru sous le casque Guerrier. Prenant en main la pique, elle a percé les Bataillons ennemis saisis d'horreur à sa vûë.

L'Epouvante les tenoit ébranlés sur leurs genoux affoiblis, comme lorsque la main du Seigneur fait trembler les fortes Colomnes.

L'Ange du Très-haut couvroit de ses aîles la Guerriére confiée à sa garde, au-devant d'elle il envoyoit la Terreur glacée.

Non vicit atrox aut juvenum manus
Vastive proles inclyta Titanos
Immiscuit se horrendus acri
Sive Gigas hominum duello,
Puella verùm rettudit impetus,
Vicesque Virgo reddidit ut solent
Infantium turbas inermes
Sive greges agitare campis.
Huic dura pressit mollia tempora
Flavosque crines Cassida condidit,
Hastâque bellantûm nitescens
Agmina per cuneosque fertur.
Hostes adurgens quos subito vagus
Quassos agebat poplitibus tremor
Fractis velut stantes columnas
Cùm quatit ipse Deus potenti
Dextrâ. Tegebat scilicet Angelus
Alis puellam non violabilem,
Quâ quâ solutis ante mittens
Pectoribus gelidum Pavorem.

De Cælo dimicatum est contrà eos. Stellæ manen-

Le Ciel s'est déclaré contre nos Ennemis. Les Astres

Pugnatum ab alto quin fuit Æthere
Stellæque in Anglum

tes in ordine & cursu suo adversùs Sisaram pugnaverunt. Debora.

Cor meum diligit Principes Israel, qui propriâ voluntate obtulistis vos discrimini. Ibid.

Quasi in praeceps ac barathrum se discrimini dedit. Ibid.

aux regards formidables, gardant au haut des Cieux un ordre Eternel ont combatu contr'eux.

O France! que ton ame attendrie chérisse à jamais les braves Princes qui t'ont deffenduë, les braves Guerriers qui t'ont sauvée. Ils ont fait tête à la Mort même.

Ils ont couru dans les Dangers comme on se jetteroit dans les précipices affreux, comme on se jetteroit dans les vieux gouffres.

Et toi fidéle Aurelia, couronne tes Murs, couronne-toi toute entiére d'un Laurier durable. Que tu méritois bien d'être assise au milieu des Campagnes Françoises, comme la Reine de nos Villes, & celle qui devoit maintenir l'Empire!

Comme la Clef immobile d'une voûte la rend inébranlable, elle a affermi l'Etat ébranlé, elle l'a affermi dans toute son étenduë, elle a servi d'invariable appui au Trône chancelant.

terribili comâ
Vultuque fulserunt minaci
In statione suâ manentes.
Tui à te amentur, Gallia, Principes,
Virique fortes Martis in Aleâ,
Quique omne discrimen decora
Alto animo subiere mortis.

Ut certa si quis funera provocet
Agatque sese praecipitem nigris
Et cautibus saxisque canis,
Gurgitibusve volens profundis.

Tu fida murum, Aurelia, cingere
Altosque moles perpete laureâ
Regina in Agro Gallicano,
Quam benè tu media sedebas!

Et principalis regnat uti lapis
Fornice toto, continuit loco
Et stare jussit pene motum,
Imperium soliumque nutans.

Nos Ennemis se croyoient invincibles. Le plus sage d'entr'eux s'enyvrant de sa propre sagesse, regardoit par la fenêtre de sa Tour dans la Ville. J'ai tendu mes filets, disoit-il. J'ai environné le bois de mes Chasseurs les plus assûrés.

Sperabat amens usque novos sibi
Hostis triumphos. Hic sapientior.
Spectans in Urbem: cingit armis
Turba mihi laqueisque saltum,
Aiebat. Aufert turbo velut virum

La Mort comme un tourbillon a fondu sur lui, & l'a dévoré. Et toi, dont la pésante massuë devoit abattre nos Tours & briser nos Murailles? Cependant comme le Taureau que la hache mal assûrée a frappé sur la tête, tu te précipites dans la foule des Fuyards, sur le Pont qui se rompit sous sa charge, les Flots t'engloutissent.

Mors atra. Quid tu qui mea mœnia
Altasque turres vertere ardens
Horribili minitare clavâ?
Tamen fugaces ceu male se saucius
Taurus bipenni per medias ruis
Victus cohortes ponte rupto
Spargeris in Ligerim profundum.

Tu es retenu au fonds des Flots. Nations, craignez le Seigneur. Il fait ce qu'il lui plaît dans le Ciel & sur la Terre.

Adonaï Domine, magnus es tu, tibi serviat omnis Creatura, quia dixisti & facta sunt. Jud.

Imusque gurges te tenuit. Deum
Timete, Gentes, arbitrio omnia
Nutuque componentem in altis
Syderibusque humilique Terrâ.

FIN.

